

MAX DU VEUZIT

Les héritiers de l'oncle Milex



BeQ

Max du Veuzit

Les héritiers de l'oncle Milex

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 280 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Un mari de premier choix

L'inconnu de Castel-Pic

John, chauffeur russe

Arlette et son ombre

La Châtaigneraie

Sainte-Sauvage

Amour fratricide

Petite comtesse

Max du Veuzit est le nom de plume de Alphonsine Zéphirine Vavasseur, née au Petit-Quevilly le 29 octobre 1876 et morte à Bois-Colombes le 15 avril 1952. Elle est un écrivain de langue française, auteur de nombreux romans sentimentaux à grand succès.

Les héritiers de l'oncle Milex

La lettre qui est arrivée, aujourd'hui, pour Mary Stone, ma chère petite compagne américaine, menace de nous jeter, elle et moi, en pleine aventure ; et je sens le besoin, ce soir, de me recueillir, de *me tâter* plutôt, si je puis employer ce verbe à son sens complètement figuré.

C'est que, depuis quelques mois, je me laisse vivre, un peu au gré du hasard et sans chercher à interrompre le fil des menus événements qui me ballottent çà et là, selon le caprice de Mary.

Cette fois, la chose est d'importance !

Vais-je, oui ou non, accepter de suivre en France ma bouillante compagne ?

Irai-je jouer, à ses côtés, à Paris, le singulier rôle qu'elle me réserve ?

Ne vais-je pas risquer de compromettre mon repos moral et ma réputation de jeune femme sérieuse et sensée, dans une aventure qui peut tourner à ma confusion ?

D'un autre côté, puis-je refuser mon concours à cette chère Mary qui a l'habitude de toujours compter sur moi ? Ai-je le droit de la laisser se débrouiller seule, en ces circonstances où tout son avenir doit se jouer ?

Questions troublantes qui me harcèlent et que je dois résoudre pratiquement, intelligemment.

Donc, résumons d'abord les années passées qui ont amené pour moi ce terrible problème.

Tâtons-nous...

Je suis née en France où j'ai habité jusqu'à l'âge de dix-huit ans. J'en ai vingt-sept aujourd'hui, ce qui fait neuf ans que je suis à New York et que je n'ai pas quitté Mary.

Neuf ans ! C'est un bail d'amitié et d'accoutumance, ça ! Réellement. Mary a le droit de compter sur moi. Mais n'anticipons pas.

J'achevais, à Versailles, mes études au moment où la guerre finissait. Il y avait déjà six ans que j'étais entrée au couvent de Sainte-Clotilde et, bien que je m'y plusse réellement, je fus enchantée quand mon père, André des

Roches, m'écrivit du front que c'était ma dernière année d'internat et que j'irai vivre auprès de lui, aussitôt les hostilités finies.

Il comptait reprendre ses chers travaux de chimiste dans un laboratoire parisien, dès qu'il serait libéré, et j'attendais impatiemment le moment de le rejoindre.

J'avais eu le grand bonheur, en cette atroce guerre, où tant de sang généreux avait coulé, de voir mon père bien-aimé revenir sain et sauf, n'ayant récolté, heureusement, durant ces quatre années sanglantes, que deux blessures légères.

La destinée, qui jusqu'ici m'avait paru favorable, s'appesantit soudain impitoyablement sur mes frêles épaules : mon père, que le feu avait épargné si miraculeusement, fut une des premières victimes de l'épidémie de grippe qui s'abattit soudain sur l'Europe épuisée. Il mourut solitaire, au fond d'un quelconque hôpital de province.

Ma douleur fut atroce. Elle n'eut, comme pendant, que la détresse matérielle où cette mort me laissa.

J'étais orpheline, sans fortune, et fille d'un soldat mort de maladie... La patrie, saignée à blanc par tant d'infortunes à secourir, ne pouvait rien pour moi.

En ces jours néfastes où je me demandais ce que j'allais devenir, seule au monde – ma mère étant morte lorsque j'atteignais ma douzième année – et sans expérience, le ciel permit qu'un ami de mon père, un Américain répondant au nom de Jack Stone, me tendît une main secourable.

Venu en France pour assurer le ravitaillement de l'armée kaki d'outre-Atlantique, il allait repartir, la guerre achevée, pour son pays, où sa fille Mary l'attendait.

Généreusement, en l'honneur de son ami André des Roches, – c'était le nom de mon père, – que Jack Stone avait tout particulièrement connu et estimé, il m'offrit de m'emmener avec lui. Sa fille avait treize ans, je l'aiderais à parfaire son instruction en étant à la fois, pour elle, son institutrice, sa gouvernante et sa demoiselle de compagnie.

J'acceptai avec reconnaissance.

L'Américain se hâta donc de faire régler ma situation d'enfant mineure et, comme je ne possédais pour tout bien qu'une petite propriété venant de ma mère, à Villennes, sur les bords de la Seine, louée douze cents francs par an à un locataire épris de canotage et de yachting, mes affaires furent vite en ordre.

Moins de quinze jours après, je m'embarquai avec lui pour l'Amérique.

Une vie toute nouvelle commença pour moi à New York.

Mary Stone, qui avait perdu sa mère, peu d'années après sa naissance, était une élève moyenne, ni trop studieuse ni trop turbulente.

Elle se montrait affectueuse et exubérante, deux qualités qui lui gagnèrent tout de suite mon affection.

Très gâtée par son père qui l'adorait et par une grand-mère pour qui elle était la seule raison de vivre, elle eût pu se montrer insupportable et égoïste. Il n'en fut rien. Elle se contentait d'être

parfois un peu trop volontaire et le plus souvent d'une insouciance frisant l'inconscience.

Hormis ces deux défauts qui, parfois, atteignaient chez elle le caractère de deux qualités, elle fut réellement aimable et charmante à souhait. Auprès d'elle, en vérité, ma vie s'établit sans heurt et assez agréablement ; j'étais délivrée de tous soucis matériels et l'ambiance était amicale.

*

Mary venait d'atteindre sa vingtième année quand sa grand-mère mourut.

Ma jeune compagne eut un réel chagrin de cette mort et je partageai sa peine avec sincérité, car cette vieille dame s'était toujours montrée très bonne pour la pauvre orpheline que j'étais, exilée si loin du nid.

À cette époque se place pour moi un grand événement.

M. Jack Stone, le père de Mary, était alors âgé

de cinquante-cinq ans. C'était un homme très actif et très occupé. Pris du matin au soir par ses affaires, il était plus souvent à son bureau qu'à la maison, avec nous.

Jusqu'ici, il m'avait toujours traitée avec une correction amicale, mais un peu distante. J'étais la gouvernante de sa fille, l'enfant d'un ami disparu ; rien ne laissait paraître qu'il eût eu jamais une autre pensée à mon sujet.

Cependant, la mort de sa belle-mère parut rapprocher l'Américain de notre groupe endeuillé.

Il devint soudain plus empressé et plus confiant avec moi. Si bien que peu de temps après le décès de la vieille dame, et alors que Mary portait encore le grand deuil, Jack Stone m'offrit de devenir sa femme et de partager sa vie.

J'eus l'involontaire hésitation des femmes très jeunes qu'un homme à cheveux blancs recherche.

J'avais vingt-cinq ans et n'avais jamais envisagé la possibilité de me marier en

Amérique. D'autre part, était-il sage de m'enfermer dans les liens du mariage avec un homme qui avait le même âge qu'aurait eu mon père s'il avait vécu ?

Je me demandais aussi ce que penserait Mary d'un tel projet. N'allais-je pas m'aliéner l'affection qu'elle me portait en acceptant la proposition de son père ? Cette crainte me décourageait, car je n'étais pas certaine de posséder les qualités requises pour faire une belle-mère acceptable.

Ce fut ma petite compagne qui enleva toutes mes hésitations.

Contrairement à ce que je redoutais, Mary se réjouissait sincèrement des projets de son père, et elle ne souhaitait qu'une chose, c'est que ma réponse y fût favorable. Elle eut tant de belles raisons à me fournir à ce sujet, que je donnai mon acquiescement et que Jack Stone me passa au doigt l'anneau des fiançailles.

Nous nous connaissions de longue date, lui et moi ; point n'était besoin de faire traîner les préliminaires de cette union. Mary réclama

seulement un délai de quelques semaines, afin de pouvoir quitter ses noirs atours pour assister en toilette claire à la cérémonie intime que nous prévoyions.

J'acceptai facilement ce délai dont ma pudeur s'arrangeait. M. Stone en fut moins satisfait : à son âge, les jours qui fuient ont une valeur insoupçonnée des gens plus jeunes.

Il était écrit que, de même que sept ans auparavant, je n'atteindrais pas, cette fois encore, le bonheur tranquille que tout paraissait m'attribuer : un affreux accident d'automobile, où sa voiture fut réduite en miettes, blessa si grièvement Jack Stone, qu'il mourut en moins de quarante-huit heures.

Le malheureux avait survécu assez à ses blessures pour voir sa fille et moi en larmes à son chevet.

Et, prévoyant que, lui parti, la vie pouvait nous séparer et laisser Mary sans protection, il me demanda d'accepter qu'un prêtre vînt, in extremis, bénir notre union, afin que mon avenir fût assuré et que sa fille pût trouver en moi une

protectrice légale.

Pour le tranquilliser, j'acceptai son offre sans hésiter. Je m'étais d'ailleurs habituée à l'idée de devenir sa femme et sa demande parut toute naturelle, puisque je considérais mon sort comme déjà lié au sien.

J'affirme ici que, dans ma pensée, il n'y eut alors aucune question d'amour-propre, ni aucun calcul d'intérêt.

J'acceptai tout simplement, parce que la chose me parut normale puisque j'étais déjà sa fiancée, parce que je le sentais inquiet et malheureux du sort de son enfant ; enfin, parce qu'il m'était doux de le rassurer en un moment pareil. La pensée de Mary me guidait aussi. Elle pleurait, et je la voyais orpheline et seule comme je l'avais été moi-même ; pouvais-je refuser de lui donner l'appui légal que son père réclamait pour elle ?

J'ajoute également qu'en acceptant de devenir la femme du moribond, j'eus l'impression de m'acquitter envers Mary de la dette contractée, sept ans auparavant, vis-à-vis de son père.

Ce n'est que quelques jours après le décès de Jack Stone et lorsque les hommes d'affaires s'occupèrent de régler la succession, que je compris seulement tous les avantages que j'allais tirer de ce mariage. C'est ainsi que j'appris qu'avant de mourir le père de Mary avait trouvé la force, dans son amour paternel et dans son affection pour moi, de régler nos situations respectives. Toute sa fortune passait naturellement à sa fille unique ; mais Jack Stone en avait distrait une petite partie qui était devenue mon avoir personnel.

En dehors de ce legs, il s'était arrangé pour que Mary me versât régulièrement une rente annuelle, nos intérêts, à elle et à moi, devant rester communs, de telle sorte que ni elle ni moi ne pouvions nous isoler ou nous ignorer.

Elle ne pouvait se passer de mon concours et, à moins de renoncer à tous les avantages qui m'étaient acquis, il m'était impossible de lui refuser l'appui de mes conseils et de mon dévouement.

Contrairement à mon attente, cette clause

singulière fit plaisir à Mary.

– Tant mieux, fit-elle, je suis assurée de ne jamais vous perdre. Et, puisque d’une part nos intérêts sont communs, et que, d’autre part, vous êtes trop jeune pour pouvoir exiger de moi le respect dû à une belle-mère, nous allons vivre toutes les deux comme deux sœurs, âgées respectivement de vingt et de vingt-cinq ans.

Et il en fut ainsi. Dans le grand vide que la mort de Jack Stone créait autour de nous, nous ne songeâmes, toutes les deux, qu’à nous rapprocher et à nous soutenir mutuellement.

Notre intimité devint même très douce et très affectueuse. Deux sœurs n’auraient pas pu être plus unies ni s’aimer davantage. Nous prîmes l’habitude de nous habiller pareillement, de jouir des mêmes distractions, et de fréquenter les mêmes amies ou les mêmes lieux de plaisir.

Les gens s’habituaient si bien à nous voir toujours ensemble, qu’on ne nous appelait plus que les sœurs Stone.

Et c’était la grande joie de Mary quand

quelque vieille dame, trompée par nos vêtements semblables et nos allures identiques, affirmait que nous nous ressemblions si fort que, sans les cheveux blonds de Mary et la toison châtain qui couronnait ma tête, il eût été difficile de nous différencier.

La vérité, c'est que nous sommes de la même taille élancée, toutes les deux ; mais Mary est plus musclée que moi. Elle a une forte carrure, une poitrine plate et des membres épais. Moi, au contraire, je parais plus frêle, plus délicate, alors que je suis tout en chair, avec des épaules rondes, des seins bien fermes, des hanches marquées et des mollets bien pris, malgré mes extrémités plutôt petites.

Pour un œil exercé, Mary est réellement un beau spécimen de femme sportive et solide, alors que je personnifie la fausse maigre française, telle que nos dessinateurs parisiens aiment à la représenter.

*

Depuis vingt mois que Jack Stone est mort, Mary et moi avons vécu en complète intimité et dans un accord parfait qu'aucun nuage n'a troublé. Nous avons beaucoup voyagé, promenant nos inséparables silhouettes dans toutes les grandes villes de l'Amérique du Nord.

Ces randonnées ont fortifié notre mutuelle confiance l'une dans l'autre, en même temps qu'elles estompaient un peu l'amertume de notre deuil. Le temps, en passant, n'émousse-t-il pas tous les sentiments ?

Peu à peu, Mary a séché ses larmes d'orpheline et, moi, celles que me faisait verser la pensée de l'ami très cher dont la mort m'a trop vite séparée.

Et voici que, revenues à New York depuis peu, ayant repris une vie plus calme, plus ordonnée, une lettre de France est arrivée, ce matin même, pour troubler notre bonne quiétude et nous entraîner vers je ne sais quelle singulière aventure.

*

Voyons, comment cela a-t-il commencé exactement, ce matin ?

J'achevais de déjeuner dans la salle à manger, quand Mary est entrée.

– Maryse ! Maryse ! criait-elle. Devinez quelle singulière lettre je reçois à l'instant ?

Maryse, c'est moi.

Maryse des Roches est bien le nom que j'ai porté jusqu'à vingt-cinq ans. Depuis que Jack Stone, à son lit de mort, m'a donné son nom, je suis devenue Maryse Stone.

Maryse et sa belle-fille Mary forment en vérité une seule raison sociale : Maryse et Mary Stone...

Ce rapprochement de nos deux prénoms n'est pas sans donner un certain charme aux liens affectueux qui nous unissent, ma compagne et moi. Sur les registres des hôtels où nous descendons en voyage, cela fait bel effet :

« Maryse et Mary Stone ! »

Cela sonne bien aussi aux oreilles quand on nous annonce à la porte d'un salon.

Donc, ce matin, Mary est entrée dans la salle à manger quand je finissais de déjeuner.

Elle brandissait une large enveloppe blanche que des cachets rouges marquaient au verso.

– Devinez ! répéta-t-elle.

– Une lettre chargée, remarquai-je. C'est de l'argent qui vous arrive ?

– Vous y êtes presque !

– J'en ai d'autant plus de mérite que j'ignorais que vous eussiez des intérêts en France, observai-je.

Mais elle secoua la tête.

– Jusqu'ici, je n'avais pas. Maintenant, je vais avoir.

– Et comment cela ?

– Mon oncle est mort !

Sa figure transfigurée de joie à l'annonce de

ce deuil détonnait un peu. Ce n'est pas dans nos habitudes, en France, d'annoncer si joyeusement un décès, et jusqu'ici, il ne m'a pas paru que ce fût de mise, non plus, en Amérique.

Malgré moi, une ombre avait passé sur mon visage, et mon sourire s'était voilé un instant. Instinctivement, ma compassion allait à l'orpheline qu'un nouveau malheur allait assombrir.

– Ma petite Mary, je suis navrée de cette mauvaise nouvelle.

– *No*, fit-elle tranquillement en secouant la tête. Ce n'est pas précisément une mauvaise nouvelle, puisque j'hérite !

Comme, involontairement, j'avais eu un geste de protestation, elle dit vivement :

– D'abord, je ne connaissais pas cet oncle, et si le notaire français ne donnait pas beaucoup de détails, je ne saurais pas, au juste, quels liens me rattachent à ce lointain parent, parti pour l'autre monde.

Je souris devant son sens pratique.

Réellement, elle ne peut s'affecter de la mort d'une personne qu'elle n'a jamais vue. En revanche, la logique veut qu'elle soit enchantée d'un héritage inattendu.

– Je garde donc pour une autre occasion toutes les condoléances que je croyais devoir vous présenter aujourd'hui.

– *Yes !* gardez, gardez... cette chose très triste, très regrettable, ne me touche que subjectivement. Maintenant, il faut que vous aidiez moi à comprendre...

– Comprendre quoi ?

– Le parent... le degré de cousinage, vous dites en France.

– Il est donc si compliqué ?

– Beaucoup plus que vous ne l'imaginez, ma chère Maryse... Ainsi, je lis... c'était le demi-frère de ma mère... Il y a aussi un autre héritier qui est mon cousin... sans être mon parent...

– Diable ! c'est confus ! Le notaire n'explique pas mieux ?

– Oh ! si ! Il met des noms... des tas de noms !

Mais ça embrouille plus encore cette affaire...
Tenez, Maryse, lisez vous-même et expliquez...

Elle s'assied à table, devant moi, et pendant que je parcours la lettre qu'elle vient de recevoir, je la vois attirer la chocolatière et se verser un grand bol du bouillant liquide.

– Les émotions creusent ! fais-je remarquer en souriant.

– *Yes*, ce doit être ! J'ai une faim formidable ce matin... Maryse chérie, lisez vite, pour faire comprendre à moi ?

J'ai repris ma lecture et, au bout de cinq minutes, je puis lui expliquer ce qu'elle désire.

– Ce notaire précise d'abord vos noms et prénoms...

« Mary Nancy Stone, fille de Jack Stone et de Maddy Milex, son épouse... tous deux décédés... »

– Oh ! ça je sais !

– Ensuite, cette lettre rappelle que votre mère Maddy Milex était née d'un second mariage de votre grand-père, Horace Milex. On ajoute que

votre aïeul, d'une première union avec une Française, nommée Henriette Manceau, avait un fils, Pierre Milex, qui est l'oncle que vous venez de perdre.

– Ah ! très bien... Vous expliquez lumineusement, Maryse. Et ceci évoque à mes souvenirs tout ce que mon cher papa disait de ce frère demi-sanguin de ma pauvre maman, morte si jeune.

– Alors, vous voici en pays de connaissance, puisque M. Stone vous a parlé quelquefois de votre oncle Pierre Milex.

– Oui, parlé !... très sommairement.

– Enfin, vous n'ignorez pas qui il était.

– Évidemment, je sais un peu !... Mais pas joli, joli ! C'était un très original garçon... méfiant beaucoup !

Mon regard interrogea Mary.

– Oui, expliqua-t-elle. Par crainte d'être épousé pour son argent, il n'a jamais voulu prendre femme. Et je crois me rappeler que mon père disait de lui qu'il était capable de faire mille

folies, toutes plus absurdes les unes que les autres.

J'approuvai de la tête.

– Ce que vous me dites là est assez vraisemblable, observai-je. Si j'en juge par le singulier testament qu'il semble avoir dicté au notaire, avant de mourir, votre oncle ne manquait pas d'humour... Vous avez lu, Mary, les conditions imposées à l'héritière que vous êtes ?

– J'ai lu, mais expliquez encore, Marysette. Mon pauvre tête a superbement de mal à comprendre.

J'ai eu un léger froncement de sourcils devant ce masculin intempestif et cet adverbe audacieusement accouplés.

Depuis neuf ans que je n'ai pas quitté Mary Stone, elle devrait parler un français irréprochable, et je reste journellement confondue devant les erreurs qu'elle commet.

Elle a surpris ma grimace, car elle allonge le bras vers moi et pose sa main sur la mienne :

– Ne vous fâchez pas, Maryse. Maintenant que

j'aurai terres et châteaux en France, je prendrai l'accent du terroir gaulois, pendant que vous, vieille citoyenne de New York, vous finirez par devenir une vraie Américaine... une...

Elle s'arrête subitement, comme si une image intérieure faisait chavirer son langage.

– Ah ! oh ! Très drôle, le boum de mon pensée... Très magnifiquement original...

Puis elle réfléchit quelques instants, et, tout à coup, sa physionomie s'éclaire d'une lueur malicieuse. Je la vois donner des signes évidents d'une jubilation intérieure que je ne puis comprendre.

– Expliquez encore, Maryse !... Vite, vite, qu'est-ce qu'il raconte, le monsieur d'affaires français ?

– On dit un homme d'affaires...

– Yes, un homme ! Expliquez vite, chérie ? J'ai une idée.

– Je me méfie beaucoup des idées qui vous viennent si joyeusement, fais-je observer, un peu taquine.

– Oh ! Maryse ! Cette fois vous approuverez tout à fait.

– Enfin, nous verrons !

De nouveau, je reprends la missive de France, pour poursuivre l'explication de cette fameuse lettre.

– J'ouvre les portes de mon cerveau, pour bien accueillir vos paroles.

D'un coup d'œil, j'ai parcouru la dernière partie de la communication du notaire.

– Voilà... La fortune de votre oncle consiste en valeurs immobilières dans sa plus grande partie... un hôtel à Paris, un château en Touraine et une jolie propriété à Nice. Il y a encore un yacht, amarré au Havre, et une écurie de courses à Maisons-Laffitte.

– Chic ! J'adore toutes ces chères vieilles choses françaises !

– Oui, évidemment, ça fait toujours plaisir, bien que la fortune que vous a laissée votre père soit assez coquette pour vous permettre de satisfaire tous vos caprices... même l'écurie et le

bateau.

– Oh ! *Yes* ! Je sais ! Je suis riche !... Mais c'est si amusant d'hériter d'un château, d'un hôtel et d'une propriété avec lesquels il faut faire connaissance. C'est le plaisir de la visite des lieux qui est délicieusement *high life*.

– En effet, cela doit être charmant d'arriver en héritière dans une maison inconnue... Malheureusement, en cette affaire, il y a un autre héritier.

– Hélas ! gémit-elle. J'ai vu ! Un parent qui est mon cousin sans l'être... Aussi expliquez, Maryse, comment une pareille abomination peut se concevoir.

– Oh ! d'une façon très simple. Votre grand-père, Horace Milex, avait épousé en premières noces une veuve qui possédait un grand fils déjà. Ce jeune homme, qui répondait au nom de Jean Harrisson, était donc le demi-frère de Pierre Milex. Or, cet Harrisson a eu aussi un fils, Daniel... Et c'est ce Daniel Harrisson qui, comme vous, et au même titre, hérite de son oncle, Pierre Milex.

– Vous comprenez bien cela, Maryse ?

– Oh ! très bien, affirmai-je.

– Alors, tant mieux ! Je vous crois sur parole, car il est très fatigant à suivre la parenté demisang.

– Voyons, Mary, réfléchissez. Votre mère et votre oncle Milex étaient frères de père, tandis que ce même oncle et Jean Harrisson étaient frères de mère. C'est très simple, vous voyez.

– Ça le paraît, quand on n'approfondit pas. Mais, Maryse chérie, ma mère et Jean, qu'est-ce qu'ils étaient l'un à l'autre exactement, puisqu'ils avaient un frère commun ?

– Hum !... oui, exactement ?... Et cependant... Eh bien, ils n'étaient rien !

J'ai eu une hésitation qu'elle a saisie. Malicieusement, elle me regarde à travers ses grands cils dorés.

– Rien ? insista-t-elle. Vous êtes sûre ?

– Certaine.

– Vous avez probablement raison. Pourtant ?

Si je suis, par ma mère, la nièce de Pierre Milex, et si Daniel Harrisson est le neveu de celui-ci par la sienne, vous êtes forcée d'admettre qu'ayant un oncle commun, nous sommes cousins germains...

Cette fois, c'est moi qui demande grâce.

– Mary, je vous en supplie, ménagez ma pauvre tête.

– J'ai simplement voulu vous montrer que la question n'était pas aussi simple que vous le disiez si magistralement. Voyez-vous, Maryse, j'ai une grande reconnaissance vis-à-vis de mon aïeul.

Elle paraît parler sincèrement et j'approuve ce sentiment filial qu'elle manifeste si rarement.

– Oui, précise-t-elle. Je lui sais gré de ne s'être marié que deux fois, car s'il avait convolé cinq ou six fois en justes noces, comme certains de mes compatriotes se plaisent à le faire, il aurait fallu enfermer dans un cabanon de fous tous les héritiers de l'oncle Milex, avant qu'ils soient arrivés à comprendre leurs liens de parenté.

– Mary, vous avez très bien saisi les nuances de...

Mais elle se boucha les oreilles avec affectation.

– N’insistez pas, Maryse, cela n’a pas d’importance, quant à moi ! Le principal, c’est que vous, vous ayez compris... puisque c’est vous qui héritez !

– Comment, c’est moi ?

Je la regarde, me demandant si la joie ressentie devant cette manne argentifère inattendue ne lui a pas troublé la cervelle.

Mais, du doigt, elle me désigne la lettre :

– Lisez le codicille, Maryse... lisez, je vous en prie !

Et je lis...

– Voilà, fait-elle avant que j’aie achevé ma lecture. Il faut que j’épouse maléfiquement Daniel Harrisson... Vous avez bien lu : pour que les biens immobiliers de votre oncle Pierre Milex ne soient pas partagés, son testament exprime le désir que... dites exactement, Maryse ?

J'achève de lire à haute voix.

– Mon neveu Daniel Harrisson, fils de mon frère Jean, devient l'heureux époux de ma nièce Mary-Nancy Stone, fille de ma sœur Maddy.

– Voilà !

– Voilà !

Elle a l'air si comiquement ahurie, que je m'empresse de la féliciter, afin de lui faire sentir la réalité des choses.

– Ma petite Mary, il me semble que tous les bonheurs vous arrivent à la fois. Un héritage et un fiancé ! Combien de jeunes filles vous envieront !

– J'en suis persuadée, répondit-elle d'un air bourru ; mais moi, personnellement, je suis moins enchantée de cette avalanche de biens... le second, surtout, m'inquiète pernicieusement !

– Voici encore un adverbe, Mary...

Mais elle m'interrompt :

– Maryse ! Il faut que vous sauviez ma mise !

– Vous sauver la mise ?

J'ai froncé les sourcils, mais elle ne se

démonte pas pour si peu.

– *Yes* ! C’est vous l’héritière et moi la jeune miss qui accompagne celle-ci.

– Quoi ?

– *Yes*, chérie Marysette, je veux changer de nom avec vous.

– C’est-à-dire que vous voulez que je prenne votre place ?

– Et moi la vôtre.

– Mais pour quoi faire ?

Voilà l’idée baroque qui la faisait rire tout à l’heure ! J’avais raison de me méfier de son imagination !

– Hein ! Superbement raisonné ! Un jeu de cache-cache ingénieux !

– Mais je ne puis réellement pas, Mary, hériter à votre place et épouser votre cousin sous votre nom. Ce serait, moralement et matériellement, une véritable escroquerie !

– Vous n’épouserez pas et vous n’hériterez pas vraiment, protesta-t-elle. Rassurez-vous.

Comédie seulement ! Pas du tout escroquerie !...
Vous avez des mots arbitrairement injustes,
Marysette.

Je renonce, aujourd'hui, à épurer son langage
des adverbes dont elle l'émaille avec tant de
générosité. Au surplus, les projets qu'elle expose
me semblent devoir troubler d'une singulière
façon la paisible existence que j'ai menée jusqu'à
ce jour.

– Voulez-vous me dire, Mary, quel avantage
vous comptez récolter d'une semblable comédie ?

– Oh ! beaucoup ! Très grands avantages !
Mirobolants !

– Exposez-les.

– D'abord, fait-elle, l'incognito.

– Ça ne vous donne pas grand-chose.

– Pardon ! Beaucoup ! Magnifique ! Dans
votre ombre, je pourrai décortiquer le fameux
cousin sans qu'il devine et se méfie... Vous seule
comptant pour lui... puisque l'héritière !

Je fais la moue et hoche la tête. Je ne suis pas
du tout convaincue de l'utilité d'une telle

transposition de personnes.

– Je veux croire pour Daniel Harrisson que ce point de vue pécuniaire n’aura qu’un intérêt tout à fait relatif.

Mais ma protestation la laisse froide.

– Les hommes, fait-elle du bout des lèvres avec un léger mépris, pas beaucoup qui soient superlativement désintéressés dans le mariage.

Et, prononcée par ses lèvres si fraîches et si jeunes, une telle sentence me laisse rêveuse.

Au fond, je reconnais qu’elle a quelque peu raison. Les fiancés sont rares que la situation de fortune de leur conjoint laisse indifférents.

Jusqu’à vingt-cinq ans, je n’ai guère rencontré d’épouseurs sérieux : une orpheline sans fortune, ça n’a rien d’excitant, réellement ! En revanche, depuis deux ans que je suis la veuve de Jack Stone, j’aurais pu trouver dix partis sincères.

– Soit ! Vous n’avez pas tort sur ce point : l’intérêt guide certains prétendants.

– Terrible danger pour la fille de mon père !

- J’en conviens, admis-je en riant.
- Donc, je dois prendre quelques précautions contre le dangereux Daniel.
- Vous voudriez pouvoir étudier votre cousin sans qu’il se doute de votre vraie personnalité ?
- Justement ! fait-elle avec la joie d’être si bien comprise. Et, splendide avantage de la surprise, je veux encore, si mon cousin me plaît, essayer de me faire aimer de lui sans que la question horriblement vexante de l’argent intervienne pour stimuler son ardeur.
- En effet, acceptai-je, c’est une chance à courir. Mais moi, petite Mary, qu’est-ce que je deviens dans tout cela ?
- Vous ?
- Oui, il me semble que vous faites bon marché de ma pudeur et de mon cœur. C’est moi qui, selon votre programme, dois parler amour et mariage avec votre cousin.
- Oh ! Maryse, vous êtes vieille et saurez vous tirer d’embarras, intelligemment.
- Je la remercie du compliment.

– Vingt-sept ans n'est pas un âge canonique, chère petite folle. Mon cœur n'a jamais battu, et il pourrait s'éveiller au contact de votre cousin... d'autant que celui-ci se croira obligé, par politesse tout au moins, à me faire la cour ?

Elle éclata de rire :

– Alors, ce sera très rigolo, car le monsieur sera volé : ce ne sera pas vous l'héritière, et, à moins que d'être un vilain personnage, le cousin devra épouser la petite dame sans legs.

– Eh bien ! c'est de tout repos, une perspective pareille !

Je me suis levée et, un peu énervée, j'arpente la salle dans tous les sens.

– Non, Mary, réellement, votre projet n'a aucune chance de réussir.

– Au contraire, l'idée était mirobolante : vous devez l'accepter ! Vous direz à Daniel de présenter un ami, et nous ferons partie carrée !

– Mais vous êtes le diable, ce matin, Mary ! Où allez-vous chercher de pareilles idées ?

Elle se dresse, jette sa serviette dans un coin et

s'élançait à mon cou :

– Maryse ! Maryse chérie ! Aidez-moi à hériter proprement, en roulant le vilain oncle qui a des codicilles infernaux. Songez que le gourmand cousin peut marier moi sans amour !

Que dire à une pareille gamine qui ne veut rien prendre au sérieux et qui affecte de redouter les pires périls ?

– Mary, vous êtes un petit démon qui ne rêvez que drames et aventures extraordinaires. Votre oncle était probablement un fort brave homme, qui n'a cherché que votre bonheur. Quant à votre cousin, il est peut-être le plus loyal garçon que vous ayez jamais rencontré.

– Alors, tant mieux, fait-elle. S'il est brave, le cher boy, il mariera vous ou moi, et celle qu'il choisira dénichera un mari épatant à l'autre. C'est tout à fait mirifique, mon projet, vous voyez !

– Je vois surtout que ma petite Mary est une enfant terrible, qui veut faire ses quatre volontés en jouant avec le feu.

Les bras noués autour de mon cou, elle me

couvre de baisers.

– Oh ! chère vieille belle-mère, vos conseils débordent de véritable expérience... Je serai une petite oison blanche ; je baisserai les yeux et j'épouserai docilement le favori du cher oncle, car vous avez prévu, sans doute, que cousin Daniel était superbement beau ?

– Je l'ignore, évidemment, j'admets qu'il peut être laid !

– Ou chauve !... ou bossu !

– Pourquoi envisager le pire ?

– Il peut aussi être sot... voire même idiot !

– N'exagérons pas, petite Mary, j'ai plus confiance que vous en le bon sens de votre vieil oncle français... Vous verrez son protégé, et si quelque chose ne va pas, nous reprendrons la route de l'Amérique.

– En renonçant à l'héritage, alors ?

– Serait-ce réellement pour vous un si grand désastre, petite fille ?

– Épouvantablement décevant, assure-t-elle

sérieusement. Adieu châteaux, hôtels, villas, chevaux de course et joli yacht blanc !... Oh ! le chagrin ! l'amertume d'un tel rêve brisé !

Elle dit cela d'un ton si tragique et si exagéré, que je souris tout en l'approuvant :

– En effet, vous seriez amoindrie de tant de rêves déçus, et le chemin du retour en serait attristé !

– Mais non, il sera très gai, au contraire, protesta-t-elle tout de suite en éclatant de rire. Maryse et Mary Stone seraient toujours ensemble et plus que jamais inséparables. Ça, c'est la stupéfiante aventure que le bon oncle Milex n'a pas prévue !

– À merveille, applaudis-je, touchée de cette affection qu'elle me manifestait en toutes occasions. Je vous comprends mieux ainsi, enfant terrible !

Elle me saisit la taille et, sans plus de façon, me fit pirouetter avec elle autour de la pièce.

– Maryse, je vous adore, malgré vos vilaines habitudes de souvent critiquer moi, disait-elle en

m'entraînant.

– Ma petite Mary, vous m'êtes très chère en dépit de tous vos jolis défauts, répondais-je en essayant de me dégager.

Elle s'arrêta enfin, essoufflée.

– *All right* !... La danse donne de l'air au cerveau, assura-t-elle en s'éventant avec un journal.

– Je crois, surtout, qu'elle fait monter le sang à la tête, protestai-je en m'épongeant le front.

– Oh ! très supérieure quand même pour la décision ! J'aurais fait tourner vous jusqu'à demain si vous n'aviez pas accepté le mirobolant programme contre cousin Daniel.

– Et cela se passe dans le pays par excellence de la vraie liberté.

– *Well* ! Le principal était de vous convaincre ! Maintenant c'est fait. Vous serez Mary Stone et vous approuvez moi.

– Il le faut bien ! Que de bêtises ne feriez-vous pas sans moi !

– Ça est une vérité de cristal ! Maryse, vous êtes la plus chic belle-mère du Nouveau Monde.

De nouveau, nous sommes dans les bras l'une de l'autre.

Et soudain, Mary m'embrasse très tendrement.

– Tout à l'heure, chérie, me dit-elle avec confusion, je vous ai appelée vieille belle chose, c'était pour rire, vous savez ! Vous, très jeune, au contraire. Tout le monde dit : « Maryse a le même âge que Mary. »

– Par exagération ! J'ai tout de même vingt-sept ans.

– Mais vous n'en paraissez que vingt.

Je regarde son visage frais.

– Heureusement, vous, mon petit, vous les avez encore, pour de bon, vos vingt ans.

– Vingt-deux, hélas !

– Le vrai printemps !

– Et la joie de vivre ! Ça, je suis sûre !... Vive le voyage en France ! J'enfile un collier de projets merveilleux ; nous allons nous

commander tout de suite des dizaines d'exquises toilettes.

– Oui, il faut penser à nos robes... sans trop en exagérer le nombre.

– Quelque chose d'excentrique... du rouge, du vert ! Il faut que le cousin en soit éberlué.

Mais je secouai la tête :

– Du noir, petite Mary.

Elle sursauta et fit une grimace :

– Oh ! Pourquoi cette horreur ?

– Votre oncle est mort et vous héritez de lui.

– Ah ! que cela est donc contrariant ! Il faut réellement, vous dites ?

– C'est absolument indispensable... en France, du moins.

Une moue aux lèvres, elle réfléchit :

– Très embêtante, cette chose de deuil. Daniel aussi sera en noir ?

– Naturellement !

De nouveau, elle reste songeuse et sa mine

s'allonge.

– Tant de truffes dans un repas est difficile à digérer, fait-elle enfin gravement ; vous êtes sûre que du rose ?...

– Oh ! non !

– Ou du bleu ?...

– Impossible, je vous assure !

– Alors, tant pis, accepta-t-elle avec un soupir, je mettrai beaucoup de rouge aux joues et aux lèvres, pour n'avoir pas l'air d'un pierrot noir... et puis, des robes très décolletées par le haut, très raccourcies par le bas, pour dissimuler la surface funèbre ; comme cela, je crois, ça pourra aller.

Et c'est ainsi que ce singulier voyage en France s'est décidé ce matin.

Je ne suis pas du tout rassurée. J'ai la vague intuition qu'une pareille substitution de personnes ne peut amener que du désastre.

Petite Mary, je dois beaucoup à l'enfant de votre père qui fut si généreux pour moi, mais où m'entraînez-vous à votre suite ?

*

Notre départ de New York s'est bien effectué, et maintenant nous voguons sur l'Atlantique, à bord d'un grand paquebot moderne.

Mary a décidé que, pour éviter de nous tromper, nous garderions nos deux prénoms. Il sera facile de dire que mon nom de Maryse est un diminutif, familièrement et depuis longtemps substitué à celui de Mary.

Et, pour expliquer qu'il y a deux Mary Stone, nous ne parlerons ni d'ancienne institutrice, ni de jeune veuve, ni de race, ni de pays natal.

Nous serons, tout simplement, deux cousines portant les mêmes noms et prénoms et ayant sensiblement le même âge.

Toutes les deux, sans famille, nous voyageons ensemble parce que nous avons des intérêts communs et que nos situations nous permettent de vivre indépendantes et sans soucis.

En dehors de ces quelques détails qui nous

l'ont absolument égales et nous donnent les mêmes droits, je dois être celle qui hérite de l'oncle Pierre Milex.

Là se borne, pour le moment, la différence qui avantage matériellement l'une de nous.

Comme nous comptons bien rester étroitement unies, nous aviserons selon les circonstances et s'il y a lieu, à prendre une autre attitude ou à apporter quelques changements à ce plan concerté d'avance.

Dans nos vêtements noirs, robes, manteaux et chapeaux, nous sommes identiques d'élégance et de correction, car j'ai eu, heureusement, assez d'influence sur ma petite compagne pour lui faire accepter une longueur de costume, montante et descendante, parfaitement impeccable.

Je trouve même que tout ce noir, soigneusement épluché et de bon ton, va divinement à la blonde Mary.

De son côté, elle affirme que ma carnation très claire et mon visage un peu grave s'allient merveilleusement à ce deuil que nos couturières

de New York ont cependant fait très vaporeux.

– Il y a du rêve et de la poésie, Maryse, dans les plis sombres de vos vêtements.

J'ai répondu tout de suite à son compliment par un autre, tout aussi agréable à ses oreilles de coquette.

– Il y a du bonheur et du printemps, Mary, dans le fin visage qu'abrite votre capeline noire.

Et elle a souri, si heureuse de vivre, et la tête tant farcie de joyeuses visions.

Une autre fois, je lui ai dit, un peu taquine :

– Petite fille, vous abusez réellement trop du rouge. Vos lèvres paraissent un signal lumineux sur la passerelle où vous exhibez votre ravissante personne.

Et c'est elle qui m'a répondu aussitôt :

– Ténébreuse amie, vos joues pâles seraient tragiques si vos grands yeux sombres ne s'allumaient pas mystérieusement, pour porter le trouble dans les cœurs masculins.

Je l'écoute, éberluée.

– Ma parole, Mary, vous faites de la littérature ! Où avez-vous appris tout ces fatras ?

Elle se dresse et, les bras grands ouverts, face à la mer, elle déclame pompeusement :

– Sur l’océan mugissant où les lames bordées d’écume blanche se balancent sous les deux nuageux...

Elle est amusante et je lui en fais l’observation :

– Il est temps que nous arrivions à Paris pour agir. Cette inaction forcée ne vous vaut rien, chérie, vous divaguez.

Elle opine aussitôt à mes paroles.

– Je suis très de votre avis. Le repos m’est pernicieusement déplorable : je lis, je rêve, je flirte, et j’ai un appétit féroce ! Pour vous, chère vieille chose adorable, c’est le contraire. L’oisiveté vous réussit... Mais je proteste :

– Oh ! moi ! J’aime l’activité.

– *Yes*, vous êtes activement rêveuse... et le rêve, dans vos yeux, Maryse la grave, c’est le démon dans le paradis !

Je la regarde, de plus en plus ahurie. Elle ne m'a pas habituée à un tel langage.

– Vous êtes d'un lyrisme, ma petite amie !...

Elle pouffe de rire et, joyeusement :

– Ce sont tous mes flirts du bateau qui font mon éducation.

Je sursaute, naturellement.

– Comment, des flirts ?

– Réellement, Maryse, vous vivez dans la lune, pour n'avoir pas remarqué... Tous les jours, je change de voisin de table pour entendre une nouvelle variété de déclaration. Ce était réellement sportif et digestif !

– Eh bien ! c'est tout à fait d'une jeune fille raisonnable !... Vous vous mettez à table entre moi et une quelconque dame.

La menace ne la trouble pas.

– Oh ! chérie ! vous ne voudriez pas : *mettez trois femmes ensemble et le diable leur tient compagnie.*¹

¹ Vieux proverbe écossais.

– Alors, je vous placerai entre deux vieux messieurs.

– Puff ! Ce étaient les plus flirteurs... les vieux messieurs ! *Shocking ! No*, chérie, laissez-moi parfaire mon instruction. Il n’y a que sur les bateaux qu’on peut réellement apprendre ces tristes choses. Ici, les hommes sont désœuvrés, et il leur manque toutes les drôles d’occasions qu’ils entretiennent à terre.

Je reste abasourdie de tout ce qu’elle me révèle. Je n’ai rien remarqué, moi !

– Heureusement, dans deux jours nous serons à Cherbourg, dis-je à mi-voix avec satisfaction.

– *Yes*, c’est déplorablement rapide un voyage sur mer, à présent. Je suis sûre qu’autrefois toutes les girls des bateaux arrivaient, mariées, au Havre !

– Ah ! ça ! Mary ! Qu’est-ce que vous me racontez là ?... Vous avez donc une telle envie de trouver un mari ?

– Oh ! non !... J’ai déjà eu l’occasion de vous prouver le contraire.

– Alors ?

– Eh bien ! ce n'est pas le monsieur qui me fait envie ; ça doit même être encombrant beaucoup, un mari ! Ce que j'aime, c'est le joli titre de Madame... Je ne veux pas être, un jour, vieille miss !

Elle est devenue songeuse, et, tout à coup, elle s'assoit sur une chaise de toile auprès de moi, pour me faire, à voix basse, cette intime confidence :

– Voyez-vous, Maryse, je crois que le grand bonheur, ce serait d'être la femme d'un monsieur qui serait à l'autre bout du monde !

– Et pourquoi ça, grand Dieu ?

– Parce que lui et moi on s'écrirait des lettres délicieuses. Ce serait superbement épistolaire, et la dame ne serait jamais gênée par le caractère ou par la présence du mari.

– Pauvre Daniel ! Il ne se doute pas de toutes les préventions de la femme que son oncle lui a destinée.

– Pauvre moi ! répliqua-t-elle. Depuis qu'il y

a, dans ma vie, un futur compagnon de chaîne, je n'ai jamais tant aimé la liberté !

Elle a mis tant de mélancolie à prononcer ces mots que je ne puis m'empêcher de l'examiner avec insistance.

– Réellement, Mary, vous désirez que nous laissions tomber l'héritage de l'oncle Miley ?

– Oh !...

Ma proposition l'a fait bondir.

Jamais de la vie ! La chose va être tellement délicieuse de tromper tout le monde sur mon identité, que j'en voudrais à l'oncle Pierre s'il n'avait pas pensé à moi pour mon cousin Daniel !

Et, dans la première boutade, je retrouve tout entière, taquine, espiègle et sincère, ma brave petite Mary.

*

Depuis cinq minutes, nous étions dans le cabinet de M^e Flory, notaire à Auteuil.

Surpris de nos deux silhouettes identiques sous le même deuil, il nous dévisageait l'une après l'autre.

– Laquelle de vous est Mary Stone ?... demanda-t-il, devant son impuissance à déchiffrer l'énigme de notre identité.

Je me sentis rougir malgré moi, à cette question. Ma compagne fut plus hardie.

– Nous sommes chacune une Mary Stone, répondit-elle sans hésitation.

Mais, me désignant :

– C'est elle l'héritière ! précisa-t-elle.

Le tabellion se tourna vers moi et me détailla :

– Votre cousin Daniel ne sera pas à plaindre, fit-il galamment.

Et comme je me taisais devant ce compliment que Mary eût mérité aussi bien et même mieux que moi, il reprit aussitôt :

– Vous allez voir celui-ci tout à l'heure. Dès l'arrivée de votre télégramme, je l'ai avisé de votre arrivée et l'ai convoqué, comme vous,

aujourd'hui.

– Vous connaissez beaucoup ce M. Daniel ?
questionna Mary, curieusement.

– Ma foi, non ! Je l'ai vu, il y a un mois, pour la première fois. Mais son oncle était un de mes vieux clients, et il me parlait souvent de son neveu, dont il disait le plus grand bien.

– L'oncle était original superlativement ; un compliment de lui ne doit pas être une référence ordinaire.

Cette boutade de Mary fit lever les yeux du notaire, qui se mit à la regarder avec curiosité.

Après quelques instants, il observa froidement :

– M. Milex était peut-être un original, comme vous dites, mademoiselle, mais c'était surtout un honnête homme. Et je veux croire, contrairement à ce que vous pensez, que son neveu, dont il vantait les qualités, est également un honnête garçon.

– Le principal, en effet, intervins-je, conciliante, c'est que *mon cousin* Daniel soit un

véritable gentleman.

Mais Mary protesta aussitôt avec énergie :

– Évidemment, c'est une chose très principale que Daniel soit un gentleman ; mais pas suffisante du tout pour faire un époux.

Le notaire se mit à rire :

– Naturellement, il faudrait aussi qu'il fût joli garçon, sportif, très riche et très mondain, fit-il, railleur.

– *No*, répliqua ma compagne, en souriant ; très riche, pas nécessaire ! Préférable qu'il soit impérieusement très charmeur... et aussi très galant boy.

– Vous tenez à ce que votre amie ait un mari qui lui plaise ?

– *Yes* ! J'ai une affection très particulièrement profonde pour Mary Stone ; c'est le girl que j'aime le plus au monde ! Et je tenais spécialement à ce qu'elle épousât un mari parfait !

Le notaire ne se douta pas combien la sincérité de Mary pouvait être absolue ! J'avoue qu'en

entendant ma compagne faire une si nette déclaration, je dus me mordre les lèvres pour ne pas éclater de rire.

– Eh bien !... reprit M^e Flory, avec bonne humeur, je puis vous rassurer : Daniel Harrisson est ce qu'il est convenu d'appeler un joli garçon.

– Chic, alors ! s'écria Mary, en se tournant vers moi. Croyez-vous, chérie, toutes les chances !

Mais je calmai son enchantement trop spontané.

– Attendons d'abord de connaître ce jeune homme avant de nous réjouir... Des goûts et des couleurs, il ne faut pas discuter... chacun, là-dessus, a son avis personnel.

Il y eut un petit choc à la porte du cabinet du notaire, et un clerc parut :

– MM. Harrisson sont ici.

– Faites entrer, dit le tabellion.

– Comment, ils sont plusieurs ?... interrogea Mary, toute surprise.

– Un seul vous intéresse, mesdemoiselles... l'autre est un avocat... un ami, presque le grand frère de votre cousin, qu'il assiste de ses conseils.

Mary rapprocha sa chaise de la mienne, en me soufflant dans l'oreille :

– Partie carrée !

Je rougis brusquement et je dus lui faire signe de se taire, tant cette idée des deux couples la réjouissait.

Elle était d'ailleurs ravie d'être là, autant que si elle avait été au spectacle. Et de me voir affreusement gênée du rôle que j'avais à jouer et du mensonge qu'il me fallait soutenir, la mettait en joie.

*

Deux messieurs entrèrent bientôt dans la pièce où nous nous tenions, et leur présence ne me permit plus de me dérober davantage.

Jusqu'ici, j'avais pu laisser Mary parler pour

moi ; maintenant, il me fallait avoir l'initiative et la décision qu'aurait eues, réellement, la vraie Mary Stone. J'avoue que malgré toutes les recommandations que m'avait faites à l'avance ma belle-fille, mon cœur battait très fort dans ma poitrine, et j'aurais préféré être à New York qu'à Paris.

Le notaire me présenta comme étant la fameuse cousine d'Amérique, destinée à partager avec Daniel Harrisson l'héritage de Pierre Milex.

Et pendant que je rougissais de plus en plus, je sentais les regards des deux hommes peser lourdement sur moi.

Je les laissai me dévisager à leur aise, puis, surmontant mon trouble et m'efforçant d'être très naturelle, j'osai demander :

– Lequel de ces deux messieurs est mon cousin ?

– Oui, lequel ? fit Mary.

Le tabellion sourit. Il n'avait probablement que très peu d'occasions de voir parmi ses clientes d'amusantes jeunes personnes, non pas

seulement style américain, mais Américaines véritables.

Or, Mary portait toute sa race dans ses yeux bleus, ses cheveux blonds, son air calme et innocent, et ce je ne sais quoi de mutin étonnamment soutenu par une gravité surprenante.

M^e Flory parut donc porter un intérêt tout particulier à cette petite orpheline pauvre, – du moins il devait la croire telle, – qui avait un franc-parler si en dehors de nos habitudes.

Ce fut donc plutôt à la vraie Mary Stone qu'il posa cette question qui, de fait, eût dû m'être adressée :

– J'ai bien envie de vous demander, mademoiselle, lequel vous préférez ?

– Oh ! ce serait très amusant de dire, répliqua-t-elle en riant, sans s'effaroucher le moins du monde. Je ferai choix tout de suite ! Mais il est nécessaire absolument de connaître le véritable Daniel. Alors, maître notaire, nous attendons de vous la vérité.

– Eh bien ! fit le tabellion, que la hardiesse de Mary paraissait enchanter, dites-nous si, à votre avis, la destinée a bien fait les choses. Voici M. Harrisson, le neveu de l'oncle Milex.

Il désignait de la main le plus jeune des deux hommes.

Je jetai à peine un coup d'œil sur celui qu'il indiquait.

Ce fut plus fort que moi de regarder Mary et de chercher sur son visage l'impression ressentie.

Elle paraissait satisfaite et ne s'en cachait pas. Un peu rougissante, pourtant, elle déclara :

– Eh bien ! Maryse, il est très gentil, le cousin épousant !... Votre oncle pouvait être plus redoutablement funeste !

Et spontanée, comme je l'ai toujours connue, elle se leva et tendit la main au jeune homme, qui eut vers elle le même élan.

– Les amis de nos amis sont nos amis, vous dites, en France. Je veux croire que la cousine de votre cousin...

– Sera aussi ma cousine ! acheva le nouveau

venu en lui serrant fortement la main.

La glace était rompue entre eux deux, et ils se regardaient, les yeux ravis.

Et ce n'était pas le moins curieux de l'aventure, cet élan instinctif qui jetait l'un vers l'autre, dès la première seconde, ceux qu'il convenait de considérer comme les véritables héritiers de l'oncle Pierre.

Évidemment, le geste de Mary pouvait être calculé. Elle n'ignorait pas le lien de parenté qui l'unissait à celui que le notaire venait de nous présenter ; mais ce dernier était allé vers elle, instinctivement, pourrait-on dire, alors qu'il aurait pu m'accorder quelque attention, puisque l'on me désignait à lui comme étant celle que la volonté du testateur lui réservait pour compagne de sa vie.

Loin de là, il n'avait eu pour moi qu'un bref regard d'inattention, tandis que tout son être avait paru s'élançer vers ma jeune compagne.

Et cette remarque que je me fis tout de suite mit un sourire amusé sur mes lèvres.

Le tabellion devait s'étonner également de l'indifférence de Daniel Harrisson à mon égard, car il regardait d'un air narquois les deux jeunes gens qui se faisaient des grâces.

Comme machinalement mes yeux se tournaient vers le troisième spectateur de cette scène, – peut-être avec l'obscur désir de deviner son impression, – je rencontrai son regard observateur posé sur moi.

L'attitude de son ami et de ma compagne le laissait donc indifférent. C'est moi qu'il examinait ! Et il apportait à son examen une si profonde attention que mon visage s'empourpra brusquement jusqu'à la racine des cheveux.

Il perçut ma rougeur et, subitement, se ressaisissant, il détourna les yeux, mais je remarquai qu'il continuait, à la dérobée, de me détailler des pieds à la tête.

Je ne me fis pas d'illusion sur l'attention que me portait cet homme.

C'était lui le fameux avocat, probablement présent à cette entrevue afin de conseiller son

ami.

Et puisque j'étais censée être la cousine d'Amérique destinée à partager avec Daniel les millions de l'oncle Milex, le jeune homme m'étudiait de son mieux pour pouvoir renseigner son ami.

Il devait se demander jusqu'à quel point, en dehors de l'héritage, j'étais intéressante.

Étais-je sociable, prétentieuse ou coquette ? N'avais-je pas des idées d'indépendance trop accentuées ? Mon caractère se concilierait-il avec les aspirations de l'homme que j'épouserais ? Au surplus, étais-je seulement faite pour le mariage et les devoirs d'une mère de famille ?

Toutes ces questions, et combien d'autres, je les sentais passer dans les yeux sombres, un peu froids, fixés sur moi.

Pendant ce temps, M^e Flory nous mettait au courant du testament, nous expliquant tous les détails avec une précision d'honnête homme qui tient à ce que chacun comprenne bien ce qu'il est intéressant pour lui de ne pas ignorer.

Puis, quand il crut que nous avions bien saisi tous les termes du testament, il ajouta :

– J’aurai d’ailleurs une lettre à remettre à Daniel Harrisson, quand il aura visité, en compagnie de sa cousine, toutes les propriétés de M. Milex... Car il est bien entendu que vous devez faire ensemble cette randonnée. Ceci est une des clauses du testament... Je vous l’ai lu tout à l’heure.

– Oui, je me souviens, approuvai-je.

En effet, parmi les clauses originales dictées par le défunt, cette visite des deux cousins, ensemble, à leurs futures propriétés, avait été mentionnée.

Sur le moment, cette condition ne me parut pas extraordinaire et je l’acceptai sans nulle arrière-pensée ; mais pendant la nuit qui suivit la lecture du testament, la pensée m’en revint et je songeai que l’oncle Milex avait sûrement voulu ménager à ses héritiers un tête-à-tête précieux avant qu’ils prissent une décision. Et cette précaution me rendit le défunt très sympathique ; malgré les apparences, le vieil homme avait dû

être un excellent homme.

– Nous sommes tous bien d'accord, à présent ?
demanda encore le tabellion avant d'en terminer.

– Oh ! parfaitement !... répondit Mary, qui
oubliait son rôle. Je suis sûre que ma compagne
trouve cette histoire d'héritage parfaitement
exciting... Elle est ravie d'avoir un boy de cousin
aussi agréable.

– Mary !... protestai-je, affreusement gênée,
car le regard de l'avocat me semblait soudain
chargé d'ironie.

– Si, si, chérie !... Il faut toujours dire la
vérité : votre cousin est très parfaitement
présentable !

Je n'insistai pas. Dans les yeux de ma belle-
fille, il y avait une telle lueur de malice que je me
rendais compte qu'aucune objurgation ne la
rendrait sérieuse. Elle s'amusait et prenait un
malin plaisir à se jouer de tous. Qui donc, alors,
aurait pu l'empêcher de poursuivre ?

Quand nous quittâmes le cabinet de M^e Flory,
Mary et Daniel, instinctivement, se

rapprochèrent. N'étaient-ils pas en vérité les vrais héritiers, et ne devraient-ils pas apprendre à se connaître ?

Ne s'occupant que d'eux seuls, ils se mirent à aller de l'avant, si unis, si près l'un de l'autre, qu'on les aurait pris pour des amis de longue date.

Cette attitude de nos compagnons fit que le jeune avocat se mit à côté de moi et m'entretint à son tour.

Il se fit d'abord connaître à moi, et puisque son ami négligeait de me le présenter, il se nomma lui-même :

– Gérard Manceau, avocat à la cour d'appel de Paris...

Tout en marchant, il m'expliqua qu'il avait fait ses études avec Daniel Harrisson, et, comme celui-ci n'avait plus de famille, sauf quelques parents de province qu'il ne voyait jamais, les deux jeunes gens s'étaient liés d'une profonde et sincère amitié.

L'avocat vivait à Paris, seul également. Il

habitait dans le même immeuble que « mon cousin », avec lequel il fraternisait quotidiennement.

À ces divers renseignements que Gérard Manceau me fournit spontanément, sans que j'aie eu besoin de l'interroger, j'ajouterai ces quelques observations que je fis moi-même :

Ce jeune homme devait avoir une trentaine d'années. Il était grand, de taille bien prise et élancée ; ses cheveux bruns et son visage aux traits réguliers faisaient de lui, pour le moins, un aussi joli garçon que le cousin Daniel.

Il n'y avait pas un quart d'heure que je causais avec ce M. Manceau, que déjà j'étais sous le charme de sa conversation et que, sans même m'en rendre compte, je lui accordais impulsivement toute ma sympathie.

*

Et la magnifique aventure commença...

Elle se matérialisa même à l'instant sous la

forme tangible d'un orage, un de ces orages presque subits qui éclatent violemment dans le ciel de Paris, mais sont de courte durée.

À peine étions-nous sortis de la rue où se trouvait l'étude de M^e Flory, que de larges gouttes de pluie se mirent à tomber.

– Ah !... s'exclama Mary, l'orage ; moi, j'adore !

– C'est magnifique, en effet, remarqua le jeune boy qui se tenait à côté d'elle, mais pas quand on le reçoit sans parapluie.

– Oh ! vous êtes un peureux garçon, vous n'êtes pas « sport » ! riposta énergiquement ma petite compagne. L'eau était très salubre sur la figure.

– Je n'en doute pas, mais un bain par jour me suffit généralement, répliqua non moins courageusement Daniel Harrison.

À ce moment, un violent coup de tonnerre nous obligea à une retraite précipitée. En un instant, la chaussée fut transformée en ruisseau, tandis que les nuages, brusquement accumulés,

crevaient dans un véritable déluge.

Bonheur ou hasard ? La porte que nous franchîmes pour nous mettre à l'abri fut celle d'un salon de thé.

Gaiement, nous décidâmes d'en profiter et, quelques secondes plus tard, nous étions confortablement installés autour d'une petite table chargée de thé et de gâteaux.

Tout en croquant à belles dents des toasts qu'elle adorait, Mary bavardait avec Gérard, tandis que j'échangeais quelques paroles avec Daniel. Placés près d'une fenêtre, nous pouvions suivre de l'œil les progrès de l'orage. Et vraiment, dans la rue, le spectacle ne manquait pas de pittoresque.

Si prompte avait été cette pluie torrentielle, que son arrivée surprenait de nombreux passants. Des femmes en toilettes légères se trouvaient, tout à coup, comme au sortir d'un bain forcé, grotesques et navrées.

Les hommes couraient, retroussant leurs pantalons, hélant un taxi que dix mains appelaient

à la fois.

Toutes les portes cochères servaient de refuge à une foule impatiente, qui n'attendait que la dernière goutte de pluie pour s'éparpiller.

Une dame imposante, vêtue de clair, et probablement pressée, s'élança tout à coup sous la pluie pour sauter dans un taxi qu'elle croyait en maraude ; hélas ! il était plein ! Et sous les écluses ouvertes du ciel, la robe de la dame devenait un terrible maillot révélateur de ses rondeurs. Elle se moirait des couleurs que l'eau délayait impitoyablement. Pour comble de déboires, la malheureuse, glissant sur la chaussée inondée, s'étala de toute sa puissante personne dans la boue noirâtre de la rue.

Un immense éclat de rire jaillit, irrésistible.

– *My good ness !* s'exclama Mary, qui avait suivi du coin de l'œil le petit drame burlesque ; c'était un accident pénible, je trouve, mais pas digne de rire !... C'est ressemblant au testament fameux.

– Comment ?

– Que voulez-vous dire ?

Tous les trois, maintenant, les yeux interrogateurs, nous posions la question, cherchant en vain le rapport qui pouvait réunir la chute de la dame et le testament de l'oncle Milex.

– Oui, reprit posément Mary, en repoussant de son doigt fin aux ongles soigneusement vernis une mèche de ses cheveux blonds, il y a beaucoup de cordes... de ficelles... de liens ! entre le testament et la dame... Ce testament idiot, je trouve moi, parce qu'un boy et une girl se trouvent « obligationnés » de marier pour toucher leurs dollars, et peut-être, ils sont loin d'aimer... Terriblement triste et pas à rire... pas plus que la dame en barbote dans l'eau.

Nous commençons, maintenant, à comprendre ce qu'elle voulait dire.

– C'est effroyablement une criante morale, ça ! répéta-t-elle avec indignation.

En vérité, nous étions tous à peu près du même avis, et la franchise avec laquelle Mary exprimait sa pensée nous causa plutôt du plaisir.

Évidemment, son français imparfait ne lui permettait pas de mesurer complètement la portée de ses mots ; mais son raisonnement restait cependant très net. Chacun de nous l'avait compris et le partageait. Au fond, ma petite belle-fille avait raison.

– Vous l'avez connu, vous, monsieur Daniel, cet oncle Milex qui était si original ? demandai-je à celui qui me croyait sa cousine.

– Oui, fit le jeune homme, avec un hochement de tête. Je l'ai connu. Très bien, même !

– Oh ! ce devait être un très méchant vieux boy ? interrompit Mary.

– Mais pas du tout, ne croyez pas ça, protesta-t-il. Notre oncle était, au contraire, un être exquis. Seulement, il avait une façon de penser et d'agir tout à fait style américain.

– Pas du tout ! riposta encore la jeune fille, outrée. Je suis, moi aussi, et je blâme ! L'oncle ne devait pas casser nos volontés pour faire la sienne. Cela ne se fait pas en Amérique ! Une girl marie le boy qui plaît à elle.

Gérard, qui, jusqu'ici, ne s'était pas mêlé à la conversation, intervint pour calmer l'indignation de ma compagne.

– J'ai cru comprendre, dit-il, que votre oncle regrettait d'être resté célibataire... Peut-être a-t-il mal connu le secret de l'âme féminine d'outre-Atlantique... ce qui expliquerait, si l'on veut, cette clause étrange, qui choque votre caractère national.

– *Aoh* ! vous êtes un trop généreux boy, de défendre cet oncle baroque. Moi, je déteste lui !

– Non, charmante Mary, ne parlez pas ainsi, reprit Gérard, tandis que Daniel, en souriant, contemplait d'un œil évidemment indulgent le fin profil et la grâce éclatante de sa cousine très en beauté ce jour-là.

– Si vous le voulez bien, continuait l'avocat, je vais vous donner un détail qui m'a été répété par son ami le plus intime : une de ces amitiés qui durent toute la vie comme seule, peut-être, en est capable l'âme britannique. Cet ami, en effet, était anglais.

« Il me parla, un jour, du célibataire endurci qu'était l'oncle Milex. Comme je m'étonnais qu'un homme aussi sociable, aussi délicat, ne se fût pas marié, cet ami, lord Mitford, me répondit d'un air pensif : « Selon moi, Milex, précisément à cause de sa délicatesse sentimentale, a reçu une fausse directive à une heure décisive de sa vie. Je sais qu'il a aimé une femme... et qu'il fut très près de l'épouser... Or, ce mariage n'aboutit pas et peu de gens en ont connu la raison. »

– Il vous l'a dite ? interrogea Mary.

Gérard Manceau acquiesça de la tête, puis continua :

– Voici l'histoire telle que lord Mitford me l'a contée : un cousin de Pierre Milex, William Burns, du même âge que votre oncle, s'était marié peu de temps auparavant avec une jeune Américaine. Il adorait sa femme et, depuis quelques jours, un beau baby était né. C'était donc un bonheur à portée de la main.

« Un soir, cependant, lady Burns parla à son mari en présence de lord Mitford, et ce qu'elle dit bouleversa complètement le jeune père.

« D'une voix calme, sans regarder celui-ci, elle expliqua :

« – William, je regrette beaucoup... mais je vous trompe, car j'aime ailleurs. Je ne peux pas éviter ce malheur... Cependant, chaque fois que je pense à celui que j'aime, j'ai tellement de remords qu'il faut me rendre libre.

« William Burns était devenu livide. Je vous l'ai dit, il aimait sa femme.

« – Margaret, il est des choses qu'on ne doit pas étaler, même devant ses meilleurs amis, fit-il, confus de la présence de lord Mitford, mais toujours parfaitement correct.

« – *I beg your pardon*, reprit-elle, William. (Je vous demande pardon).

« Sans sourciller et toujours gentleman, le jeune homme répondit alors :

« – À cause de l'enfant trop jeune et qui a besoin de sa maman, je ne vous donnerai pas votre liberté avant deux ou trois ans Margaret ! Après, nous nous séparerons si vous le désirez toujours.

« Il n’y eut pas d’autres explications ce jour-là.

« Burns crut que la raison et le cœur de sa femme l’emporteraient sur sa passion. Il n’en fut rien. Cette ardente fille du Nouveau Monde partit quelques jours plus tard, abandonnant son mari et le petit baby.

« Pierre Milex ressentit étrangement cette déception causée par l’aventure conjugale de son cousin. À dater de ce jour, ses idées sur la femme changèrent totalement et il ne parla plus jamais de mariage...

« De là, selon moi, son ignorance du cœur féminin. Il fit d’un cas isolé une généralité et chargea toutes nos sœurs des méfaits d’une seule. En vérité, il ne comprit jamais bien la vraie jeune fille.

« Cependant, sur la fin de sa vie, il se rendit compte qu’il avait fait fausse route, et je l’entendis vanter les joies du foyer et le devoir de l’homme à fonder une famille. C’est certainement la hantise d’avoir failli à cette tâche qui l’incita à écrire ce singulier testament. Ce que vous prenez

pour de l'originalité, n'est au fond que le désir sincère de réparer l'erreur qu'il a commise. »

Après que le jeune avocat eut cessé de parler, nous restâmes songeurs un moment : chacun de nous était trop généreux pour continuer d'accabler le défunt, après cette explication.

Cependant, Daniel Harrisson observa bientôt :

– Somme toute, c'est la faute des femmes, si la vie de mon pauvre oncle a été gâchée.

– Parce que l'une d'elles fut légère, il crut à la légèreté de toutes, rectifiai-je.

– Oh ! fit le jeune homme, assez taquin, n'est-ce pas un peu la réalité ?

Et sans respect pour le salon de thé, il se mit à chantonner subitement :

Comme la plume au vent,

Femme est volage,

Et bien peu sage

Qui s'y fie un instant...

– Merci !... m'écriai-je en riant, tandis que Mary roulait des yeux furibonds vers son cousin aussitôt contrit.

– C'est *shocking* ! protesta-t-elle, indignée. Une girl vaut plus qu'un boy et tourne moins au vent...

– Mary a raison, dis-je à mon tour. Et cette aventure n'est explicable dans son influence que par une sorte de faiblesse de caractère chez l'oncle Milex qui, somme toute, était un homme bon et loyal.

Daniel approuva sans réserve.

Gérard, qui nous écoutait en silence, donna de la tête une légère approbation. Puis, observant la rue, il nous fit remarquer que le soleil venait de reparaître et qu'il serait peut-être sage d'en profiter.

Nous nous rangeâmes à son avis et, en quelques instants, la petite salle, pleine au moment de l'orage, fut vidée de notre présence.

La rue, de nouveau, avait retrouvé son va-et-

vient affairé.

Nos compagnons nous accompagnèrent jusque sous le hall de l'hôtel, où nous primes congé d'eux. Avant de nous séparer, il fut décidé que nous irions tous les quatre, le lendemain, visiter le haras de Maisons-Laffitte.

*

Vêtues sportivement d'une robe de toile claire qui, comme toujours, nous faisait pareilles à deux sœurs, nous fûmes prêtes le lendemain matin, moi bien avant l'heure, Mary avec une petite demi-heure de retard.

Nos deux compagnons nous attendaient à la porte de l'hôtel dans une voiture automobile, dont la teinte vert glauque était infiniment sympathique.

D'un bond souple, la puissante voiture s'élança, silencieuse et puissante, vers les frondaisons de Maisons-Laffitte, après une rapide traversée de Paris.

Déjà, un peu partout, se voyaient les hautes lisses blanches qui encadraient les paddocks. Une dizaine de chevaux de toute beauté y faisaient leur promenade quotidienne, conduits par les lads.

Séduits par l'ambiance champêtre, nous sautâmes promptement de la voiture arrêtée.

Comme la veille, d'instinct encore, nos deux couples se reformèrent : Harrisson et Mary, ou plutôt Mary et Harrisson, car, en vraie fille d'Amérique, c'était elle qui commandait le mouvement.

Gérard marchait avec moi. Un peu froid et distant comme il semblait l'être toujours, insaisissable même, mais parfaitement distingué et correct, il m'attirait peut-être à cause de cette attitude peu commune aux jeunes hommes modernes.

Nous avançons lentement, distinguant peu à peu, à mesure que nous approchions, un autre paddock dont les lisses, cette fois, étaient formées par des branches d'arbres encore garnies de leur écorce.

Dans ce pré uniformément vert, à côté de leurs mères gambadaient joyeusement des poulains, dont la petite crinière, les pieds bourrus et la longue queue ne manquaient pas de grâce.

À ce moment, nous parvînmes près de l'habitation de l'entraîneur. Elle était charmante. Enveloppée dans l'ombre de grands ormeaux, elle étendait sa masse blanche et rose à peine surélevée d'un étage, couvert d'un toit d'ardoise sombre.

Cette maison était accueillante, et quand, je la vis si calme, si apaisante sous les grands arbres, mon enthousiasme m'emporta à dire que je serais ravie d'en habiter une semblable qui fût à moi. J'oubliais, alors, totalement le personnage que j'avais endossé.

Mary, survenue à ce moment précis, me rappela à la réalité en me pinçant le bras de telle sorte que je ne pus retenir un cri.

Elle éclata de rire.

– *Darling* !... une guêpe aurait-elle piqué vous ?

Et comme je secouais négativement la tête, gênée de mon étourderie :

– *No ?* fit-elle tranquillement. *All right !* Ce n'est pas grave, quand même.

Gérard m'avait regardée avec une sorte d'attention curieuse, sans un mot. Évidemment, mon exclamation lui paraissait difficile à comprendre de la part d'une héritière qui possédait villa dans le Midi, château en banlieue, haras à Maisons-Laffitte, etc. Mais il ne fit aucune remarque qui pût m'embarrasser.

À ce moment, le plus ancien des lads s'approcha pour savoir ce que nous désirions, car il n'était pas permis de venir dans les paddocks sans autorisation.

– Attention ! prenons une attitude de circonstance, recommanda Daniel, un peu pince-sans-rire. N'oublions pas que nous sommes les importants propriétaires d'une écurie de courses.

L'idée nous amusa. Immédiatement, chacun prit l'air d'importance, bomba le torse et se redressa pour ne pas perdre un centimètre de sa

taille. En vérité, nous avions tous envie de pouffer de rire, devant la mine adoptée par son voisin.

Gérard, toujours un peu froid et distant, avait seul l'air naturel. Ce fut lui qui expliqua brièvement les raisons de notre visite. Il nous présenta, Daniel et moi, comme les héritiers de Pierre Milex, venus visiter leur haras et leurs chevaux.

Le vieux lad s'était découvert au nom de l'oncle Milex.

– Soyez les bienvenus, messieurs et mesdemoiselles, fit-il, casquette en main. M^e Flory m'a, en effet, prévenu de votre visite. Je vous attendais donc et je suis à votre disposition pour vous faire voir les lieux en détail. Si vous voulez me suivre.

Comme nous nous mettions en route, derrière lui, sans plus d'explications, il ajouta, empressé, pour briser la glace :

– M. Milex aimait beaucoup ses chevaux, qui le connaissaient bien. Il venait fréquemment

s'entretenir avec l'entraîneur, car il s'y connaissait presque autant que lui en matière de course. Son préféré, c'était Boy-Scout ; vous voyez, le grand alezan aux naseaux frémissants... La bête le connaissait bien et hennissait dès qu'il descendait de son auto. À deux cents mètres du paddock, elle identifiait sa voix et partait au-devant de lui.

On amena la superbe bête à l'encolure brillante et moirée... Le regard intelligent de ce fier animal parut chercher quelqu'un, et il flaira la poche de Daniel, surpris.

– Que veut-il ? demanda le jeune homme, un peu surpris de cette familiarité.

Le lad se mit à rire.

– M. Milex avait toujours du sucre pour Boy-Scout. Celui-ci a bonne mémoire et cherche si vous lui en apportez.

Ce détail nous mit de bonne humeur et le ton de la conversation s'anima subitement. Notre réserve de commande fondit comme une glace au soleil et nous montrâmes librement la satisfaction

que nous éprouvions de tout ce que le lad, empessé, nous faisait voir.

Naturellement, les chevaux et les écuries furent vantés comme il convenait par nos voix débordantes d'enthousiasme, et nos quatre menottes féminines flattèrent bravement les fins naseaux qui frémissaient sous nos doigts timides, pendant qu'avec des mots savants et de belles tapes sèches sur les hanches et la croupe des braves bêtes, nos compagnons masculins admiraient les formes magnifiques des beaux coursiers, dont deux d'entre nous héritaient.

Après avoir visité le haras et pris quelques rafraîchissements dans la maison, nous repartîmes, réellement enchantés de cette visite.

– Tout ça, dit Mary, pratique, ce sont des dollars placés très bien. Joueuse, je ne suis pas *really*, mais les distractions intelligentes comme les courses, l'élevage, j'aime !

Le retour fut sans histoire. Nous convînmes ensemble de visiter, dès le lendemain, l'hôtel du parc Monceau, afin de terminer la semaine par une longue randonnée en auto jusqu'à

Chennevières, la belle propriété seigneuriale de l'oncle Milex. Ce soir-là, nous nous séparâmes à regret.

– C'est égal, remarqua Mary tout à coup, dès que nos amis nous eurent quittées, quelle aventure ! Il avait l'esprit... comment dire ? l'esprit gothique, l'oncle Milex.

L'esprit *gothique*, elle avait des mots très drôles, ma petite Mary !

J'éclatai de rire et lui demandai une explication.

– Qu'entendez-vous par gothique, *my dear* ?

– Euh ! vous savez, Maryse chérie, un esprit qui a des ogives... des clochetons et des fioritures, très beaucoup !

– Ah ! oui, je comprends : un esprit romanesque ?... ou mieux, un esprit vieille France ?

– *Yes* ! Vous êtes là-dessus ma pensée *exactly*.

Sa réflexion me fit penser à Daniel.

Le neveu de Pierre Milex avait-il hérité du

caractère traditionaliste de son oncle ? Il me parut que, contrairement à son vieux parent, il était très moderne dans ses goûts et dans ses idées.

J'en fis l'observation à Mary.

– Votre cousin ne me paraît pas avoir le même caractère que son oncle.

– Oh ! heureusement !... s'exclama-t-elle en rougissant. L'oncle Pierre était vieux bonhomme trop antique et trop rétrograde !... Daniel est un boy délicieux que beaucoup j'aime ainsi... Nous serons très délicieusement appareillés.

– Évidemment, approuvai-je, songeuse. Pourquoi l'image un peu grave de Gérard Manceau traversait-elle mon cerveau en cette minute ? Pouvais-je comparer les deux amis l'un à l'autre ?... Le premier, jeune peintre d'avenir, tenait à la fois du bohème et de l'intellectuel à la mode auquel tous nos brevets et bachots officiels ont donné plus d'éclat pratique que de véritable fond. Son camarade, au contraire, parce que plus calme, plus silencieux, m'apparaissait comme un garçon sérieux et de valeur, bien supérieur à l'autre. Ils pouvaient, tous deux, avoir reçu le

même degré d'instruction ; il n'en était pas moins certain qu'avec sa fantaisie et son exubérance, Daniel s'accouplait mieux avec Mary qui, très remuante elle-même, était en admiration devant lui, tandis que Gérard Manceau, plus posé et plus sérieux, subjuguait totalement la jeune femme rêveuse et réservée que j'étais.

Pensive un peu, je songeais à l'attention tendre du regard qui m'avait suivie pendant la journée, ce regard intelligent du jeune homme où je lisais, sans erreur possible, un intérêt sans cesse en éveil. Et, très troublée, je me demandais si je plaisais à ce M. Gérard autant qu'il me plaisait à moi-même.

J'ouvris la bouche pour rappeler à ma petite Mary qu'elle avait, un jour, envisagé la possibilité de deux couples... d'une partie carrée.

Plus prête que la jeune Américaine aux confidences, je m'y serais volontiers laissée aller ce soir-là. Heureusement, la réserve taciturne de Mary, si ouverte avec moi, cependant, d'ordinaire, me ferma les lèvres. Je me sentis rougir subitement à l'idée qu'un pareil souvenir

eût pu surgir en ma cervelle troublée à propos de Gérard Manceau.

Partie carrée !... À quoi allai-je penser ?... N'avais-je pas blâmé Mary, quand elle avait osé prononcer cet affreux mot ?... Et voilà que ma pensée osait y mêler l'image d'un homme !

Décidément, cette histoire de personnages substitués l'un à l'autre me détraquait complètement.

*

L'oncle Milex avait transformé une vieille demeure à trois étages dont la façade s'ouvrait rue Vélasquez d'un côté et sur le parc lui-même de l'autre.

L'extérieur était banal et n'annonçait rien des merveilles qu'il contenait, si bien que, lorsque nous arrivâmes tous les quatre, le lendemain, à la porte de l'hôtel, nous eûmes une exclamation un peu dépitée.

– Oh ! pas joli, joli, l'hôtel !

Mary, surtout, paraissait déçue. Cette banale façade de maison parisienne ne lui annonçait rien de merveilleux.

Après quelques secondes d'attente, un vieux bonhomme vint nous ouvrir, l'air défiant. Il fallut que Daniel lui énumérât nos titres d'héritiers pour que, subitement, cette défiance fît place à une obséquiosité plutôt désagréable.

Mais ce détail était sans importance : si le gardien nous paraissait antipathique, personne ne nous forcerait à le garder plus tard et il nous suffirait, dans l'avenir, d'en choisir un plus plaisant.

Au surplus, nous n'avions pas le temps de nous arrêter à cette question, tant la surprise nous fermait les lèvres, maintenant !

L'intérieur de l'hôtel était quelque chose d'exquis, en effet. Tout ce que la fortune peut acquérir en fait de luxe, de confort, de beauté et d'harmonie pure, était réuni là avec un art qui se signait lui-même.

D'immenses baies vitrées donnaient sur le

parc Monceau, si merveilleusement entretenu. Et, dans ces pièces spacieuses où la lumière entrainait à flots, de confortables fauteuils couverts de cuir, de chintz glacé ou de reps aux tons doux et harmonieux, invitaient au repos.

Ici, un lustre de Véronèse offrait le jaillissement de sa masse cristalline qui fusait en longues coulées lumineuses ; là, une table d'onyx posait l'éclat de sa note précieuse, tandis qu'un cabinet de travail, entièrement gainé de parchemin ivoire, présentait tout autour des murs une collection de livres de toute beauté : cuirs patinés par le temps, dorures inaltérables...

– Peste ! fit Daniel ; il ne comptait pas les dollars, l'oncle Milex !

Mary hocha la tête.

– En Amérique, fit-elle, on est ainsi. Quand on fait les choses, elles sont dignes des dollars !

Gérard, comme s'il connaissait tout ça de longue date et ne s'en émouvait pas, nous guidait sans mot dire à travers un living-room auquel succédait une salle de bridge, puis un salon

d'hiver rempli de plantes rares.

Je restais stupéfaite devant tant de beautés accumulées, auxquelles l'extérieur si banal ne préparait nullement...

À un moment donné, nos amis s'attardèrent dans un escalier et je me trouvai seule avec Gérard. Il s'approcha de moi et me regarda, songeur.

– L'ensemble vous plaît, Miss Maryse ? Vous aimeriez vivre ici ?

Il me croyait toujours l'héritière de l'oncle Milex et, comme j'avais horreur de ce mensonge perpétré chaque jour, je baissai la tête, instinctivement gênée.

– Cet hôtel est magnifique, répondis-je prudemment. Heureux ceux qui possèdent assez de richesses pour pouvoir s'offrir une telle demeure.

– Ce sera votre cas, mademoiselle.

Je hochai la tête.

– Oh ! je ne disputerai pas cette maison à mon cousin, s'il désire l'habiter, affirmai-je.

Personnellement, j'ai toujours pensé qu'il n'était pas besoin de posséder beaucoup d'argent pour être heureux.

– Évidemment ; mais la fortune est bien agréable, tout de même.

– Elle donne, surtout, la certitude du lendemain... elle permet aussi de ne pas limiter le nombre de ses enfants, puisqu'on peut assurer leur avenir. Ce sont certainement ces deux avantages qui sont les plus intéressants dans cette question d'héritage.

Un éclair d'étonnement traversa son regard.

– Voici un double point de vue dont je vous félicite, Miss Maryse... C'est celui que tout être sensé devrait poursuivre... Personnellement, je ne gagnerai jamais assez, au barreau, pour posséder et meubler un tel logis. J'espère néanmoins pouvoir, un jour, fonder un foyer confortable et tiède où une femme pourra se plaire à mes côtés...

En parlant, il posait sur moi ses yeux francs et graves.

De nouveau, une rougeur empourpra mon

visage. Avec quelle délicatesse me rappelait-il qu'il ne possédait pas une fortune comparable à celle de Daniel, ce qui ne l'empêcherait pas de rendre heureuse la femme qui le choisirait pour compagnon de sa vie.

La troublante allusion !... J'eus la gorge sèche !

Je dus faire effort pour répondre avec calme :

– Quand l'amour et la confiance emplissent le logis, le couple y vit en paix. Ne dit-on pas en France qu'il suffit, pour être heureux, de posséder un cœur et une chaumière ?

– Et pourtant, je n'ai jamais entendu parler qu'un homme riche ait changé son palais contre une chaumière...

– Oh ! évidemment... fis-je en riant.

– Ni qu'une femme ait préféré au mari fortuné le pauvre diable habitant la mesure.

– Cela est une autre histoire !... observai-je gaiement. La femme choisirait peut-être plus souvent l'humble maisonnette si elle était habitée par un homme bien élevé. Ce n'est pas toujours le

fiancé riche qu'une jeune fille espère rencontrer sur sa route ; en revanche, le plus souvent, le rêve du Prince Charmant la poursuit. Quand elle croit avoir déniché celui-ci, elle s'en éprend, quel que soit le logis qu'il habite... Je suis certaine que, chez une jeune fille saine et bien élevée, la question fortune ne vient qu'après le sentiment.

– Voici des paroles de midinette française que je ne m'attendais pas à trouver sur des lèvres américaines, fit Gérard avec bonne humeur, comme si soudainement des idées joyeuses l'avaient assailli. Avec vous, Miss Maryse, je marche de surprise en surprise.

J'eus peur de m'être trahie et, rougissant subitement, je gardai un silence prudent. Encore une fois, je venais d'oublier mon rôle de pratique richissime Américaine pour laisser percer ma personnalité sentimentale et romanesque de Française modeste.

Heureusement, nos compagnons revenaient vers nous et Gérard ne parut pas avoir remarqué mon embarras. Mais j'étais dépitée et je lançai à Mary, qui ne s'en soucia pas, un regard irrité.

– Quelle rage a-t-elle eue de m’obliger à jouer cette comédie ! Je suis sûre que Gérard me méprisera quand il saura la vérité !

Cette crainte, à présent, empoisonnait mes joies. Je me rendais compte qu’une secrète attirance avait poussé Gérard vers moi dès notre première rencontre, en même temps que mon cœur, instinctivement, s’était mis à battre à son contact.

Rien n’aurait empêché mon moi intime de se réjouir de cette délicieuse situation, puisque j’étais libre de mon cœur et de ma personne, s’il n’y avait pas eu la hantise de ce personnage dont j’avais assumé la charge : j’étais une fausse héritière et je ne possédais aucun des charmes piquants des vraies Américaines. Et que penserait Gérard quand il me saurait de sa race et sans fortune ?

Il n’est pas du tout amusant de passer pour une autre aux yeux d’un homme qui... que... enfin, vers lequel on est attiré par le cœur. Mais il est encore plus désagréable de se dire que le rôle que l’on joue est infiniment supérieur à la réalité et

qu'un jour ou l'autre, quand la vérité se découvrira, on sortira tout à fait amoindrie de l'aventure.

J'en étais là de mes pénibles réflexions quand Mary et son compagnon nous rejoignirent.

Ma petite compagne était très rouge et elle nous expliqua avec volubilité qu'elle avait trouvé, dans le fumoir, un long et précieux porte-cigarettes en onyx où s'enchâssaient de multiples roses et saphirs. Une vraie pièce de collection !...

Gérard et moi écoutions distraitement l'histoire de sa découverte, tant nous étions encore sous l'influence des paroles échangées tout à l'heure. Je remarquai cependant la rougeur des joues de Mary et, en moi-même, je crus qu'elle avait aussi connu sa minute d'émoi auprès de Daniel. J'étais certaine, maintenant, qu'ils se plaisaient l'un à l'autre, au moins autant que Gérard et moi.

Mary, cependant, continuait :

– *Darling*, ce n'est pas tout ! J'ai « reconnu » le bijou... Il a toute une histoire effroyablement

excitante. L'Amérique entière la connaît.

« Excitant. » C'était l'adjectif favori, à tout propos et hors de propos, de ma petite amie.

Subitement intéressés par son préambule, nous écoutions maintenant.

– Venez voir !... s'écria la jeune fille. Et je raconte à vous devant, l'aventure de lui...

C'est ce que nous fîmes. Confortablement installés dans les moelleux fauteuils de l'oncle Milex, Mary et les garçons, une cigarette aux lèvres, les yeux de tous fixés sur cet objet d'une valeur marchande inappréciable, nous écoutâmes la passionnante histoire d'un bijou maléfique.

« Ce porte-cigarettes, vieux tout au plus d'un siècle, avait été fait pour une femme qui, à cette époque, était la Galathée d'un richissime roi du pétrole.

« Cette femme, Américaine du Sud, d'une beauté presque irréelle, avait dit un jour, en boutade :

« – Les lèvres ont été créées pour les baisers. Il est pénible de penser qu'elles donnent accès à

la bouche et sont souillées par les aliments indispensables à la vie. Pour purifier les miennes de cette souillure matérielle qu'elles ne peuvent éviter, je voudrais pouvoir les poser sur un rayon de lumière avant d'embrasser l'homme que j'aime... une lumière dont je pourrais user à ma guise... tenir entre mes doigts et garder toujours !

« Elle était très jeune, très gâtée ; son âme était poétique et rêveuse ; mais son corps, si ravissant à voir, était frêle, délicat comme un cristal fragile...

« Son mari – il était du Nord et un peu taciturne – ne prononça pas un mot. Très épris, quoique homme d'affaires avant tout, il voulut, en matérialisant le désir poétique de sa femme, y mettre le prix. Il en parla à un grand joaillier dont l'esprit était subtil.

« Celui-ci écoutait, songeur, cherchant à saisir le désir du millionnaire pour le réaliser dans un splendide bijou.

« Brusquement, il eut une idée.

« – Le diamant, observa-t-il, ressemble à la

lumière, n'est-ce pas ?

« – *Yes* ! fit l'autre.

« – Que diriez-vous d'un fume-cigarette entièrement recouvert de ces gouttes de lumière ? On peut y mettre ses lèvres, s'en servir à sa guise, le tenir en ses doigts et le garder toujours !

« – *Aoh* ! s'exclama le roi du pétrole. *Very well* ! Vous êtes le génie des idées ! Faites ! Je paierai la chose royalement.

« Et, satisfait, il signa un chèque.

« La jeune femme eut donc son rayon de lumière et elle put le tenir et y poser ses lèvres plusieurs fois par jour, comme elle l'avait souhaité. Elle ne le garda pas longtemps, hélas !

« Chose étrange, dès le moment où cet objet rare fut en sa possession, elle se détacha de celui qui avait comblé son désir, sans qu'elle sût jamais pourquoi elle avait cessé de l'aimer.

« Le bijou était-il maléfique ? On aurait pu le croire, car, à dater de cette époque, il porta malheur à tous ceux qui l'eurent en leur possession. Il était le signe d'un brisement de

cœur, d'un refroidissement subit des sentiments les plus sincères. L'amour le plus vif, l'amitié la plus profonde, n'y résistèrent pas. À tel point que ce bijou merveilleux fut bientôt connu sous le nom de « porte-malheur d'amour ». Nul n'en voulut plus... »

J'interrompis soudain Mary, dont le récit nous avait tous captivés.

– Mais ne serait-ce pas depuis qu'il possédait ce fume-cigarette que l'oncle Milex n'a plus aimé sa fiancée ?

– Oh ! *very exciting* ! s'écria Mary en battant des mains. C'est une histoire merveilleuse... Il faut savoir... Gérard, vous êtes au courant, vous qui avez appris tant de choses amusantes sur le vieil oncle ?

Elle regardait avec une avidité enfantine le visage intelligent et froid de celui que j'aimais secrètement.

– Non, fit-il en secouant la tête. Je ne savais rien jusqu'ici de cette curieuse histoire. Votre oncle ni aucun de ses amis ne m'ont jamais parlé

de ce bijou... Il est de fait, ajouta-t-il, que nombre de pierres célèbres ont une réputation de porte-bonheur ou de porte-malchance. Et en beaucoup d'occasions, on ne peut nier des coïncidences curieuses...

– Brrr !... interrompit Daniel, qui examinait attentivement le fume-cigarette. Malgré tous les diamants qui l'ornent, je préfère qu'on ne me fasse pas cadeau de cet objet.

Instinctivement, son visage cherchait le visage de la jeune Américaine. Elle était sérieuse tout à coup. Soudain, elle me dit :

– Avez-vous réfléchi, *darling*, qu'il faudra avoir le bijou, vous ou lui ?

Elle désignait Daniel, qui faisait la grimace sans mot dire.

Gérard intervint, un peu grave, en tournant du bout des doigts le fume-cigarette maléfique :

– Je n'ai pas à donner de conseils, fit-il ; cette question d'héritage et de partage ne me concerne pas. Je tiens cependant à exprimer mon avis, qu'à aucun prix je ne voudrais détenir cet objet. Pour

la possession d'une belle chose, on accepte parfois de braver le sort ; mais en l'occasion, il s'agit d'une question de sentiment ; or, je tiens à garder au cœur l'amour que je puis éprouver, comme je tiens, tout aussi fortement, à ne pas perdre l'affection de la femme que j'aimerai.

Son regard, en éclair, avait pesé sur le mien et je sentis mon cœur se mettre à battre dans ma poitrine.

Mon Dieu ! Était-il possible que le jeune homme eût encore parlé pour moi... pour nous deux ?...

Tout le bonheur du ciel, subitement, était en moi, et je ne pus faire autrement que d'approuver ses paroles.

– Parfaitement ! M. Manceau a raison ! Malgré sa valeur, jamais je ne voudrais que ce mauvais talisman m'appartînt.

Mary fit chorus :

– Oh ! *yes* ! évidemment ! Alors, Daniel, cousin, vous posséderez, seul, le maléfique objet.

Il sourit.

– Cela ne me gêne pas ! Je ferai cadeau du merveilleux fume-cigarette à un musée quelconque... au Louvre, par exemple, où il y a déjà de fort beaux bijoux... J’y gagnerai d’être considéré comme un bienfaiteur du pays.

– Grand merci ! protestai-je. Voyez-vous que la France perde l’amitié de toutes les nations ? Vous seriez responsable, cousin, des malheurs qui pourraient accabler votre pays. C’est une lourde responsabilité que vous prendriez là... Non, non, je ne puis vous permettre une telle fantaisie.

– Bravo, fit Mary, amusée.

– Mais alors ?... interrogea Gérard, sérieusement. Le problème va devenir insoluble, si personne ne veut de ce splendide objet...

– On n’a qu’à le renvoyer en Amérique, proposai-je étourdiment. Là-bas, on ne s’occupe pas si les choses de valeur portent malchance ou non, l’argent qu’elles représentent compte seul.

Cette fois, ce fut Gérard qui partit d’un éclat de rire.

– Vous êtes une drôle de petite Américaine, Miss Maryse ! Il ne faut pas que ce bijou porte malheur à la France ; mais cela vous est parfaitement égal qu’il cause des catastrophes à votre pays.

J’en restai confondue ! Décidément, ce jour-là, je ne commettais que des impairs ! Mais Mary ne s’en troubla pas.

– *Yes !...* fit-elle tranquillement. Maryse était une Américaine cent pour cent. Très pratique et très femme d’affaires ! Pour la France, le sentiment ; pour les pays d’outre-Atlantique, les dollars et les diamants.

– Parbleu ! s’exclama Gérard ironiquement. C’est toujours ainsi que les étrangers se taillent la part du lion...

Une seconde, son regard étincelant fixa mon innocente compagne, qui en fut foudroyée.

– Oh !... fit-elle, un peu surprise. Il ne faut fâcher personne en parlant ! *No !* je n’ai pas fait, vous dites ?

Mais, avant que j’aie eu le temps de réfléchir,

ma main, instinctivement, s'était doucement posée sur celle de l'avocat, et ce contact parut faire davantage que les plus beaux discours de Mary pour calmer son chauvinisme si subitement alarmé.

Il tressaillit et regarda ma main, dont le geste amical l'avait saisi. Puis, se baissant vers mes doigts qu'il élevait vers sa bouche, il y déposa un timide baiser. Quand il se redressa, l'orage était passé et notre quadruple camaraderie avait retrouvé sa sérénité habituelle.

– Bah ! acheva le jeune homme en reprenant son ton courtois, France ou Amérique, il n'est pas prouvé que ce fume-cigarette puisse porter malheur quelque part... Le cas que vous nous avez cité, Miss Mary, fut peut-être unique et sans lendemain... les racontars ont créé la légende.

– *No ! no !* Il y eut des suites... très !... beaucoup ! L'histoire des catastrophes n'est pas finie.

– Comment ? Qu'est-ce qu'il y a encore ?... firent ensemble les deux garçons, l'un avec une frayeur comique, l'autre avec un peu de

moquerie.

– Oui, assura Mary. On raconte qu’une dame, Américaine du Sud, aimait un boy de son pays, tellement qu’un jour, pour payer une dette de jeu qu’il avait contractée, elle lui donna le fume-cigarette...

– Et alors ? questionnâmes-nous en chœur.

– Alors, la dame était mariée. Le mari comprit son infortune et ne pardonna pas. Et le boy, qui était aimé, fut choqué que les choses soient connues. Il se détourna aussitôt de celle qui, pour lui, avait sacrifié le rayon de lumière...

– Il était susceptible ! remarqua Gérard un peu railleusement.

– *No*, correct, seulement !... Pas joli, donner intimement une chose connue des deux Amériques.

– Et c’est là que s’arrête la liste des méfaits de ce singulier joyau ? questionna Daniel, amusé.

– Oh ! il y eut encore...

– Comment, ce n’est pas fini ?

– Jugez !... Le Brésilien qui avait acheté le fume-cigarette perdit sa femme... Il se remaria et la seconde femme mourut aussi... L’objet passa alors entre les mains d’un milliardaire connu pour ses frasques bruyantes... ce fut un désastre ! Le monsieur avait beaucoup d’amis... très, beaucoup, n’est-ce pas, puisque riche ! Or, il mourut isolé, abandonné de tous et de toutes... malgré les dollars jetés au vent. La dernière propriétaire connue, une star très aimée d’Hollywood, se suicida par désespoir d’amour... Le fume-cigarette fut alors vendu à un joaillier qui perdit sa fille unique. Il le revendit probablement à son tour... Là se perd la suite...

– Il est vraisemblable que l’oncle Milex l’aura acquis alors...

– Et c’est sûrement pourquoi sa vie amoureuse fut gâchée, assura ma petite compagne avec force.

– C’est possible, admit Daniel.

Nous restâmes rêveurs.

Cette histoire, un peu fantastique, aux suites

malchanceuses et aux accointances avec les sorts jetés, nous avait emmenés bien loin de la réalité.

Ce fut le vieux gardien qui nous y ramena.

– Ces messieurs et dames ne désirent plus rien voir dans la maison ?... Voilà la nuit qui vient et il va me falloir fermer les persiennes...

– Non. Nous en avons terminé, fit Gérard Manceau en se levant et en donnant ainsi le signe du départ.

Il était tard et nous nous séparâmes hâtivement, après avoir fixé l'heure de notre rencontre du lendemain.

Sur la route ombrée où s'élevait un léger tourbillon poussiéreux, la voiture filait, rapide, nous emmenant vers la vieille demeure.

Nos compagnons faisaient mille remarques amusantes sur la banlieue traversée et ses divers aspects, et parfois ma voix se mêlait gaiement à la leur. Seule, Mary restait silencieuse depuis le départ.

Étonnée de son mutisme, je m'étais retournée

plusieurs fois pour savoir d'où lui venait cette exceptionnelle tranquillité. Il m'avait semblé que ma petite amie se livrait à des calculs compliqués sur un minuscule agenda.

Par discrétion devant nos compagnons, je ne lui demandai rien. Au reste, si nous avions été seules, Mary, avec sa spontanéité toute américaine, m'aurait dit ce qu'elle faisait, car elle était très simple, au fond. Et quand j'avais, parfois, l'impression de me trouver devant un petit être énigmatique, c'était la différence de nos deux races qui nous faisait incomprises l'une de l'autre, plutôt qu'un manque de confiance entre nous. Nos réactions étaient différentes comme nos désirs, voilà tout !

Mary était toujours plongée dans son agenda et s'y absorbait, quand elle sursauta :

- Quel jour sommes-nous ? demanda-t-elle.
- Mercredi, fit Gérard, sans se retourner.
- Par exemple !... J'étais sûre, absolument, que c'était jeudi... Jamais nous n'arriverons, néanmoins.

– À quoi ? nous exclamâmes-nous ensemble.

– À tout voir ! Nous avons donné un trop court délai au notaire pour visiter les diverses propriétés du vieil oncle.

– Mais...

Elle m'interrompt :

– Vous oubliez la villa de Beaulieu ?... Ce n'est pas comme Chennevières, à quarante kilomètres de Paris.

Gérard répondit calmement :

– Mais non, je n'ai rien oublié en combinant nos itinéraires : nous pouvons partir demain matin pour Le Havre, assez tôt pour que, visitant le yacht dans la journée, nous rentrions à Paris le soir même. Rien ne nous empêchera donc d'être à Beaulieu vendredi matin ou même jeudi soir, si vous vous sentez le courage... Moi, je suis prêt...

– Et le retour ? objecta Daniel.

– Il sera aussi rapide que vous voudrez, car enfin, malgré les beautés que nous réserve la villa de la Côte d'Azur, une visite des lieux ne se prolonge guère au-delà de deux heures... Pour

une simple visite de deux heures, faire près de deux mille kilomètres d'un seul coup, c'est beaucoup.

Mary pouffa de rire. Et, moqueuse, s'écria :

– Allons, Maryse, ne faites pas votre adorable petite bourgeoise française pour qui le moindre déplacement est une affaire de... de... république !...

– ... D'État, corrigeai-je doucement.

– Oui, d'État ! reprit-elle sans sourciller. Nous autres Américaines...

Elle rougit violemment et se mordit les lèvres.

Encore une fois, elle avait perdu le fil du jeu.

Et je songeai que, vraiment, nos amis étaient bien peu observateurs pour ne pas tout comprendre de cette supercherie.

J'étais, pour ma part, si fatiguée de soutenir ce mensonge, que j'aurais volontiers souhaité voir Mary se couper davantage. La pensée de notre comédie m'obsédait maintenant à l'excès.

Mais à l'observation de ma compagne,

l'impassible Gérard n'avait pas bronché. Quant à Daniel, comme toujours, il dévorait des yeux la charmante Américaine qui babillait si maladroitement, sans s'occuper le moins du monde de ce qu'elle pouvait dire.

D'elle-même, la conversation tomba. Elle ne reprit que lorsque notre voiture, ayant tourné dans l'imposante entrée de Chennevières, nous mîmes pied à terre.

– Le plus sage, fit observer Gérard, est de repousser jusqu'à mercredi la visite à M^e Flory... Nous aurons ainsi tout le temps voulu pour faire posément le trajet aller et retour, sans compter le plaisir de passer un jour à Nice et un autre à Beaulieu. Cette excursion devient ainsi un plaisir et non plus une corvée.

Cette solution fut adoptée à l'unanimité. Personnellement, j'en étais ravie ! Quel délicieux week-end nous allions passer avec nos deux aimables compagnons ! Gérard me plaisait de plus en plus, et je sentais bien que la réciproque était vraie.

Quant à Mary, elle flirtait éperdument avec

Daniel, lequel, de son côté, se montrait nettement charmé de ce choix.

Que nous l'ayons souhaité ou non, une chose était sûre à présent, c'est que la partie carrée envisagée par la déraisonnable Mary était en train de se réaliser, que nous le voulions ou non.

Nous étions tournés maintenant vers la belle demeure aux proportions majestueuses...

Élevée seulement d'un étage, la longue bâtisse étendait, sur un fond de sapins sombres, sa blanche façade symétrique, régulièrement coupée par les hautes fenêtres vitrées.

Elle était de l'époque de ces maisons de fantaisie qui paraissent à nos goûts étriqués, de somptueux châteaux. Celle que nous venions visiter était un pur joyau du XVIII^e siècle. Et nos exclamations jaillirent, admiratrices :

– C'est magnifique !... La belle demeure !

Ce fut avec un plaisir évident que nous traversâmes la verdoyante pelouse étendue au pied du château.

– Oh ! le fantôme ! s'écria Mary, extasiée,

avant de franchir le perron. Le fantôme ? Il est venu ?... J'espère que l'oncle Milex n'a pas oublié le vieux bonhomme...

– Quel fantôme ? demandai-je, toute surprise, en examinant d'un œil soupçonneux la longue maison blanche, comme si réellement Mary avait découvert dans sa façade quelque chose d'extraordinaire.

– Le revenant indispensable qui hante, la nuit, les demeures confortablement antiques.

Et, comme nous la regardions, amusés de ses adverbes fantaisistes, elle insista :

– Si, si !... Je sais !... Tous les châteaux d'autrefois ont leurs fantômes et aussi la chambre où Henri IV a couché... et encore la tour carrée ou ronde qui vit Jeanne d'Arc se reposer... Tout ça, c'est obligatoirement vendu aux acquéreurs avec les murs et le salpêtre.

Après avoir ri, j'eus un geste de protestation :

– Voyons, Mary, vous confondez les époques. Ce château remonte à peine à Louis XIV. Il ne peut avoir abrité Henri IV, ni vu passer la Pucelle

en ses murs.

– Oh ! cela n'est péremptoirement pas une raison ! Tous ces gens-là, de leur vivant, n'étaient guère instruits ; ils peuvent bien, maintenant, mélanger les époques... Ils savent pourtant qu'ils doivent visiter la chambre historique et la tour tragique... De cela, je suis sûre !... Si ce n'est pas le bon roi à la poule au pot, ce sera le joyeux Louis XV et ses promenades sentimentales, ou Napoléon en ses campagnes fameuses. Il faut des visiteurs historiques à ces séculairement vieilles demeures !

Et, sans plus s'occuper de nos mines ahuries, elle se tourna vers la femme du jardinier, qui nous accompagnait en cette visite, et elle demanda :

– N'est-ce pas, madame, que sur les quatre-vingts chambres que possède votre château, il y en a bien une qui a abrité le Vert-Galant ?

– Oh ! ça, c'est bien possible ! fit la femme, sans s'émouvoir. Il est venu tant de monde ici, depuis quarante ans, que je ne sais pas tous les noms de ceux qui y ont couché.

Cette *possibilité* de la brave femme nous mit tous en gaieté ; d'autant que Mary, tranquillement, mais avec un clin d'œil de malice vers moi, faisait chorus :

– Parbleu ! Je le disais bien, moi !... C'est lui qui fait les fantômes, ici, ce bon vieux copain Henri IV !

Notre petite compagne tenait si fort à son fantôme que nous n'essayâmes pas plus longtemps de lui faire entendre raison. D'ailleurs, elle passait déjà à un autre ordre d'idées.

– Vite ! Venez tous ! Admirez ce beau vestibule de pierres blanches.

Puis, ce fut la galerie aux portraits de famille qui fit sursauter Mary, saisie soudain d'un respect sans borne pour tous ces ancêtres dont elle allait hériter.

Elle ne parlait rien moins que d'emmener tout ça à New York.

– N'est-ce pas, *darling* Maryse ?

Je souriais de cet enfantin désir, si spontané dans l'admiration positive et pratique de

l'Amérique à l'égard de nos reliques d'un passé lointain.

– J'achète... et j'emporte !

Mary voulait emporter même les pierres de Chennevières, pour refaire, là-bas, la vieille demeure de quelque aristocratique famille française, éteinte peut-être, ruinée sans doute.

Elle continuait à observer les pastels et les portraits, extrêmement frappée par cette particularité de beaucoup de peintures anciennes : les yeux du portrait suivent le regard qui examine la toile. Que Mary se mît à droite, cette marquise charmante la regardait ; qu'elle passât à gauche, le même regard la suivait... ainsi de tous les tableaux...

Et, détail amusant par sa naïveté, chaque couple se contemplait, presque vivant dans son immobilité : le mari regardait sa femme et vice versa.

Quand Mary fit cette nouvelle découverte, elle s'exclama :

– C'est *shocking*, cette idée !

C'était Daniel qui, en sa qualité d'ancien élève des Beaux-Arts, nous commentait la personnalité des principaux personnages de la galerie. Quand Mary poussa son exclamation outrée, il s'approcha d'elle, un peu railleur :

– Eh bien ! miss Mary, qu'y a-t-il encore ?...

– Voyez, fit-elle, scandalisée, tous les hommes regardent les femmes !...

Nous vérifiâmes en souriant sa remarque. C'était vrai et plutôt édifiant, à mon avis. Telle n'était pas la pensée de la jeune fille.

– Se regarder ainsi dans une galerie, devant les gens, pour toute l'éternité... c'est *shocking* ! répétait-elle, réellement choquée... Ça ne se fait pas !...

Gérard s'efforça de lui démontrer que c'était pour symboliser, au contraire, la fidélité conjugale. Il ne parvint pas à la convaincre.

– La fidélité ! les regards ! tout ça ne doit pas être devant ceux qui regardent...

Pendant deux heures, ma petite Mary nous amusa follement avec ses remarques inattendues

à propos de tout. Peut-être même, car elle était très fine, ajouta-t-elle, volontairement, à leur naïveté. Quoi qu'il en soit, je voyais Daniel enthousiasmé de cette compagne rêvée, si spirituellement babillarde.

– Au moins, me confia-t-il à un moment où il se trouvait seul avec moi, le temps ne paraît pas long avec votre délicieuse amie.

– Elle est adorable, n'est-ce pas ? admis-je-

– Oui ! répondit-il, en soupirant sous quelque pensée pénible. Elle est adorable... presque trop ! On en devient fou malgré soi...

*

Tout le château, y compris les quatre-vingt-trois chambres d'amis, fut visité.

L'oncle Milex appelait modestement sa propriété « ma maison de campagne ». Mais il s'agissait en fait d'une demeure historique ayant été construite sous Louis XIV et terminée sous Louis XV par un des plus grands seigneurs de la

cour... un duc de Brandas, de joyeuse mémoire.

Mary était ravie vraiment.

Pour la première fois, elle trouvait que l'héritage valait quelque chose.

Pour moi, malgré l'admiration que je réservais à ce chef-d'œuvre de l'art français sous le grand roi, j'estimais que la somptueuse maison n'avait pas assez d'intimité pour me plaire.

Je remarquais, d'ailleurs, le regard un peu dédaigneux avec lequel Gérard enveloppait le château et ses longues salles de réception aux parquets étincelants sous la lumière des lustres, alourdis de milliers de perles de cristal.

Désireuse de connaître sa pensée, je m'approchai de lui et l'interpellai :

– C'est magnifique, n'est-ce pas ? lui dis-je.

– Peut-être trop somptueux ! fit-il, songeur.

Puis, me regardant avec une espèce d'anxiété au fond du regard :

– Vous aimeriez vivre ici, vous, Miss Maryse ?

J’embrassai du regard l’exquis boudoir tendu de satin rose où nous étions... De délicates porcelaines de Sèvres décoraient les fragiles guéridons. L’ensemble avait une douce tonalité pastel, étrangement harmonieuse.

– Je regretterais seulement qu’il n’y eût pas plus de ma personnalité dans ces appartements où il me faudrait vivre chaque jour... Cependant, comme pièces de réception, on ne peut rien voir de plus beau.

Il haussa les épaules. Et, se remettant à rire, il observa :

– Il n’est pas question de tout cela pour moi, heureusement... Je ne suis pas l’héritier !

Son regard appuya sur le mien avec insistance.

Je détournai la tête, car je me sentais prise d’une envie folle de lui dire la vérité. Je commençais à pressentir un orage qui allait, s’accumulant dans le ciel bleu de nos journées heureuses, déclencher quelque cataclysme.

*

– Patatras ! Quel ennui ! s’exclama Mary en levant le nez et en humant le vent, exactement comme un jeune setter avant sa promenade journalière.

Un éclat de rire ironique punctua son exclamation très peu protocolaire.

– Qu’y a-t-il, *darling* ? m’écriai-je, quand le rire se fut calmé.

Nous étions debout tous les quatre, sous le porche de l’hôtel, prêts à partir pour le Havre.

– Il y a que le temps est « pleuvoir » et j’aime marcher avec les pieds. Or, quand il pleut, je ne peux pas arriver à tenir eux secs. Ce n’est pas excitant du tout de rester, le jour, mouillée...

– Bah ! Vous devez aimer la pluie, Miss Mary, fit Gérard, conciliant, en regardant les charmants petits pieds de la jeune fille, chaussés de daim blanc ultra-fragile !

– *No* ! Je n’aime pas du tout.

– Alors, vous auriez pu mettre autre chose que ces chaussures délicates pour aller visiter le

yacht... Au bord de la mer, on risque toujours la pluie. Je vous croyais plus pratique en pareil cas.

Pour une fois, ma jeune amie, en effet, se trouvait en défaut. Elle qui, habituellement, m'obligeait le plus souvent à une tenue sportive, m'étonnait ce matin-là.

Non seulement elle ne m'avait pas consultée pour que nous arborions, comme d'ordinaire, une tenue identique ; mais, alors que j'avais revêtu un costume de lainage anglais très sobre, ma petite compagne s'était parée d'un charmant foulard à pois blancs, très élégant, signé de Paris, cela se voyait sans l'ombre d'un doute, mais peu fait pour un voyage en auto et la promenade sur mer que nous projetions.

Je la regardai, surprise.

Que se passait-il derrière le jeune front énigmatique de ma petite belle-fille ? Pourquoi cette subite coquetterie ?

Sous mon regard étonné, elle rougit en détournant la tête avec impatience, et je vis alors, m'étant retournée vers nos deux compagnons,

une lueur amusée qui passait dans les yeux de Gérard.

– Mais, chérie, intervins-je pourtant, vous ne serez pas à votre aise ainsi... Qui sait si le yacht, abandonné depuis des mois, est en état de propreté parfaite ?

Je n'avais pas l'habitude de me montrer autoritaire avec ma jeune compagne, bien au contraire. Elle était d'ailleurs enjôleuse et tenait beaucoup à ses volontés, surtout dans les petits détails, tandis que je me pliais sans peine, pour lui faire plaisir, à ses désirs fantasques.

Cependant, ce jour-là, mon regard dut être éloquent : ma surprise la gênait.

Brusquement, elle était rentrée à l'hôtel et je la vis disparaître dans l'ascenseur.

Elle réapparut quelques instants après, habillée cette fois comme je l'étais moi-même, redevenue ma sœur jumelle, délicieuse à voir, toute blonde et rose, avec l'éclat et la finesse de la véritable Américaine.

Ni Daniel ni Gérard n'avaient paru

s'impatiser de cette attente, et je notais secrètement à leur actif cette preuve de bon caractère.

« Messieurs, pensais-je, vous aurez le respect de vos femmes, puisque en une si petite occasion, vous avez su cacher votre ennui ! »

De fait, nous avons perdu une bonne demi-heure avec cette histoire de costume. Mais dans la longue et puissante auto de Daniel, nous pûmes bientôt, en filant comme des fous, rattraper ce temps perdu.

Mary, assise au fond de la voiture, près de Daniel, s'exclamait de plaisir pendant que moi-même, à l'avant, je me laissais prendre à cette griserie de la vitesse qui s'insinue au cœur des plus sages quand le véhicule est bon.

Et il l'était !...

Je regardais le compteur : l'aiguille avançait, montait, oscillait, mais ne descendait pas ! Cependant, je n'avais pas du tout l'impression que nous allions plus vite... le même élan doux et fort nous entraînait... Et puis, Gérard conduisait si

bien et avec tant de maîtrise !

De gris qu'il était, le ciel, peu à peu, s'était éclairci ; mais il restait sans gaieté... un ciel du Nord qui prédisposait à la rêverie.

À un moment donné, Gérard se pencha vers moi, sans quitter la route des yeux.

– Êtes-vous contente ? me demanda-t-il.

– Pourquoi ne le serais-je pas ? J'ai l'impression, pour vous donner une idée de mes sentiments intimes, que le ciel de Monte-Carlo nous enveloppe de toutes parts, et que le parfum des orangers en fleur monte vers nous, enivrant et grisant...

– Oh ! Oh !... fit-il, légèrement railleur. Je n'en demande pas tant, petite miss sentimentale.

Puis, sérieux de nouveau, il se tourna vers moi et nos yeux se rencontrèrent... Il dut comprendre le langage muet des miens, car il sortit sa main droite du volant et, discrètement, mais tendrement, la posa sur la mienne, dégantée.

C'était son premier geste de tendresse...

Gérard était, malgré tout, de naturel assez

fermé et plutôt froid ; j'y étais habituée et ne m'en inquiétais pas ; mais il était également si maître de lui et de ses sentiments, que ce geste eut pour moi la valeur d'un aveu.

J'en fus toute remuée et il vit mon émoi ; si bien que nous oubliâmes tout à fait le couple, Mary et Daniel, qui se chamaillait allègrement sur la banquette du fond.

Bientôt, Le Havre nous apparut avec son grand port aux eaux grises, ses entrepôts pleins d'activité et ses quais multiples aux va-et-vient impressionnants des villes maritimes.

Nous allâmes, tout de suite, visiter le yacht ancré au bassin du Commerce, dans une eau tranquille et sombre sur laquelle la marée refoulait des milliers de bouchons, flottant de compagnie, comme des plantes aquatiques poussées en une nuit.

Le *Millicent* était connu. C'était le nom de notre yacht, et nous n'eûmes pas à chercher longtemps son emplacement. Un vieux matelot, au visage cuit et recuit, nous le désigna tout de suite.

– C’est le *Millicent* que vous cherchez, m’sieurs dames ? fit-il en bredouillant à travers les deux ou trois morceaux d’ivoire jauni qui lui restaient dans la bouche en guise de dents. Eh bien ! le *Millicent*, c’est le plus beau yacht qui soit amarré ici. Un bateau de vingt-cinq mètres qui se tient bien sur l’eau et dont la quille vous mène droit au but. C’est fin et fier autant qu’un pur-sang. Le voici, là-bas, beau comme une mouette et faraud comme un coq de village !...

Tant de compliments nous furent agréables ; notre amour-propre de propriétaires en était puérilement charmé.

– Décidément, pensions-nous, l’oncle Milex avait bon goût et ne choisissait que de belles choses.

– Oh ! avec de l’argent, on peut beaucoup, observa Mary. Tous mes compatriotes n’achètent que de beaux objets.

– Permettez-moi de rectifier un peu votre jugement, intervint Gérard, assez méticuleux pour tout ce qui touchait aux prérogatives des diverses races.

– Je vous écoute.

– L’argent permet d’acheter tout ce qui est beau et qui a de la valeur, c’est certain ! Or, l’Américain a beaucoup d’argent, il achète donc ce qu’il veut... La fortune, néanmoins, ne donne pas à ses possesseurs le privilège du sens artistique ou du bon goût. Vos compatriotes, Miss Mary, achètent, en effet, des choses très chères... ils risquent facilement leurs dollars pour la possession d’objets rares et originaux qui les charment... Je ne crois pas, cependant, que l’oncle Milex eût accumulé, grâce à ses richesses, tant de belles choses s’il n’avait pas possédé lui-même le goût et le sens de la beauté... N’oubliez pas que sa mère était française et que cette parcelle de sang latin qui coulait en ses veines l’a autant aidé que son argent à réaliser cet ensemble magnifique que nous admirons si fort aujourd’hui.

Mary se mit à rire.

– Vous tenez à vos prérogatives de race vieille et civilisée, master Gérard, dit-elle gaiement. J’accepte volontiers... À nous les dollars qui

permettent d'acheter. À vous... le reste que nous payons !

Un froncement rapide du front masculin montra seul que la phrase de mon amie avait touché le jeune homme dans quelque fibre secrète et orgueilleuse.

– Bah ! fit-il en se ressaisissant, notre génie artistique est illimité et nous possédons en nous-même un tel pouvoir créateur que tous les dollars américains réunis n'arriveront pas à l'épuiser... À vous le sens pratique et la supériorité des chiffres ; mais à nous le rêve, le sens de la beauté et le grain de folie qui, comme des dons divins, nous permettent de créer et de sentir l'Art dans toutes ses manifestations.

Mary était trop loyale pour ne pas reconnaître franchement le bien-fondé des paroles de Gérard, ce qu'elle fit d'ailleurs le plus simplement du monde. Bientôt, nous franchissions la passerelle du yacht, qui dressait sur l'eau foncée la masse claire de ses flancs blanc et or.

Oh ! surprise ! Le bateau était net, étincelant de tous ses cuivres bien astiqués, aussi bien

entretenu que si oncle Milex avait été à bord depuis des mois.

À la queue leu leu, nous prîmes la passerelle et nous arrivâmes sur le pont... Il n'y avait personne en vue, le bateau paraissait désert. Du moins, ce fut notre première impression.

– Pas possible ! fit Gérard, un peu interloqué du silence qui régnait. Serait-ce le vaisseau fantôme ?... Et cependant, il était trop bien fourbi pour un navire abandonné...

Mary furetait déjà partout, enchantée de ce nouveau domaine livré à son bon vouloir. Son sens pratique ne s'émouvait pas que le bateau fût désert, puisque son cousin et elle, propriétaires de l'objet, le parcouraient de conserve.

Daniel, se penchant sur l'étroit escalier qui descendait aux cabines, mit ses mains en porte-voix et cria :

– Ohé ! du bateau !...

Une voix lointaine monta des flancs du yacht et répondit :

– Ohé ! On y va !...

– Il y a quelqu’un, remarqua Gérard. Ça va ! Je n’aime pas pénétrer dans les maisons qui sont, d’apparence, vides... même quand elles flottent sur l’eau.

– Alors, fit Mary, déçue, ce n’est pas le vaisseau fantôme ?

– Hélas ! non. Il est habité.

– Je regrette, car, moi, j’adore tous ces errants en peine et j’ai déjà été déçue hier, à Chennevières.

– Que dites-vous ? s’inquiéta Daniel. Vous adorez quelqu’un et il vous a déçue ?

Une subite altération assombrissait son regard et nous sourîmes de sa sensibilité d’amoureux, autant que de son erreur.

Bien qu’elle fût ravie de son inquiétude, Mary, tranquillement, lui expliqua :

– Je parle des revenants qui font la grève. Je dis que je serais heureuse de faire connaissance avec eux, s’il s’en rencontrait sur ce bateau silencieux.

– Ah ! Vous parlez encore de fantômes, fit le

jeune homme, rasséréné. Ils ne hantent que les vieux vaisseaux. Mais je constate, en passant, que vous avez un faible pour les êtres fantastiques... à donner envie à vos amis de jouer les personnages d'outre-tombe.

– *Yes ! j'aime, moi !...* On n'est pas libre du sentiment ! riposta-t-elle.

– Évidemment ! l'amour ne se commande pas ! Eh bien ! prenez patience, petite miss charmante, peut-être le hasard vous servira-t-il un jour ou l'autre ; bien que ces messieurs les revenants fuient le soleil et les lieux habités.

– Qu'en savons-nous ? intervint Gérard. Ils sont peut-être à tous moments à nos côtés, sans que nos yeux puissent les apercevoir... Mais vous en rencontrerez sans doute, Miss Mary, sur la Côte d'Azur. La villa possède une tour carrée, elle est à flanc de coteau et l'imagination provençale a dû sûrement y mettre des farfadets et des gnomes, venant la nuit danser au clair de lune.

Subitement intéressée au plus haut point, Mary, les yeux brillants, demanda quand on irait

voir *la mesure de la côte bleue*, puisqu'elle contenait de *tels éléments prometteurs*.

– Des moments *exciting*, chérie, ajouta-t-elle en s'adressant à moi.

– Mais nous y allons demain, comme il était convenu, rappela Daniel. Si toutefois vous n'êtes pas trop fatiguées, mesdames, ajouta-t-il galamment.

– Au reste, observa Gérard, nous n'avons que peu de jours pour finir cette tournée d'héritiers. Il nous faut retourner bientôt chez le notaire...

– Pas pour marier nous, je suppose ! intercala énergiquement Mary.

Daniel eut dans les yeux un reproche muet qui échappa à la fouguese petite Américaine.

– Non, non, soyez sans crainte. On ne vous mariera pas de force ! affirma Gérard, rassurant, tandis que son regard et son sourire me cherchaient...

À ce moment, un homme qui remontait de la cale parut au haut de l'escalier. C'était un vieux marin, dont le type nettement canadien nous

frappa tout de suite.

– *Good bye* ! fit-il laconiquement, en réponse à notre cordial bonjour.

Nous devions nous apercevoir par la suite que cet homme, qui commandait le yacht de l'oncle Milex, était un des meilleurs pilotes qu'on puisse rencontrer sur l'élément liquide. Sur le moment, nous découvrîmes seulement que ce vieux loup de mer avait deux passions : son *Millicent*, qu'il n'avait pas quitté depuis des années, et sa courte pipe de bruyère qui semblait rivée à ses dents.

En quelques mots, on mit l'arrivant au courant de la mort et de l'héritage de l'oncle Milex ainsi que de notre qualité d'héritiers.

L'homme nous examina l'un après l'autre, puis il passa sa main tannée sur son menton rugueux et mal rasé. Un moment, ses yeux gris se voilèrent et, dans le vague, il regarda la mer comme s'il avait besoin de faire une pause avant de répondre :

– J'ai appris la mort de Sir Milex en son temps, dit-il enfin. C'était un bon patron et un

brave homme, messieurs. Il s'est servi bien des fois de son bateau et nous avons louvoyé souvent ensemble... C'était le bon temps ! Les jours passaient joyeux avec lui-même quand il n'amenait pas des amis.

Une question me vint aux lèvres :

– Il recevait beaucoup de monde, Sir Milex ? demandai-je. Des femmes, surtout, c'est probable ?

– Pas tellement, mais quelquefois... des dames de Paris... Il les préférait aux autres femmes... Il lui arrivait de dire, en me parlant de ses invitées :

« – Elles ont quelque chose que je ne trouve dans aucun autre pays... Les Parisiennes portent en elles le charme de toute la France. Et depuis leur robe jusqu'au bout de leurs doigts fins, c'est Paris que j'ai avec moi quand je les emmène... »

Nous fîmes assez vite le tour du yacht, merveilleusement organisé pour faire de longues croisières. Il comprenait quatre ou cinq cabines, confortables comme des chambres d'hôtel, un salon et une cuisine adroitement aménagée. À

l'avant et à l'arrière se trouvaient les moteurs et la machinerie.

Sur le pont, une sorte de living-room vitré, extrêmement agréable, permettait de voir au loin.

Mary, du coup, ne rêvait plus que croisière lointaine et départ avec une troupe de joyeux camarades.

Daniel, de goûts aussi aventureux, la suivait volontiers dans ses projets fantaisistes. Déjà, elle voyait un bar plus important dans le living-room ; et, naturellement, maintes transformations lui semblaient indispensables.

Pendant qu'elle s'étendait sur ce sujet, Gérard et moi ne pensions qu'à une croisière solitaire et... tendre dans une intimité presque complète.

Avec quelques rares amis, on jetterait l'ancre dans un site enchanteur, et, là, on coulerait des heures féeriques...

Je n'avais pas commencé à exprimer ce programme poétique, que la voix de Mary me coupa la parole.

– Vous êtes toujours la même petite fille

romanesque ! s'exclamait-elle en me posant la main sur les lèvres. Ne faites pas ainsi ! Tout de suite, l'homme que vous aimez sera rassasié de vous. Il ne faut pas. En Amérique, la femme sait conduire son fiancé, c'est elle qui mène...

Elle se mordit les lèvres et se tut brusquement. Cette fois encore, c'était elle qui oubliait les rôles que nous jouions. Aux yeux de nos compagnons, n'allions-nous pas faire éclater la vérité ?

Nul observateur attentif ne s'y serait trompé longtemps ; mais nos camarades semblaient voyager dans la lune et ne remarquaient rien, heureusement.

Bientôt, nous quittâmes le *Millicent*, après avoir serré la main du vieux marin qui paraissait ravi de ses nouveaux maîtres.

Et nous repartîmes à la recherche d'un restaurant. Il était temps de songer à déjeuner : deux heures sonnaient au loin.

*

Le voyage se passa exactement comme il avait été prévu et l'horaire ne changea pas d'une heure, car j'avais remarqué que Gérard était merveilleux pour organiser les voyages. Il ne laissait qu'une place relative à l'imprévu, mais si cet imprévu se présentait, il était accueilli simplement, avec la même tranquillité et le même plaisir qu'une chose attendue et réglée à l'avance.

Quel charmant camarade de voyage !

Cette constatation me faisait monter aux oreilles une rougeur involontaire.

Véritablement, nous étions bien faits pour nous entendre, lui et moi. Il était indiscutablement le compagnon rêvé... même pour ce long voyage qui s'appelle la vie !...

La traversée de la France se fit par Orléans et Clermont-Ferrand ; puis Marseille, toute grouillante et cosmopolite, éclaboussée d'or et de bleu par le soleil du Midi, et les eaux merveilleuses de la Méditerranée nous virent passer le lendemain matin.

Il était de très bonne heure, mais déjà la ville

s'affairait.

Indifférente aux touristes que nous étions, la pittoresque cité marseillaise nous laissa poursuivre notre route vers Beaulieu, sans faire naître en nous le désir de faire un arrêt en ses murs.

Midi sonnait aux clochers niçois, quand nous débouchâmes sur la route en corniche qui, si pittoresquement, longe les méandres de la côte.

Ce fut bientôt la rade de Villefranche ; puis, enfin, Beaulieu et ses nombreuses villas aux terrasses enchanteresses.

Gérard connaissait fort bien la propriété où il était venu plusieurs fois avec Daniel, du temps que l'oncle Milex vivait. Il n'eut donc pas de peine à trouver le chemin qui y conduisait et je me croyais encore très éloignée du but de notre voyage, quand la voiture freina devant une longue barricade que des futaies épaisses, plantées à l'intérieur de l'enclos, rendaient absolument imperméable aux regards.

Bientôt, le lourd portail de chêne verni glissa

sur ses gonds bien huilés. Une allée serpentait en pente douce au milieu des tamaris, des mimosas et des cactus.

Malgré moi, j'avais eu une exclamation de surprise en voyant le petit paradis qui s'ouvrait devant nous.

Très bas, à nos pieds, la mer étendait ses eaux bleues, comme un lac paisible frangé de dentelles blanches. Tout à l'entour, se nichaient des centaines de palais clairs, enfouis dans la verdure. Le panorama était splendide. Et rien ne peut rendre la beauté majestueuse du cadre entourant cette blanche et lumineuse villa, construite au milieu des fleurs, dressée sur un roc, devant un tel paysage de rêve...

J'aurais voulu étreindre cette splendeur insaisissable d'une nature riche et multicolore.

– Vivre ici des jours et des jours ! murmurai-je, réellement arrachée à moi-même par la beauté ambiante.

– Oui, *very beautiful ! Very much !* convint Mary, qui était cependant beaucoup plus blasée et

plus difficile que moi.

Gérard s'était instinctivement rapproché, depuis que nous étions descendus de voiture.

– Je l'ai vue plusieurs fois, cette villa Milex, observa-t-il à mi-voix. Jamais, comme aujourd'hui, elle ne m'a paru plus paradisiaque.

D'un geste irréfléchi, il passa sa main sous mon bras et me retint contre lui.

– Vous avez vu juste, continua-t-il. Le rêve serait de vivre ici de longs jours... mais pas seul... À deux !... Après de l'être que l'on chérit entre tous... Ne pensez-vous pas, Miss Maryse, que c'est ainsi qu'on doit comprendre le bonheur ?

Je rougis sans répondre, mais je laissai ses doigts emprisonner ma main.

Et c'est l'un contre l'autre que nous avançâmes dans les larges allées de sable rose.

Mary et Daniel n'étaient pas moins troublés.

L'artiste qu'était le jeune homme avait laissé là sa gouaillerie habituelle. Saisi profondément à son tour, il se tenait debout, silencieux, le regard dilaté, perdu dans une contemplation sans fin.

Ce fut Mary qui lui prit le bras et l'entraîna à notre suite.

Autour de nous, à droite et à gauche, des milliers de fleurs aux couleurs éclatantes s'épanouissaient, lourdes de soleil, sur des pelouses de fin gazon où des jets d'eau semaient inlassablement une pluie fine et vivifiante.

Quelques gouttelettes, emportées par le vent, vinrent nous caresser le visage et les bras, comme un salut de bienvenue.

J'en fis la remarque, heureuse de cette impression accueillante.

– Chérie, fit Mary, avec son rire charmant, vous êtes toujours trop romanesque ! Moi, je vois seulement une petite pluie agréable. C'est tout et c'est délicieux, assez !

– J'ai plutôt l'impression, moi, d'une course en hors-bord en petit, expliqua Daniel.

– Ah ! cela, protesta Gérard, c'est une autre affaire ! La douche du hors-bord est autrement plus corsée et serait diantrement sympathique par une telle chaleur !...

Sa remarque était quelque peu justifiée. Il s'épongeait le front, car c'était l'heure caniculaire où, ordinairement, les estivants font la sieste.

Les gardiens, mari et femme, originaires de la Provence dont ils avaient les caractéristiques typiques, nous précédèrent dans la maison.

Un télégramme les avait avertis, la veille, de notre venue, et ils étaient un peu intimidés devant nous.

Je surpris plusieurs fois leurs yeux inquiets détaillant nos deux couples. Ils devaient se demander lesquels, de nous quatre, étaient les fameux neveux qui héritaient de l'ancien maître.

Leur embarras nous semblait amusant et nous nous gardâmes bien de les renseigner sur notre identité.

– Sir Milex ne prévenait jamais de son arrivée, nous confia l'homme, avec un soupir de regret ; mais comme on le savait, on avait l'habitude de l'attendre toute l'année.

– Il ne restait pas longtemps, mais il venait très souvent, précisa la femme, petite et noire

Provençale aux beaux yeux sombres.

– Alors, reprit le mari, votre dépêche, hier, nous avait retournés. Heureusement, tout était prêt... comme toujours !

Pensivement, il ajouta :

– C’était un bien bon maître, Sir Milex. Nous sommes sept ici, à la villa et au jardin... Pas un n’a été changé depuis bientôt dix ans...

Une inquiétude passait dans son regard qui cherchait à lire, sur nos traits, l’avenir et leur sort futur...

– Et pas un n’en a envie ! ajouta-t-il, un peu gêné.

– Ne vous tourmentez pas, fit Mary, avec autorité, en me désignant de la main. Ma cousine, Miss Stone, que voici, est la digne nièce de Sir Milex. Elle est la bonté même : je ne l’ai jamais vue renvoyer un employé qui faisait bien son travail.

Un sourire épanouit le visage des deux gardiens, qui franchirent devant nous les degrés du perron.

La villa elle-même était une grande demeure moderne aux lignes simples, aux multiples baies s'ouvrant sur la mer ou sur les jardins.

Tout y était confortable et le soleil pouvait, à son aise, s'introduire dans les grandes pièces où dominaient les tons pastel. Ici et là, des meubles vernis, sombres comme de l'ébène, posaient un accent sur les murs clairs.

Il y avait des fleurs partout, autant dans la maison, je crois bien, que dans les jardins !

Des fenêtres, je distinguai une piscine allongée au bas de la pelouse, derrière une roseraie aux fines colonnes de marbre blanc.

Une autre formait le sous-sol de la maison. Là était peut-être la débauche somptueuse de cette riche villa, assez semblable d'ailleurs à beaucoup d'autres construites le long de la Côte d'Azur.

Cette piscine intérieure était tout entière en porphyre et marbre rose. Une dalle ocrée, une dalle rose ; des veinules noires striaient les dalles et semblaient, dans l'eau claire, de minuscules aiguilles. Le rebord de la piscine était en marbre

noir.

À la vue de cette merveille, Daniel avait eu une exclamation de plaisir ; puis, il eut un léger sifflement d'admiration et il lança à son ami une vigoureuse bourrade dans les côtes.

Gérard la reçut sans broncher.

– Saperlipopette !... s'exclamait le jeune artiste. Non ! mais voyez-vous des corps nus faisant une fresque sur ce fond noir ?... J'ai là une idée épatante pour une frise grecque.

– Pourquoi grecque ? demanda Mary, surprise.

Daniel la regarda comme si, tout à coup, elle était devenue un petit animal étrange.

Évidemment, la question de ma jeune compagne lui paraissait saugrenue.

– Parce que je la vois ainsi, fit-il brièvement. L'art grec est un sommet et, de même que la civilisation hellénique, il n'a jamais été dépassé... L'un et l'autre furent-ils seulement atteints ?

J'eus l'impression qu'il parlait sans espoir d'être compris. Et, pour la première fois, je vis se dresser entre eux une divergence, quelque chose

qui venait de toute la race de Daniel, face à la race nouvelle de Mary.

Je ressentis un trouble intime.

« Eh !... quoi, pensai-je, cette différence de race, de traditions ou de formation, peut-elle être un obstacle à une union réelle et durable comme celle que je voudrais réaliser pour la vie ? »

Mais alors... Gérard ?... Mon esprit, presque anxieux, hésitait à formuler la question :

– Gérard et moi ?...

Connaîtrions-nous donc ces ombres destructives d'intimité : quand l'un des deux, amèrement, explique une chose qui tient aux fibres de son être, sans espoir d'être compris de l'autre ?

J'observais que Daniel n'était pas typiquement américain, du moins pas autant que Mary... surtout pas de la même façon ! Son éducation en France et en Angleterre, ses voyages nombreux avaient adouci dans sa personnalité ce type yankee un peu outré qui était, du reste, charmant chez Mary et lui donnait à mes yeux un charme

de plus.

Or, Daniel, cependant, avait paru blessé de la question naïve posée par la blonde enfant dont la beauté parfaite aurait contribué si bien à la composition de cette fameuse frise... objet de la compétition présente !

Et le plus inquiétant était que ma compagne ne paraissait pas se rendre compte de l'effet produit par sa réflexion sur son fidèle chevalier. Elle continuait, fort tranquillement :

– En Amérique, on ne fait pas de fresques grecques, mais on s'efforce d'édifier des choses modernes très belles, très confortables, qui suffisent à nos désirs. C'est mieux, n'est-ce pas ?

– Oh ! railla Gérard, qui voyait le front de son ami se rembrunir, Miss Mary, n'exagérons pas !... Pourquoi, l'autre jour, votre envie d'emporter, pierre à pierre, le château historique de Chennevières et sa galerie de tableaux ?

– C'est autre chose, fit-elle, en claquant des doigts impatientement. Les pierres sont anciennes... Vous êtes modernes. Pourquoi créer

quelque chose qui sera seulement de la copie ?

Il me parut que la pensée de Mary n'était pas dénuée de fond quand on la disséquait sans acrimonie.

Ce dut être l'impression de Daniel, car je le vis s'absorber avant de reprendre avec elle la conversation.

Gérard et moi les abandonnâmes à leurs épanchements orageux et nous continuâmes, seuls, la visite des terrasses.

Nous devons, d'ailleurs, les retrouver quelques instants plus tard dans le grand hall central.

Les serviteurs, empressés à nous plaire, avaient préparé des rafraîchissements que nous prîmes sans hâte, car nous pensions ne repartir pour Paris que le lendemain matin.

Notre visite, en vérité, n'avait pas duré deux heures. Daniel avait eu raison, à Chennevières, quand il disait qu'il ne fallait pas une journée pour connaître à fond n'importe quelle villa de la Côte d'Azur.

Nous prîmes donc assez rapidement le chemin du retour. Mais avant de s'éloigner, Mary jeta un dernier regard derrière elle.

– J'adopte ! déclara-t-elle avec autorité, en désignant d'un geste la blanche villa et son parc enchanteur. Vous aussi, Maryse chérie, bien entendu ?

Je vis le même sourire sceptique passer sur les lèvres de Gérard. Véritablement, j'eus l'impression, en cette minute, qu'il se doutait de quelque chose ; cependant, il ne prononça pas un mot.

Mais, alors, pourquoi ne faisait-il aucune observation ?... Pourquoi acceptait-il que nous continuions le jeu ?

Quelle comédie se jouait donc entre nous quatre ?... À nos dépens, peut-être ?

Cette supposition m'était très désagréable. Rien que d'y penser, j'en avais le cœur serré.

« Je suis stupide !... me dis-je, néanmoins, pour me remonter. Bientôt, Mary et moi dirons la vérité et tout finira bien... »

Hélas !... je n'en étais pas aussi sûre que je m'efforçais de le croire.

*

Comme nous remontions en voiture, le gardien s'approcha de Gérard qui tenait le volant.

– Faites attention au second virage, monsieur. Il y a souvent du mic-mac par là.

– Pourquoi donc ?... interrogea le jeune homme, tout surpris du ton de l'homme.

– Le tournant est très brusque et le parapet est défoncé... C'est là que lady Barting a trouvé la mort, il y a quelques jours.

– Lady Barting s'est tuée ? s'exclama Mary, qui connaissait cette dame.

– Oui, mademoiselle... Il n'y a pas seulement une semaine.

– Oh ! l'affreux malheur !

– Sûrement, c'est un malheur !... On dit même...

En serviteur bien stylé, il hésitait à rapporter ce qui, peut-être, n'était que des ragots.

– Que dit-on ?

– Qu'elle s'est jetée volontairement du haut de la falaise.

– Oh ! ce serait affreux !

– Mais comment ce malheur est-il arrivé ?... m'informai-je.

– Racontez ! fit Mary, impérieusement.

– Eh bien ! voilà, commença l'homme, un peu embarrassé, mais heureux de parler. Lady Barting était une dame très honorable, très riche, très heureuse, à ce qu'on dit, avec deux beaux enfants et un mari très épris d'elle...

« C'était l'apparence, paraît-il... Elle ne devait pas être si heureuse que cela !... Un jour, en rentrant seule de Monte-Carlo où elle avait passé la soirée, elle a bloqué la direction de la voiture qu'elle conduisait elle-même et, au lieu de prendre le tournant de la route qui la reconduisait à Nice, elle a mené l'auto droit vers le parapet. Celui-ci a été défoncé du coup ! L'à-pic est bien

de deux cents mètres... La voiture était si fortement lancée qu'elle continua de rouler malgré le choc... et elle dévala sur la pente, jusqu'à mi-chemin de la mer !

« La dame, naturellement, a été tuée sur le coup... Quant à l'auto, autant dire qu'il n'en restait plus... elle était en miettes... Après bien des difficultés, l'équipe de secours a pu atteindre la conductrice et ramener son corps ; mais la voiture est toujours à la même place et elle y restera longtemps, c'est probable ! Sûrement qu'on ne risquera pas des vies humaines pour aller la sortir de là !

« Je vous assure, ajouta le gardien, tout ému encore de cette vision pénible, que ce fut un terrible spectacle... De la villa, nous avons vu tout, du début à la fin, le drame aussi bien que les efforts des sauveteurs pour atteindre et ramener le corps. Je n'oublierai jamais ! Ça ne donne pas envie de voir recommencer une chose pareille... Croyez-moi, messieurs, dames, faites attention aux virages... y a pas plus traîtres !

– Soyez tranquille, mon ami, nous sommes

prudents.

Cordialement, Gérard serra la main du brave homme.

– Vous nous reverrez bientôt, ajouta-t-il en guise d’adieu.

– C’est ça, monsieur ! Revenez-nous tous en bonne santé.

Mary avait écouté, stupéfaite et chagrine, les détails donnés par le gardien.

– Pauvre lady Barting ! murmura-t-elle, les yeux pleins de larmes, quand il eut fini de parler.

La terrible nouvelle semblait lui avoir enlevé toute sa sérénité.

Enfoncée dans le fond de la voiture, elle restait silencieuse, anéantie, comme si elle ne comprenait pas l’effarant suicide de son amie. Bientôt, cependant, elle domina sa peine. Et pendant que l’auto dévorait la route en lacets, Mary nous expliqua la genèse du drame.

– Je connaissais très bien lady Barting. Avant son mariage surtout, nous nous fréquentions beaucoup ensemble... Elle avait failli épouser un

de mes compatriotes qu'elle aimait énormément. Le mariage rata... nul ne sut pour quelles raisons ! C'est alors qu'elle devint la femme de lord Barting... Depuis, j'avais appris qu'elle avait deux enfants, un mari riche et considéré. Je la croyais heureuse !... Quel drame intime l'aura conduite à se donner la mort après une partie de plaisir ?

– Une grosse perte d'argent, peut-être, puisqu'elle revenait de Monte-Carlo ?... supposa Daniel.

Mais Mary secoua négativement la tête.

– Non. Elle était très riche... sa famille également... et aussi lord Barting.

– Une peine de cœur, alors ? avançaï-je.

– Plus probable... une peine... Le cœur a des faiblesses !... Qui sait si elle n'avait pas revu Bob ?

– Son premier fiancé ?

– Oui.

– Et vous croyez...

Mary demeura pensive. Puis, la voix sombre, elle précisa :

– Harryette n’avait pas oublié, je suis sûre... elle avait follement aimé Bob et celui-ci a pris femme, il y a un mois...

– Oh ! alors...

– Ce doit être... Elle l’aura retrouvé à Monte-Carlo avec l’épouse nouvelle... Il est probable, si on cherchait, que la chose fût ainsi... Au retour du casino, elle aura eu le cœur trop lourd !

– Brrr ! fit Gérard, violemment. Vous nous racontez là l’histoire macabre d’une névrosée qui, probablement, ne demandait à la vie que plaisirs et bien-être.

– Oh ! lady Barting n’était pas névrosée.

– Vous n’allez tout de même pas me dire, Miss Mary, que cette dame était sensée !... Dans tous les cas, elle n’était sûrement pas dans son bon sens, ce soir-là... Regardez...

Nous étions arrivés à l’endroit fatal et Gérard, ayant ralenti la voiture, nous montrait le parapet défoncé.

– Regardez. Quand on a deux enfants, il y a autre chose à faire qu'à se jeter ici, de haut en bas... Cette femme avait perdu sa raison au fond d'un verre, à moins qu'elle ne fût une déséquilibrée et une mauvaise mère !... Aucun dépit amoureux, pas plus qu'aucune perte d'argent, n'excusent son geste.

Daniel fit une moue.

– Il est évident qu'il faut un certain cran pour se lancer dans le vide d'une pareille hauteur.

Mais Gérard n'admit pas sa réflexion.

– Ne parlez pas de cran, protesta-t-il ; dites ivresse, inconscience, ou lâcheté !... Il faut avoir le courage des mots et stigmatiser sans pitié certains gestes de détraqués, gavés de plaisirs de toutes sortes, qui sont de véritables outrages aux mœurs ! Nul n'a le droit de se dérober au plus haut des sacrifices : vivre en accomplissant son devoir, quelles que soient les difficultés de celui-ci ! Pourquoi la société moderne néglige-t-elle d'apprendre à ses membres l'éminente dignité de la personne humaine et la beauté du sacrifice librement consenti ?...

Se tournant vers moi, il me demanda avec une sorte de brusquerie :

– Vous admettez le suicide d’une mère de famille, vous, Miss Maryse ?... Vous l’imiteriez, en pareil cas ?

J’eus, impulsivement, un geste d’horreur.

– Non ! non ! D’abord parce que je n’admets pas le suicide, ce qui est péremptoire ; ensuite parce qu’il est des devoirs auxquels une femme, et surtout une mère, n’a pas le droit de se dérober.

Me tournant vers Mary, qui regardait pensivement l’endroit où lady Barting avait trouvé la mort, je la désignai du doigt.

– Je suis sûre que ma petite amie pense comme moi. Je la connais depuis de longues années et je sais qu’elle apprécie la valeur de la vie humaine et partage mon mépris du suicide. Jamais, ni l’une ni l’autre n’en accepterions l’idée.

– Oh ! *yes* ! fit l’Américaine en haussant les épaules. Lady Barting n’aurait pas dû... Très mauvais d’abandonner la lutte ainsi... Une

dernière bêtise qu'on ne peut réparer !... Pas joli ni *exciting* du tout.

– À la bonne heure ! s'écria Daniel. J'aime mieux vous entendre dire cela.

– Oh ! je disais et je pensais aussi... Très triste de songer ma petite Harryette finir si totalement ; mais pas du tout envie d'imiter...

– Bravo ! fit Gérard.

– Même par dépit amoureux ?... questionna Daniel, taquin.

– Ah ! surtout ! affirma énergiquement ma camarade. Aucun homme ne valoir pareille chose.

– Tout de même, si vous aimiez vraiment ? insista-t-il.

– Si j'aimais ?... seule, vous voulez dire ?

– Oui.

– Oh ! alors... pas d'histoire !... J'aimerais un autre, tout de suite.

– Ce n'est pas toujours facile : on ne commande pas à son cœur.

– Oh ! si, certainement !... La raison parle fort... Elle me ferait choisir dix autres hommes !

– Vous voulez dire que vous vous amuseriez ?... Vous flirteriez ?

– *Yes* !... Et le nombre ferait oublier l'unité !

Son ton catégorique fit faire une grimace à Daniel. D'autant plus qu'elle ajouta, aussi péremptoirement :

– Aucun fiancé n'est irremplaçable ! C'est à quoi il faut toujours penser.

Je me mis à rire. Je reconnaissais bien là ma petite belle-fille, si pratique et si raisonnable, qui avait déjà refusé vingt épouseurs dont elle soupçonnait la cupidité.

Sa profession de foi avait dû éveiller chez Gérard certaines pensées intimes, car il me demanda subitement :

– Et vous, Miss Maryse ? En cas de chagrin d'amour, que feriez-vous ?

– Moi ? fis-je, en écarquillant mes yeux.

Pendant quelques secondes, je réfléchis. Je

dois avouer qu'en moi-même ce fut l'image de mon compagnon qui se dressa, dédaigneux et infidèle. Comment réagirai-je à son inconstance, s'il m'avait donné le droit de croire à son amour ?

– Rien ! dis-je. Je crois que je ne ferais rien.

– Rien ? Quoi ?... demanda-t-il. Que voulez-vous dire ?

– Il est difficile de savoir à l'avance comment on est capable d'agir en telle ou telle circonstance... Je ne puis donc faire que des suppositions... Il me semble cependant que l'infidélité d'un homme que j'aimerais et qui m'aurait donné sa foi, briserait ma confiance en lui... Sans confiance, plus d'amour ; mais peut-être, en revanche, aurais-je du mépris... On ne peut pas aimer quand on méprise... Du moins, quand on est une jeune femme saine et sensée.

– Vous croyez que, chez vous, le mépris tuerait l'amour ?

– Je suis sûre que je n'aimerais pas une minute de plus l'homme qui me décevrait... Je suis, peut-être, exclusive... orgueilleuse et trop fière !... Je

sais surtout que je suis incapable d'aimer sans éprouver une confiance absolue en celui auquel je donnerai mon cœur.

– Diable ! murmura Gérard railleusement. Il devra se tenir à carreau, celui que vous choisirez, s'il veut garder votre tendresse.

Mon front demeura grave.

– Vous avez raison, approuvai-je sérieusement. Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne me rencontrât jamais, plutôt qu'espérer voir mon amour survivre à des désillusions ou à des infidélités...

Ma belle-fille, heureusement, coupa cet entretien qui devenait trop sérieux pour les circonstances.

– Oh ! Maryse, comme vous parlez bien !... s'écria-t-elle en claquant des mains. Je vous adore quand vous dites des choses fermes, pareillement.

Enfantinement, elle se pencha vers moi, mit son bras autour de mon cou et me donna deux gros baisers sonores, avant de se rejeter dans le

fond de l'auto.

– Quand des flirts préférés nous feront de la peine, nous partirons toutes les deux, Maryse chérie ? proposa-t-elle. Nous ferons ensemble le tour du monde en moquant tous les boys de la terre, pour venger nous des méchants garçons qui nous auront déçues.

– C'est entendu ! acceptai-je en riant. Nous voyagerons... et ferons le tour du monde...

– Parfaitement.

– Mais pourquoi voulez-vous que des prétendants sincères vous fassent de la peine ? demanda Daniel, toujours un peu taquin.

– Oh ! je ne veux pas !... Je pense seulement à la possibilité... Très désagréable perspective ; alors, j'établis le programme.

– Je repousse le programme et les possibilités, intervint alors Gérard avec une certaine gravité. J'estime, pour ma part, que des sentiments véritablement sincères ne peuvent pas amener d'aussi pénibles malentendus... donc, pas de vraies querelles, et encore moins de ruptures

entre des cœurs sincères... N'est-ce pas, Miss Maryse ? ajouta-t-il pour moi seule.

Et, sans attendre ma réponse, sa main vint à nouveau enlacer mes doigts et les étreindre longuement.

*

La magnifique aventure continuait...

Tous les jours, nous nous étions rencontrés, tous les quatre, ensemble, et, après les premières poignées de main échangées avec un peu de gêne, les deux couples s'étaient formés, sans apparent calcul et sans savantes manœuvres.

Mary, captivée par le plus jeune boy, se laissait aller maintenant à tout l'émoi d'un amour profond, pendant que, moi-même, très troublée pour l'attitude hautaine et soumise à la fois du plus âgé, je rêvais de camaraderie partagée, de dévouement sincère et d'amitié éternelle avec le grave jeune homme qui occupait toutes mes pensées.

Et les belles heures avaient succédé aux minutes délicieuses... Je pouvais, à présent, récapituler la marche troublante des événements.

Avec nos amis masculins, nous avons visité, Mary et moi, tous les biens de l'oncle Milex.

D'abord, l'hôtel de Paris avait reçu notre visite. Et nos deux couples s'étaient extasiés, à l'unisson, sur sa proximité du parc Monceau qui permettait, avec un peu d'illusion, de se croire à la campagne.

Chaque pièce de la riche demeure avait reçu le quadruple tribut de notre admiration... C'était un vrai musée et nos âmes de dilettantes avaient vibré délicieusement, deux à deux, devant tant de richesses accumulées.

Puis les chevaux de course de Maisons-Laffitte avaient été vantés comme il convient par nos voix débordantes d'enthousiasme.

Et il en avait été de même pour tout le reste.

Le yacht amarré au Havre avait été trouvé enchanteur et princier par des voix louangeuses qu'un délicieux accord unissait.

Le château de Touraine nous avait évoqué, à l'unanimité, les splendides demeures seigneuriales d'autrefois.

Quant à la propriété de Nice, elle avait été pour nos yeux éblouis un palais des Mille et une Nuits.

Tout était beau, radieux, merveilleux !

Nos quatre paires d'yeux semblaient atteintes de la même déformation qui convertit les choses les plus ordinaires en rutilantes féeries.

Jamais couples d'amis ne furent autant du même avis. Mais cet accord, complet, absolu, entre nos quatre personnages, n'était rien en comparaison de l'harmonie totale, impérieuse, qui unissait chacun de nous à son habituel compagnon de promenade.

Il semblait que Mary et moi, trouvions l'écho de notre pensée dans l'ami fidèle, obstinément présent à nos côtés. Et quand nos lèvres féminines s'extasiaient, ensemble ou séparément, sur quelque merveille insoupçonnée, – et même insoupçonnable ! – l'ombre masculine accolée à

la nôtre savait immédiatement découvrir toute la beauté enchanteresse de cette insoupçonnable chose !

Ce furent donc des jours inoubliables, succédant aux heures grisantes du début de nos relations.

Et ces jours radieux où nos cœurs alanguis battaient confusément contre ceux de nos virils compagnons, durèrent des semaines et des semaines !...

Il y avait quelque temps déjà que nous étions en France et que nous vivions auprès de nos amis cette vie délicieuse et troublante, quand, dans notre ciel trop bleu, trop beau fixe, l'orage éclata.

Cette catastrophe surprit Mary, qui n'avait jamais cru possible que l'état atmosphérique, saturé de soleil et de brise magique, pût jamais subir si vite une dépression barométrique.

Et cependant, c'est un fait certain que les navigateurs ont reconnu, sous toutes les latitudes et depuis que le monde est monde : les beaux jours ensoleillés ne sont pas éternels ! Tôt ou

tard, l'orage arrive et la pluie se met à tomber...

Mais Mary ne voulait pas y croire : il faisait si beau autour de nous, qu'il lui était impossible d'imaginer des jours brumeux et enténébrés.

Et, quand je lui disais que nous avions contre nous notre petite supercherie, que nos compagnons ne seraient peut-être pas contents, quand ils apprendraient que nous nous étions joué d'eux si longtemps, elle se mettait à rire et trouvait cette perspective réjouissante.

Au surplus, elle estimait que son soupirant n'aurait pas à se plaindre, quand il saurait que la femme aimée était, en réalité, la seule vraie héritière de l'oncle Pierre !

Et comme je faisais la grimace, en disant que mon camarade avocat trouverait peut-être saumâtre que je ne fusse plus qu'une modeste jeune veuve, elle repartait de plus belle à rire. L'idée de la tête que ferait Gérard, lorsque nous lui apprendrions la vérité, la transportait d'allégresse.

À cette occasion, j'ai remarqué – il n'y a pas à

le cacher ! – que Mary, en réalité, était une enfant terriblement gâtée et égoïste : le malheur des autres ne paraissait pas la toucher ou, plutôt, elle affectait de ne pas en tenir compte.

Si elle me voyait songeuse en évoquant piteusement le cataclysme prochain, elle riait comme une petite folle et déclarait que « c'était délicieusement excitant d'avoir une amie si angoissée ».

Et elle trouvait toujours le moyen de me faire rire, avec elle, de mes propres frayeurs !

C'est alors que, dans le ciel trop bleu et trop beau fixe de notre vie enchanteresse, l'orage éclata...

Pauvres de nous !

*

Nous étions de retour à Paris et, la veille, en quittant nos amis, Mary avait innocemment remarqué :

– Ne trouvez-vous pas, mon cousin, qu’il doit être content, là-haut, l’oncle Milex, de voir notre belle entente ? Nous sommes des neveux réellement obéissants et respectueux de sa volonté...

Elle avait, en parlant, un petit air si grave et si sincère, que nul ne songea à en suspecter l’ironie. Moi seule, hélas ! avais compris, et je me sentais pâlir.

Elle me jeta un regard en flèche et, comme une ombre assombrissait mon visage, elle eut du mal à se retenir de rire.

Pourtant, malgré mon trouble, je remarquai l’attitude des deux garçons.

Le plus jeune était devenu grave à cette évocation du testament de l’oncle Pierre.

Sa gaieté subitement envolée, il baissait la tête d’un air accablé.

Son camarade, au contraire, paraissait amusé. Il le regardait, eût-on dit, d’un air narquois... exactement de la même manière que Mary me contemplait.

Ce ne fut qu'un éclair, mais l'attitude des deux hommes fut telle, qu'un moment je me demandai si, tous les deux, depuis un mois, ne se jouaient pas également de nous ?

Idée, d'ailleurs, aussi vite morte que née. Il était tellement improbable que M^e Flory se fût prêté à quelque semblable comédie ! Ou alors, il aurait fallu le supposer, lui aussi, victime de la fumisterie.

Et, rejetant bien vite une aussi invraisemblable supposition, je pris congé des deux boys et je suivis Mary qui gagnait nos chambres en chantonnant gaiement.

Pourtant, c'est le lendemain matin que le ciel de nos amours se couvrit de nuages inattendus et que la bourrasque se déchaîna.

Nous étions habillées, toutes les deux, Mary et moi, chapeau sur la tête et gants à la main, prêtes à descendre, quand on frappa à la porte de notre appartement. J'allai ouvrir et me trouvai nez à nez avec nos deux compagnons.

À leur vue, mon regard brilla de plaisir.

– Vous venez nous chercher ? Vous trouviez le temps long et cependant nous ne sommes pas en retard !

– Non, fit l'aîné. C'est nous qui sommes en avance. Nous sommes venus pour vous parler, chères petites compagnes de promenade.

– Nous parler ?

– Oui, des choses à vous dire... voilà...

Je remarquai alors leur air grave et leur mise soignée. Deux choses qui, tout de suite, me firent penser à des choses plus graves encore...

Et, un peu émue, je les introduisis chez nous... chez moi, plutôt !

Ma chambre est toujours mieux rangée que celle de Mary qui a la spécialité de chambarder tout son appartement !

Celle-ci est épique ! Le lit est tout sens dessus dessous, les oreillers s'étalent sur le tapis, les couvertures montent à l'assaut des portemanteaux, le linge s'éparpille dans tous les coins, les sièges sont encombrés, la toilette est remplie d'eau savonneuse, les meubles

disparaissent sous des monceaux de cartons, tous les lumignons sont coiffés de chapeaux variés, et la cheminée s'orne d'une garniture de vieux journaux, de papiers d'emballage et de bouts de ficelle du plus pittoresque effet.

Dans ma chambre, au contraire, l'ordre règne généralement.

C'est chez moi presque une manie ; il me faut, tout en m'habillant, procéder au rangement de mes affaires. Tout est plié et serré : vêtements, papiers ou journaux ; même les couvertures de mon lit sont proprement rabattues, comme si j'avais la pudeur de laisser voir les draps où je me suis couchée, dévêtue.

Je ne tire pas vanité de la propreté de ma chambre. Non. Je le répète, c'est comme une manie : j'ai besoin d'ordre et de netteté autour de moi ; je ne pourrais pas faire autrement, et il me serait impossible de m'habiller dans une pièce en désordre.

Ai-je déjà des habitudes de célibataire endurcie ? C'est possible, après tout !...

J'introduisis donc chez moi nos deux compagnons et, après les avoir installés chacun dans un fauteuil, je prévins Mary qu'ils voulaient nous parler.

Elle dut avoir le même soupçon qui m'avait traversé l'esprit, car je la vis rougir de plaisir.

Et quand nous fûmes assis tous les quatre, le jeune avocat prit, le premier, la parole.

Pour être véridique, je dois reconnaître que, pour un avocat, il ne fut pas brillant causeur ! Les mots lui venaient difficilement aux lèvres : il était ému et ce qu'il avait à dire n'était pas des plus faciles à prononcer.

– Voilà, commença-t-il. Mon ami et moi avons décidé de vous mettre au courant, aujourd'hui, de... d'une... une petite supercherie dont nous avons cru pouvoir user avec vous, au début de nos relations...

– De quelle supercherie voulez-vous parler ? demanda Mary, étonnée.

– Nous sommes venus pour vous l'avouer... Vous vous rappelez que le testament de l'oncle

Milex exigeait que son neveu épousât sa nièce ?

– Parfaitement... ou, plutôt, douloureusement véridique !

– Eh bien ! celui-ci, le bénéficiaire... l'héritier, enfin !...

– Vous voulez parler du neveu encombrant ?

– Oui, fit l'avocat.

Il fit une pause, puis simplement :

– Le neveu, c'est moi !

– Vous ? s'étonna-t-elle.

– Oui, moi, Daniel Harrisson, avocat à la Cour d'appel de Paris, je suis le neveu de Pierre Milex.

Mary s'était dressée, stupéfaite.

– Ah ! ça, c'est drôle !

Je dois reconnaître que l'aveu du jeune avocat me surprit moins qu'il fallait s'y attendre. Souvent, à des riens, à des nuances à peine perceptibles que j'avais pourtant remarquées, j'avais eu le soupçon d'une fausse identité. Je ne la croyais pas possible ; mais, enfin, je l'avais envisagée, sans vouloir toutefois y attarder mon

esprit.

Aussi, pendant que Mary était tout agitée de ce qu'elle venait d'apprendre, moi je souriais, indulgente et peut-être un peu railleuse, à la pensée que nous allions être obligées, bientôt, de faire un aveu identique.

– Alors, c'est vous le véritable cousin ? répéta Mary, qui n'en revenait pas d'avoir été dupée. Le vrai Daniel Harrisson ?

– Oui, moi, répondit l'interpellé, sans fanfaronnerie.

Il riait, pour cacher un peu son embarras.

– Et pourquoi cette comédie ? insista Mary, qui n'acceptait pas facilement d'avoir été le jouet de cette mystification.

– La peur de la cousine inconnue...

Il eut vers moi un regard de supplication comme s'il avait tenu à me demander pardon, à l'avance, des réflexions qu'il allait faire.

– Je redoutais un peu cette parente d'Amérique, reprit-il. Je me disais qu'elle serait odieusement masculine, avec des allures

garçonnières et hardies qui m’horripileraient. C’était peut-être une jeune fille excentrique, libre, indépendante. Telle qu’elle, elle m’eût déplu souverainement ! Et pour l’étudier à loisir, pour ne pas être enveloppés tout de suite dans les liens du mariage, sans avoir eu le temps de faire « ouf ! », mon ami et moi avons imaginé ce petit stratagème de nous substituer l’un à l’autre.

– Ah ! oui, votre ami !... fit Mary, d’un ton indéfinissable.

Elle s’était tournée vers l’autre jeune homme qui paraissait très ému. Et elle l’examinait.

Un sourire ambigu flotta sur les lèvres de ma jeune compagne, devant le visage troublé de son amoureux.

– Et alors ?... questionna-t-elle, en prenant pourtant un air bougon. Qu’est-ce qu’il est au juste, ce monsieur-là, qui a pris frauduleusement votre place ? A-t-il un nom ? un état civil, une vraie responsabilité ?

– Je crois bien ! s’exclama le véritable Daniel Harrisson.

D'un bond, il s'était levé et, désignant de la main son compagnon, il le présentait gravement :

– Mon meilleur et plus cher ami, Gérard Le Métel, ancien élève des Beaux-arts et premier prix de Rome ; actuellement peintre de talent et de grand avenir. J'ajoute, pour que son personnage soit bien campé, qu'il est travailleur, un peu mystique, et plutôt timide ! C'est un loyal et fidèle camarade ; il possède un cœur d'or, et je suis sûr que la jeune fille qui acceptera un jour de partager sa vie sera la plus heureuse des femmes.

Daniel, ayant achevé le panégyrique de son ami, se rassit tranquillement et croisa les jambes, comme s'il était fort satisfait de son discours.

La gêne de son camarade, submergé par cette vague de louanges, ne lui échappait pas. Il remarquait aussi le front empourpré de Mary et devait se dire que, jusque-là, il avait fort bien mené les choses.

Mais il connaissait mal ma petite amie. Son contact quotidien avec moi avait arrondi les angles de son caractère primesautier. Habitée, pour me faire plaisir, à modérer ses élans et ses

allures, elle n'en restait pas moins terriblement indépendante et décidée.

Troublée par cette rougeur qui envahissait si intempestivement son front et ses joues, elle se raidit, cessa de sourire, et son petit visage devint énigmatique. Se tournant à nouveau vers son cousin, elle questionna, la voix brève :

– Et peut-on savoir, monsieur mon cousin Harrisson, pourquoi, aujourd'hui, vous vous décidez à nous faire un tel aveu ?

Ce fut à l'avocat d'être troublé. Il regarda Mary, puis son ami Gérard. Et, finalement, il reporta les yeux sur le chapeau qu'il tenait à la main et que, machinalement, il se mit à faire tourner entre ses doigts.

Son embarras me gagna. Dans ma poitrine, mon cœur s'était mis à battre de grands coups, et j'aurais voulu pouvoir me sauver dans l'angoisse délicieuse des mots que je devinais sur ses lèvres.

Mary éclata de rire.

Elle n'était pas moins émue que nous tous, mais chez elle les sentiments s'abritaient derrière

une gaieté un peu bruyante.

Son rire n'en finissait plus !

Pourtant, pour qui la connaissait comme moi, il était facile de deviner le factice de cette attitude.

Ses yeux trop brillants, ses joues légèrement placardées de rose, le tremblement de ses lèvres, le regard attendri qu'elle jetait à la dérobée sur le vrai Gérard Le Métel, tout décelait le trouble intime qui l'agitait.

Mais cette gamine savait voiler ses émotions d'un bel éclat de rire. Et elle insistait, impitoyablement :

– Allons, monsieur Harrisson, dites-nous pourquoi aujourd'hui... et non pas il y a quinze jours ou un mois... pourquoi vous tenez à nous révéler cette vilaine supercherie ?

Alors, le jeune avocat releva la tête...

Il se disait que si embarrassantes que fussent les paroles qui lui restaient à dire, il convenait de ne pas attendre davantage.

– Eh bien !... voilà, fit-il, l'air décidé.

L'homme propose et Dieu dispose ! dit un de nos proverbes. C'est ce qui est arrivé en cette occasion. Je me méfiais de ma cousine, je me disais qu'elle était probablement antipathique... un tas de raisons que les garçons échafaudent quand on parle d'aliéner leur liberté. D'autre part, le mariage en lui-même me faisait peur... encore plus dans les conditions imposées par le testament !... Mon ami Gérard était d'ailleurs plus opposé que moi à tout lien légal... l'un et l'autre, nous nous étions toujours promis de nous défendre mutuellement contre toute embûche féminine... Bref, de là est née l'idée de nous substituer l'un à l'autre.

Il s'arrêta, puis hocha la tête :

– Ça devait réussir... cela aurait dû réussir ! Mais comme je le disais tout à l'heure, Dieu dispose... Il est arrivé cette chose extraordinaire que Gérard, le célibataire convaincu, n'a eu qu'à lever les yeux sur l'une de vous pour renier subitement tous ses serments contre le mariage... Ses préjugés s'envolaient comme une nuée de moineaux qu'un promeneur solitaire éparpille !

Il regarda ma jeune compagne et, la voix doucement attendrie :

– Le promeneur solitaire, c'était vous, Miss Mary !... Toutes les idées préconçues de Gérard se sont éclipsées devant vous ! Il a perdu jusqu'au souvenir de ses craintes anti conjugales.

Comme Mary baissait les yeux sans répondre, il continua, la voix assourdie :

– Il y a des maladies contagieuses, et celle de Gérard devait l'être ! Car moi... eh bien ! moi, je ne fus pas plus solide dans mes idées que mon ami dans les siennes. J'ai trouvé ma cousine adorable et je suis tout de suite entré dans les projets de mon oncle. Ma petite Maryse avait les plus beaux yeux du monde, je ne pouvais y être insensible ! Et, comme si, dès sa naissance, une fée l'avait touchée d'une baguette magique, elle possédait aussi toutes les qualités que j'ai toujours souhaité trouver dans la femme que j'épouserai un jour.

– En ce qui concerne Maryse, je suis tout à fait de votre avis, déclara ma petite belle-fille avec gravité. Elle est adorable, comme vous dites... Je

comprends moins l'emballement de votre ami pour la promeneuse solitaire qui éparpille tous ses papillons fous !... Il aura même à m'expliquer, plus tard, comment chez un homme sain et énergique, de pareilles volte-face sont possibles ? Mais, continuez, monsieur Harrisson, je vous assure que votre conversation est très intéressante, et que Maryse et moi avons beaucoup de plaisir à vous écouter.

Comme Daniel restait tout interdit des commentaires de Mary qui avait coupé son élan oratoire, mon impitoyable compagne insista, de son même air railleur :

– Nous disions donc que votre ami et vous, mon cher cousin, aviez décidé... aujourd'hui ?...

– Ah ! oui. Nous devons chacun poser à chacune une même question...

– Nous vous écoutons donc, monsieur le vrai Harrisson. Puisque vous avez la parole et êtes en verve, allez-y !... Toute notre bienveillante attention vous est acquise !

– Eh bien ! je commence...

Il se leva, nous regarda tous les trois, puis lissa pensivement ses gants clairs sur ses doigts raidis. Il eut encore une petite toux pour s'éclaircir la voix et, s'inclinant devant mon amie, il se décida :

– Miss Mary Stone, j'ai accepté de plaider auprès de vous la cause de mon ami Gérard Le Métel. Il n'a pas de parents qui puissent prendre la parole aujourd'hui... Je suis son plus vieux compagnon et je me porte garant de ses sentiments... J'ai donc l'honneur de solliciter, pour lui, votre petite main... Enfin, il vous offre son nom et vous demande de bien vouloir l'accepter, à partir d'aujourd'hui, comme fiancé officiel...

Le jeune homme s'arrêta et s'essuya le front. L'émotion du rôle qu'il avait à jouer lui avait, par différentes fois, coupé la parole, mais il ne devait pas s'en être trop mal tiré, car Mary, tout émue, se jeta dans mes bras.

– Maryse chérie, répondez !... répondez pour moi ! Je vous autorise à dire tout ce que vous voudrez !

Je mis un baiser sur le front rougissant de ma petite compagne. ;

Et la maintenant contre moi, mon bras passé autour de sa taille, comme pour la protéger dans l'épreuve qui nous restait encore à subir, je priai chacun, par un geste de la main, de bien vouloir se rasseoir.

Et gravement, le cœur battant, je parlai à mon tour...

*

Non, en cet instant, je ne croyais pas que j'allais déchaîner une catastrophe ! Après tout ce que je venais d'entendre, il me paraissait impossible qu'une mésentente survînt...

Ou, plutôt, je ne pensais même pas à cette perspective. J'allais de confiance, le cœur étreint d'une joie très douce à la pensée des liens d'amour qui, à partir de maintenant, allaient nous unir, Mary et moi, à ceux que nous aimions depuis quelques semaines.

Et si je différais la réponse de Mary à cette demande en mariage, c'est qu'il me paraissait de la plus élémentaire bienséance de répondre à la confiance initiale des deux jeunes gens par une même confiance.

C'était une simple question de convenances !

Enfin, on n'engage pas sa vie sous un nom d'emprunt et en se servant d'une fausse personnalité.

Tenant donc toujours contre moi ma chère petite Mary, que j'avais promis à son père mourant de ne pas abandonner, je pris à mon tour la parole :

– Je vous remercie vivement, mes chers amis, de votre requête et des sentiments exquis que vous nous avez exprimés, et dont nous sentons tout le poids... Tout à l'heure, cher monsieur Gérard, je répondrai – avec quelle émotion, vous le devinez ! – à la demande qu'en votre nom M. Harrisson a adressée à ma petite Mary, et j'espère, pour nous quatre, que de longues années vont suivre qui nous verront toujours unis et rapprochés comme nous le sommes actuellement.

« Auparavant, confiance pour confiance et confiance pour confiance : Mary et moi ne sommes pas celles que vous croyez. Ma petite amie se nomme bien Mary Stone ; c'est elle la nièce de l'oncle Milex, et par conséquent votre cousine, monsieur Daniel... Quant à moi...

– Oui, vous ? Qu'est-ce que vous êtes, alors ?

Il y avait une telle violence dans cette question, que ma compagne et moi levâmes ensemble les yeux vers l'avocat.

Il était pâle d'indignation, et ses yeux durs, furieux, me dévisageaient avec une sorte de rage.

Lentement, Mary se dégagea de mon étreinte, et comme si elle avait senti le besoin de me protéger contre la colère de son cousin, elle me couvrit de son corps, étendant les bras pour mieux me mettre à l'abri de cette invraisemblable fureur.

– Elle ? répondit-elle à la demande hostile du jeune homme. Elle est la plus douce et la meilleure des amies ; celle qui me protège depuis de longues années ; celle qui, malgré elle, a

accepté de jouer ce rôle auprès de vous, messieurs... car les scrupules que vous avez eus, et que nous avons parfaitement admis, je les ai eus également !... Moi aussi, j'ai eu peur du cousin inconnu... de l'époux que l'oncle Milex m'imposait !... Et il faut croire que mon instinct ne me trompait pas, puisque sans m'occuper du testament, mais guidée seulement par un obscur pressentiment, je ne suis pas allée vers vous, mon cousin !

Alors, seulement, ses yeux quittèrent celui-ci et vinrent se poser sur le quatrième spectateur de cette singulière scène.

Et le visage de Mary s'altéra. Je le vis pâlir, se décomposer, pendant que ses lèvres se mettaient à trembler.

C'est que l'attitude de son prétendant n'était pas moins étrange que celle de son cousin.

Si ce dernier ne savait pas dissimuler sa déconvenue, et, les bras croisés, l'air furibond, continuait de me dévisager durement, l'autre ne faisait pas meilleure figure.

Il avait reculé de quelques pas et, gêné, déconfit, il baissait la tête, n'osant regarder ni son ami ni celle qu'il venait de faire demander en mariage.

Et pendant que dans ma pensée cette certitude atroce se levait :

– Le vrai Daniel ne m'a fait la cour que parce qu'il me supposait l'héritière de l'oncle Pierre...

Cette autre évidence se dressait pour Mary :

– Le second Gérard ne disait m'aimer que parce qu'il ne me croyait pas la cousine de son camarade... La fortune tout entière doit aller à celui-ci : c'est entendu entre eux !

Et comme ma jeune compagne était du pays des dollars, où tout est business, elle se demanda tout de suite :

– Quel intérêt a donc fait agir ces deux hommes ? Harrisson, je comprends : il tient à avoir tout entier l'héritage de son oncle ! Mais l'autre... ce Gérard rêveur et discret qui, jusqu'ici, paraissait si détaché de toute question financière ?...

Pauvre petite Mary, qui ne pouvait juger les événements qu'avec son sens pratique d'Américaine, quel coup semblable au mien dut retentir dans son cœur, quand logiquement elle se formula la réponse :

– Daniel Harrisson a sûrement promis une compensation à Gérard Le Métel s'il lui laissait le chemin libre auprès de l'héritière ! Et le vrai Gérard ne m'a fait la cour que pour faciliter à l'autre le tête-à-tête indispensable...

C'est alors que je sentis soudain la petite main de Mary saisir la mienne et me tirer en arrière, doucement, fermement... comme une protection ou un guide...

J'étais, à ce moment, incapable de résister à une sujétion.

Les regards furibonds de Daniel m'avaient comme assommée. Ah ! il savait être éloquent, le jeune avocat, quand il était mécontent ! Il n'avait pas besoin de grands mots et de grands gestes pour marquer son déplaisir !

Une série de coups de massue ne m'auraient

pas plus étourdie que son attitude frondeuse et ses yeux furieux.

Tremblante, désarçonnée, retenant à peine le sanglot qui crispait ma gorge et tordait mes lèvres, j'obéis à la pression de la main amie et je marchai à reculons vers la porte de la chambre de Mary.

Je ne me rendis pas compte que j'en franchissais le seuil à la suite de ma belle-fille ; mais ce fut pour moi comme un soulagement de ne plus être sous le regard direct de celui que j'avais considéré, jusqu'à ce jour, comme un prétendant sincère. Cette réprobation dont il m'entourait me brûlait autant que l'aurait pu faire un fer rouge. Et je pus exhaler librement une plainte dès que je ne fus plus sous cette terrible influence.

– Mon Dieu ! Mon Dieu ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

Mais rien ne vint répondre à ma question affolée.

Dans un songe, j'entendis la voix de Mary dire

avec hauteur :

– Messieurs, nous ne vous retenons plus. Demain, si vous voulez, vous viendrez chercher notre réponse...

Elle claqua la porte et nous nous retrouvâmes toutes les deux.

*

Il y eut, de l'autre côté, quelques ricanements, des chuchotements, puis un bruit de porte qu'on referme.

Cette fois, nous étions bien seules, Mary et moi.

Alors seulement, les larmes ruisselèrent sur mon visage.

– Ma petite Mary, qu'est-ce que cela veut dire ? Pourquoi nous en veulent-ils d'une supercherie dont ils ont été les premiers à user ?

Elle répondit sourdement, en hochant la tête d'un air pensif :

– Et dont, sottement, nous ne nous sommes pas fâchées, nous autres ! Ah ! je m’en veux, par exemple, d’avoir accepté leurs explications ! Nous aurions dû être protestantes d’indignation et les couvrir de shocking réprobateurs.

– Pourquoi cette comédie, puisque nous n’étions pas choquées ?

Elle haussa les épaules.

– Évidemment, nous étions sincèrement vraies, nous autres ! Mais ne comprenez-vous pas, aveugle Maryse, que c’est justement cette déplaisante sincérité que je me reproche ! Ah ! les jolis amoureux que nous avons là ! Notre fortune, voilà tout ce qu’ils voulaient !

Un rire nerveux punctua ses paroles. Instinctivement, je protestai :

– Non, réellement, Mary, je ne crois pas qu’il y ait une question d’argent en cette affaire... de la part de Gérard Le Métel, du moins.

– Ah ! parlons-en, de ce boy trompeur ! Vous avez examiné lui, je pense ! Il n’osait plus regarder vers nous. Il restait gêné, la prunelle à

terre, ne sachant plus comment tirer son sort de ce mauvais pas, très regrettable, avec cette demande en mariage trop hâtive.

À nouveau, elle éclata de rire... un rire pointu, douloureux, qui me fit mal à entendre.

J'allai vers elle, l'entourai de mes deux bras, et la câlinant :

–Ma toute petite enfant, ne vous désolez pas, lui conseillai-je affectueusement. Ne vous faites pas de mal... Tout cela s'arrangera et s'expliquera, vous verrez...

Mais elle me repoussa, indignée :

– Vous ne comprenez pas, je pense, que je vais chercher une explication ? Ah ! je m'en moque, vraiment, de ce beau monsieur ! Il peut avoir mille solides raisons de reculer devant le mariage pernicieusement offert ! Je ne veux ni les connaître ni les examiner. Il reviendrait demain nous visiter que je refuserais de le recevoir, ce boy hypocrite !... Et d'abord, vous allez juger...

Elle alla appuyer sur le bouton d'appel de la chambre.

– Mary, qu'est-ce que vous allez faire ? Je vous en prie, ne décidez rien d'irréparable, puisque vous ne savez pas ce que nos deux compagnons ont eu pour agir ainsi.

– Non, je ne sais pas et je vous l'ai dit : je ne veux pas savoir ! Mais vous allez vérifier si l'on se joue enfin de la descendante de mon père...

Elle s'interrompit et, à la fille d'étage qui venait d'entrer, elle jeta brièvement :

– Prévenez le gérant que je désire lui parler.

– Il faut qu'il vienne trouver Mademoiselle ?

– Évidemment ! Je ne vais pas aller moi-même !

Toute ma petite Américaine se résumait dans cette dernière exclamation. En un des plus grands drames du cœur qu'elle eût jamais traversés, elle ne perdait pas son sens pratique : l'hôtelier se doit d'être à la disposition de ses clients !

Quand la soubrette fut partie, Mary vint vers moi :

– Écoutez, Maryse, je prends de graves décisions... utiles, je crois ! Et je n'en démordrai

pas !... Libre à vous de séparer nos deux vies. Nous pouvons chacune suivre une voie différente... Moi, je n'ai plus confiance en ces deux méchants boys, et je ne veux plus les revoir. Si vous, au contraire, vous tenez à Daniel Harrisson... le vrai !... Si vous cherchez à avoir une explication avec lui, dites-le loyalement, et séparons-nous.

– Je ne désire pas courir après votre cousin, répliquai-je vivement, quoique avec tristesse. J'estime qu'il m'a marqué une réelle hostilité, tout à l'heure, et je n'ai pas à garder la moindre illusion sur la chaleur de ses sentiments.

– Alors, tout est pour le mieux : nous sommes d'accord et nous demeurons ensemble ?

– Évidemment, je ne vous quitte pas ! Il n'en est pas moins vrai que j'aurais souhaité avoir un entretien avec le peintre Gérard... J'ai la conviction que ce garçon était sincère, et que c'est l'attitude de son camarade qui a dicté la sienne.

– Oui ! Eh bien ! faites le plaisir de ne pas reparler à moi d'un homme qui a besoin de

chercher sur le visage d'un autre ce qu'il doit faire. Ah ! il était beau et puissant l'amour que ce monsieur disait avoir pour moi ! Pouah ! Une horreur pareille ! C'est à dégoûter du mariage toutes les girls des États-Unis... à faire douter de tous les amoureux possibles, les demoiselles sentimentales de France !

Elle s'arrêta de nouveau.

Le gérant frappait à la porte.

Dès qu'il fut entré, Mary le prévint que nous partirions le lendemain matin.

– Nous allons sur la Côte d'Azur... Vous allez nous faire retenir deux places dans le train direct.

– Bien, mademoiselle.

– Mais d'ici là nous tenons absolument à ne pas être dérangées : nous n'y sommes pour personne !... Même pas pour les messieurs qui viennent nous attendre tous les jours... Donnez des ordres en conséquence à votre personnel. Et, pour commencer, faites-nous servir ici le prochain repas... Envoyez-nous également l'indicateur des trains... Je tiens à étudier moi-

même la route... Nos bagages partiront en même temps que nous...

La nervosité qui la faisait agir lui dictait des phrases presque correctes en notre langue. En toute autre circonstance, j'en aurais été émerveillée !

Une fois l'homme parti, Mary se tourna vers moi :

– Je lui ai parlé de la Côte d'Azur, mais nous allons filer en Suisse ou en Allemagne.

– Pourquoi avez-vous fait prendre des billets, alors ?

– Pour dépister nos poursuivants, s'ils se renseignent !... Et ils se renseigneront sûrement !

Je la regardai un moment en silence ; puis, à voix basse, je demandai :

– Vous croyez donc, Mary, qu'ils vont nous poursuivre ?

– Évidemment ! On ne laisse pas partir aussi vite une héritière ! Ils vont comploter ensemble le moyen de réparer la gaffe de Daniel... car c'est lui, mon beau cousin, qui, le premier, a montré

son désappointement... Donc, ils vont se concerter !... Eh bien ! je veux qu'ils rentrent bredouilles de leur chasse aux dollars ! qu'ils ne trouvent plus trace des oiselles qu'ils comptaient plumer !...

Je la regardais aller et venir, admirant son sang-froid, quand, moi, les yeux toujours gonflés et essuyant de temps en temps la larme qui perlait au coin de ma paupière, je ne savais plus à quel saint me vouer.

Dans une désillusion sentimentale comme celle qui nous atteignait, l'Américaine, nettement, se montrait supérieure à la Française.

– Allons, décida-t-elle tout à coup, il ne faut pas rester là à rêver ! Nous ne devons pas permettre à notre énergie de se refroidir. Nous allons faire nos malles... Maryse, aidez-moi à tout emballer.

Et je dus faire ainsi qu'elle le désirait.

Mais, pendant que je faisais ce travail, lentement, tristement, presque tragiquement, en pliant avec soin chaque robe, en rêvant aux beaux

souvenirs que chacun de ces vêtements évoquait, et en versant un pleur sur tant de belles choses mortes, Mary empilait nerveusement, à grands coups de poing et avec une rage convaincue, toutes ses toilettes, les unes sur les autres.

Ah ! elle ne pleurait pas, ma petite Mary !... Elle était énergique, elle, au moins !

Pourtant, quand tout ce beau travail fut fini et que, fatiguée, elle dut s'asseoir en face de ses deux malles remplies et prêtes à boucler, une détresse monta en elle.

Vaincue, elle ferma les yeux pour ne plus voir cet apprêt de départ.

– C'est fini, bien fini ! songeait-elle enfin.

Et, sans qu'elle trouvât maintenant la force de réagir, elle se mit à pleurer avec de gros sanglots qui la secouaient toute... comme une pauvre fille qui, d'un seul coup, aurait perdu tous ses parents...

*

Les choses se passèrent comme Mary l'avait décidé : nous quittâmes Paris sans revoir nos anciens amis.

Ce fut un départ rapide, mais méticuleusement organisé.

Comme une chose prévue depuis longtemps, Maryse et Mary Stone reprenaient leur vie errante de millionnaires blasées qu'aucune affection ne retient nulle part.

À la gare de Lyon, nous avons pris des billets pour Bâle et fait enregistrer nos bagages pour cette même direction, sans qu'aucun des employés de l'hôtel pût se rendre compte de ce changement de programme.

De Bâle, nous sommes allées à Lucerne, puis à Interlaken, et de là, à Cologne et à Berlin.

Une fois en route, on aurait pu croire que rien, désormais, ne nous empêcherait d'aller de l'avant.

Après avoir parcouru toute l'Allemagne, nous avons visité l'Autriche, puis l'Italie.

De ville en ville, nous roulions à l'aventure, au

gré de nos caprices, sans itinéraire fixe, sans possibilité de recevoir un courrier.

Avant de quitter Paris, Mary avait écrit à M^e Flory, le notaire de Pierre Milex, pour lui faire savoir qu'elle renonçait totalement à épouser son cousin. Du même coup, elle refusait l'héritage de son oncle.

C'était le seul signe de vie que nous avons donné à nos anciens amoureux depuis notre entretien si singulièrement terminé avec eux.

J'avais bien un peu protesté contre ce renoncement à une fortune dont la moitié, indubitablement, revenait à Mary.

J'estimais qu'elle aurait pu confier ses intérêts à un homme d'affaires qui eût réglé cette question d'héritage en son lieu et place, sans révéler le lieu de résidence de sa cliente.

Mais Mary fut intraitable sur ce sujet.

– Je jette cette fortune à la tête de mon cousin, puisqu'elle paraissait tant lui tenir à cœur. La voie est libre ! Qu'il se débrouille pour avoir la totalité de l'héritage pour lui tout seul.

– Votre façon d’agir n’a rien d’américain : vous paraissez oublier que le sentiment est une chose et le business une autre.

– Ce doit être votre faute, ma chère Maryse. Votre tempérament aura déteint sur moi.

– Je n’ai jamais négligé mes intérêts.

– Sauf quand vous avez accepté de fuir Daniel Harrisson, l’héritier de l’oncle Milex.

– Je n’avais aucun droit à sa fortune... ni, hélas ! à son cœur ! Mary, vous, soyez raisonnable !

– Je manque totalement de sens pratique en cette affaire.

– C’est regrettable, croyez-m’en, petite amie. Il ne faut jamais faire fi de la fortune honnêtement transmise par un parent... Il l’a conservée pour nous et nous ne devons pas le décevoir en son repos éternel.

Elle eut un rire pointu. Et, soudain, sa voix éclata comme à l’annonce d’une victoire :

– Ne comprenez-vous pas que je me venge, Maryse ! Je renonce ! Je ne veux même pas

essayer de sauver une partie de l'héritage de l'oncle Milex...

– Eh bien ?

– Eh bien ! le testament comporte des clauses, et si ces clauses ne sont pas remplies, d'autres dispositions ont été prises !...

– Ah ! fis-je, saisie.

Je venais de pénétrer la pensée de Mary. Et, malgré la grosse peine que l'attitude de Daniel m'avait causée, une tristesse fut en moi.

– Pauvre garçon ! Votre renoncement, Mary, va probablement le ruiner !

– Qu'il se débrouille pour avoir la fortune à lui seul, répéta Mary. Moi, je ne veux plus en entendre parler.

J'essayai à nouveau de la faire changer d'avis, comme son intérêt le demandait, mais elle fut inébranlable.

Mon insistance lui étant désagréable, elle me demanda même de ne plus aborder ce sujet avec elle.

– Ne me parlez plus jamais de mon cousin et de son ami. Il m’est odieux d’entendre seulement prononcer leurs noms. Je considère ces deux hommes comme des êtres indignes de retenir notre attention, et il m’est douloureux, – vous entendez, Maryse, – il m’est douloureux de penser que nous nous sommes si entièrement trompées sur eux.

Je baissai la tête pensivement.

– Le sujet m’est aussi pénible qu’à vous, avouai-je à voix basse. C’est dans votre intérêt que j’insiste... votre père serait encore en vie qu’il vous tiendrait le même langage.

– C’est possible, mais ma résolution est prise ! Par ailleurs, soyons braves et essayons de ne plus jamais penser aux deux boys, si déplorablement cupides.

Et c’est ainsi que six mois s’écoulèrent sans que les noms de Gérard ou de Daniel vinssent sur nos lèvres.

Mais ce long délai passé, Mary, un beau matin, parla de revenir en France, sans que rien

pût justifier un tel changement d'itinéraire.

– La saison va s'ouvrir sur la Côte d'Azur, allons nous y reposer, proposa-t-elle.

– En France ? balbutiai-je.

Il me semblait tout à coup que le sang affluait à mon cœur et que mon visage, en retour, se décomposait subitement sous une meurtrissure réveillée.

– Je suis lasse de l'existence vagabonde que nous menons depuis tant de semaines.

– Et dans quelle ville irons-nous ?

– Nice, naturellement, en cette saison.

– Toute la colonie américaine se donne rendez-vous, dans ce coin-là.

– Tant mieux ! Nous y retrouverons des connaissances...

– Mais ne craignez-vous pas que nous y fassions aussi des rencontres désagréables ?

– Nous n'allons pas passer notre existence à jouer au Juif errant ! Pour ma part, je vous assure que je ne redoute aucune rencontre. Je me sens

complètement cuirassée contre toute présence inattendue... Finie ! bien finie, la comédie !

À la dérobée, je regardai Mary.

Son fin visage ne m'avait jamais paru aussi calme, ni aussi resplendissant de santé.

Elle surprit mon regard et éclata de rire.

– Me trouvez-vous suffisamment sereine pour affronter la France ?

– Oui, je crois que le physique est bon.

– Le moral aussi, croyez-le bien... Et vous, Maryse chérie ?

Une rougeur empourpra mon front.

– Il y a des déceptions qui font longtemps souffrir, mais je vous affirme qu'en cas de rencontres... indésirables, comme vous dites... ma dignité ne serait pas inférieure à la vôtre.

– *All right !...* Alors, nous partons ?

– Nous partons !

Et, quelques jours après, l'hôtel Negresco, à Nice, nous comptait parmi ses hôtes nouvellement arrivés.

Alors commença, pour Mary et moi, une vie de plaisirs et de fêtes comme jamais encore elle et moi n'en avions vécu.

Tout de suite, nous nous étions commandé une série de robes et de manteaux élégants, afin d'être de tous les bals et de toutes les fêtes. Les prix n'en avaient pas été examinés : seules, la mode et notre fantaisie avaient compté dans ce choix redoutable.

Il n'y avait pas quinze jours que nous étions à Nice, que toutes les chroniques citaient déjà nos noms et qu'une foule de soupirants, anciens et inédits, suivaient Mary et approuvaient toutes ses folies. Comme je m'élevais contre toutes ses extravagances, elle m'expliqua :

– Il nous faut trouver des adorateurs ! Vous comprenez, Maryse. Il nous faut des flirts officiels... à vous aussi bien qu'à moi-même.

– Et qu'en ferais-je, grand Dieu ? Moi qui ai horreur de toutes ces galanteries inutiles !

– Ce qu'il nous faut, Maryse ? Des paravents pour arrêter la recherche trop empressée de

certaines gens.

– Grand merci ! Je me charge de me défendre seule contre les assauts trop audacieux.

Une lueur malicieuse s'alluma dans ses yeux bleus.

– Chère petite chose naïve et tendre qui ne sentez pas la nécessité du paravent... Contre Daniel, par exemple !

– Oh ! celui-là ne me manquera jamais de respect !

– Mais il se réjouira de votre solitude. Toute place libre est toujours à prendre... Il croira que vous vous gardez pour lui.

– Oh ! protestai-je. Je ne m'y prêterai pas !... D'ailleurs, il est loin.

– Naïve, naïve ! répéta-t-elle. Il est en route !

– En route ?

– Mais oui, Maryse chérie : il accourt !

– Comment cela ?... Qui vous a dit une pareille chose ?

– Oh ! c'est facile à deviner. Tous les échos

parlent de nous !... Il arrive, vous dis-je, s'il n'est déjà ici.

Je la regardai, interloquée. Cette enfant me déconcertait par moments, tant elle me paraissait machiavélique.

Et puis, ce nom de Daniel qu'elle jetait dans la conversation, alors que, depuis des mois et des mois, nos lèvres ne le prononçaient plus, me bouleversait encore plus que je ne m'y attendais.

J'allais le lui faire remarquer, quand un de ses poursuivants vint la chercher. Avant de s'éloigner à son bras, elle se pencha vers moi.

Et, toujours souriante :

– Il faut, Maryse, croyez-moi. C'est très nécessaire et très urgent !

Pour toute réponse, je haussai les épaules, amusée, pourtant, de sa supposition.

Comme si, après tant de mois, Daniel Harrisson allait venir me rejoindre dès la première annonce de ma présence à Nice !... Je n'avais pas à m'illusionner là-dessus ! Il y avait belle lurette que je ne croyais plus à l'amour du

jeune avocat !

*

Après l'éloignement de Mary, je fus rejointe par Rod Lang, un charmant garçon de Washington avec qui Mary avait beaucoup dansé, deux ans auparavant.

– Votre belle-fille m'envoie vers vous, madame Stone. J'ai la consigne de ne point vous quitter d'une semelle jusqu'à ce qu'elle-même vienne me relever de ma faction.

– Quelle corvée elle vous impose là, mon pauvre Rod !

– Mais pas du tout, au contraire ! C'est un plaisir ! Et comme elle m'autorise à vous dire toutes les pensées que votre présence fait naître en mon cœur de célibataire assoiffé d'une âme sœur, je me trouve, ce soir, le plus heureux boy d'Amérique !

– Soit, j'accepte votre présence à mes côtés... mais à une condition, c'est que vous allez garder

pour vous toutes les folies que vous êtes prêt à me débiter avec un entrain d'autant plus grand que vous me paraissez avoir fait, ce soir, quelques infidélités au régime sec dont, en bon Américain, vous devriez respecter le pénible souvenir !

– Vous n'allez pas me reprocher ces petits accrocS à la dure pénitence subie au pays natal pendant d'aussi longs mois ?

– Je ne vous reproche rien, cher Rod : je vous demande seulement d'être, ce soir, un bon camarade et non pas un flirt agaçant.

– Vous manquez totalement de générosité, jolie madame ! Pourquoi prétendez-vous m'empêcher de vous dire que vous avez les plus beaux yeux du monde et que je me sens capable des pires folies pour mériter un de vos séduisants sourires ?

– Est-ce que vous allez longtemps encore continuer sur ce ton, Rod ?

– Toute la soirée, madame ; votre belle-fille m'y a autorisé.

– Cette question ne la regarde pas, que je sache.

– Elle, peut-être pas ; mais moi, ça m'intéresse particulièrement !... surtout quand je sens votre petite main s'appuyer si légèrement sur mon bras !

– Toutes ces sornettes ne riment à rien, Rod ! Si vous ne savez, ce soir, parler d'autre chose, eh bien ! gardez le silence !

– Ah ! fichtre non ! Je ne me sens pas capable de garder le silence !... Demandez-moi, plutôt, d'accomplir de grandes choses... d'être héroïque, de me faire tuer pour vous, par exemple...

– Je n'en vois pas du tout la nécessité.

– Il n'y a jamais de nécessité à accomplir des folies ! Et pour vous, jolie madame, ce sont des folies que je voudrais faire ce soir !... Tenez, pour chacun de vos sourires, je voudrais pouvoir me battre et mettre à bas un adversaire !

– Mais vous devenez dangereux ! La galanterie vous rend sanguinaire, mon cher Rod !

– C'est possible ! Depuis deux minutes, en

effet, j'ai envie de couper la gorge à un individu qui me déplaît souverainement.

– Qu'a-t-il fait, le malheureux, pour vous contrarier à ce point ?

– Il vous regarde, madame !... Et cet inconnu a un visage tragique !... Il est pâle, il est sombre !... Je sens que ma subite colère contre lui est communicative !... Il me déteste autant qu'il me déplaît et il a, certainement, le même besoin que j'ai moi-même de l'anéantir... Je vais aller lui demander s'il voit un inconvénient à ce que je lui casse la figure... ou bien, un coup de pistolet... à moins que la pointe d'une épée...

– Mais vous êtes complètement fou, ce soir, Rod ! Où voyez-vous un malheureux mortel qui vaille pareille mésaventure ?

– Là-bas, madame ! Cet homme mystérieux qui vous regarde si tragiquement... Rendez-vous compte : à droite, dans le coin du salon...

Je tournai les yeux vers l'endroit que Rod m'indiquait et, soudain, je me sentis défaillir.

Je venais de rencontrer les yeux sombres de

Daniel Harrisson.

Ce fut en moi tout un bouleversement et je dus m'appuyer sur le bras de mon compagnon.

Ainsi, les prévisions de Mary se réalisaient : Daniel était venu à Nice... probablement dès qu'il y avait connu notre présence. Mais Rod s'étonnait de mon silence.

– Eh bien ! madame ? Avez-vous vu l'indiscret qui se permet de vous dévisager d'aussi vilaine manière ?... M'autorisez-vous à aller lui demander compte de son audacieuse insistance ?

– Pas du tout, Rod. J'ai besoin de vous et je ne vous permets pas de me quitter... Tenez, j'ai soif ! Venez me faire servir une coupe de Champagne.

– Grands dieux ! soyez béni ! Mon amie, elle aussi, est réfractaire au régime sec !

C'est à peine si j'entendis les réflexions amusantes de mon compagnon qui se mettait vraiment en frais pour moi, selon la consigne que lui avait passée Mary.

Une seule chose inondait tout mon être et noyait mon cerveau : Daniel était ici ! Daniel était venu ! Il me regardait et je sentais que ses yeux, lourds de reproches et d'angoisse, cherchaient à sonder mon visage pour mieux lire en mon âme le secret de mes pensées, le secret de ma vie !

Et je dois avouer qu'un frisson d'émoi me secouait toute à la seule idée que je ne lui étais pas devenue indifférente.

Rod Lang et moi avions gagné le buffet. Et, coupe en main, si troublée que je ne songeais pas à boire, oublieuse de tous les serments que je m'étais faits, je souriais intérieurement à la douce vision de Daniel Harrisson, présent à cette soirée.

– Il est là ! Il est là ! répétait avec allégresse tout mon être intime.

Et cependant, ma raison s'efforçait de dominer ce tumulte intempestif.

– Tu ne vas tout de même pas croire qu'il est ici par amour pour toi... C'est l'héritage de l'oncle Milex qui le ramène dans ton sillage...

lequel est aussi celui de sa cousine...

Quelques jours auparavant, n'avais-je pas affirmé à Mary qu'en cas de rencontre imprévue, ma dignité saurait résister à toute émotion ? Et voici que, la minute venue, oublieuse de tous mes projets, je me sentais complètement bouleversée, malgré ma volonté de demeurer impassible.

– Vous ne buvez pas, madame Stone, remarqua Rod. Qu'est-ce que vous avez, tout à coup ?

Sa voix me ramena à la réalité et je trempai, machinalement, mes lèvres dans le pétillant liquide.

À ce moment, j'eus l'impression d'une présence derrière moi. Et ce fut comme un aimant qui, malgré moi, me fit obliquer la tête.

Je n'entrevis qu'une main d'homme tenant également une coupe de Champagne. Cela suffit à mettre en branle mon cœur qui, dans ma poitrine, frappa de grands coups précipités, comme la cloche d'une église carillonne les jours de fête.

– À votre santé, Maryse...

Cette voix, que je n'avais pas entendue depuis des mois, chavira tout ce qui me restait d'énergie.

Je sentis dans mes veines comme une coulée de glace, un frisson secoua tout mon être et une pâleur se répandit sur ma face soudainement anxieuse.

Pourtant, mes yeux se levèrent, attirés par le regard magnétique qui me dévisageait et s'incrustait en moi.

Une seconde, nos prunelles éperdues se vrillèrent l'une à l'autre dans une même émotion.

– Maryse, ma petite Maryse ! murmura Daniel dans un souffle.

En même temps, sa main s'insinuait sous mon bras et m'attirait contre lui.

– Non ! Oh ! non ! balbutiai-je, éperdue, incapable cependant de résister à cette pression ou d'élever une plus ferme protestation.

Interdit, Rod Lang nous regardait, mon compagnon et moi, se demandant peut-être s'il devait intervenir.

Sans doute que mon émoi et ma pâleur frappèrent sa sensibilité.

– Voulez-vous prendre mon bras, madame Stone ? offrit-il. Nous irons jusqu'à la terrasse. On étouffe ici, alors que dehors, il fait délicieux...

Je voulus me dégager de l'étreinte de Daniel pour suivre le fidèle Rod Lang, mais la main du premier me retint contre lui avec plus de force.

– Si Miss Stone désire prendre l'air, elle le fera à mon bras... Vous permettez, monsieur, que je vous enlève mademoiselle ? Elle et moi avons beaucoup de choses à nous dire.

Rod Lang le regarda une seconde avec étonnement. Ce nom de mademoiselle, s'adressant à moi, paraissait le méduser.

– Vous désirez que je m'éloigne, madame Stone ? demanda-t-il, en appuyant sur les derniers mots.

– Mais non, Rod ; nous devons rejoindre ensemble Mary.

– Auparavant, Maryse, vous m'écouteriez... Je ne vous ai pas retrouvée pour vous laisser si vite

partir.

Et, comme si ce n'était pas assez de tenir mon bras contre lui, il emprisonna encore ma main entre les deux siennes.

Il est difficile de résister à de pareils arguments, et j'allais laisser Rod s'éloigner, quand Mary nous rejoignit.

*

– Eh bien ! Rod ! s'exclama l'Américaine en nous abordant. Vous en avez une façon de remplir la mission que je vous ai confiée : ne pas laisser Maryse seule et empêcher que quiconque l'entretienne.

– C'est que probablement, ma cousine, je ne suis pas quiconque.

Mary, qui jusqu'ici n'avait pas paru remarquer Daniel Harrisson, se tourna brusquement vers lui.

– Ah ! vous voilà, vous ! dit-elle avec une impertinence volontaire. Maryse aurait pu faire

aujourd'hui une rencontre moins désagréable.

– Je sais, Mary, que s'il ne tenait qu'à vous, je ne vous aurais pas rejointes, ici, ce soir.

Un sourire ironique plissa les lèvres de ma jeune compagne.

– Vous êtes très psychologue, mon cousin ! Vous avez vu, tout de suite, que nous nous passions très bien de votre présence. Aussi, permettez que je vous enlève Maryse, qui est attendue impatiemment ailleurs. Vous venez, chérie !... ajouta-t-elle en me saisissant la main.

Mais le rire moqueur de Daniel coupa son élan.

– Pas si vite, petite fille d'Amérique. Je ne suis pas du tout à vos ordres, moi, et j'ai décidé que Maryse m'écouterait, ce soir !

– Vous êtes prétentieux, mon beau cousin ! Qui vous dit qu'on désire encore vous écouter ?

– On ne souhaite peut-être pas, en effet, m'entendre. Mais il est une coutume que votre amie voudra respecter en ma faveur : celle qui permet aux accusés de se défendre.

– Hélas !... mon cousin, on ne vous accuse même pas ! On se désintéresse de vous, tout simplement.

– Grâce à vous, probablement, ma cousine.

– Comment ! Grâce à moi ?

– Trompée par vos insinuations malveillantes, Maryse a pu douter de moi et me fuir ; mais elle est trop droite et trop généreuse pour refuser tout au moins de m’entendre.

Et, se tournant vers moi, il m’implora du regard et de la voix :

– Je vous supplie, Maryse, ne me condamnez pas sans me permettre de m’expliquer.

J’allais répondre dans le sens qu’il désirait, quand Mary intervint encore, sans me laisser le temps d’ouvrir la bouche :

– Tout beau, cousin !... Votre langue est dorée !... C’est l’héritage de l’oncle Milex qui vous contraint à faire la paix avec nous ?

– Vous divaguez, Mary ! répliqua Daniel avec colère. Quand votre amie sera au courant de la situation, elle verra bien que je suis sincère vis-à-

vis d'elle et qu'aucune question d'intérêt n'est en jeu.

– Parbleu ! vous allez lui mettre des lunettes de plomb sur les yeux !

Le jeune homme regarda profondément ma compagne et une lueur de colère fonça ses prunelles d'acier.

– Je ne vous croyais pas méchante, Mary, et vous l'êtes ! fit-il d'une voix sourde. J'attribuais vos inconséquences à la légèreté, à une éducation différente de la nôtre... jamais je n'aurais osé soupçonner votre sécheresse de cœur !

La véhémence de Daniel paraissait amuser énormément ma compagne.

Je sentais qu'elle se faisait un malin plaisir de l'exciter. Mais je ne comprenais pas quel but elle poursuivait.

C'est ainsi qu'aux paroles indignées de Daniel, elle répondit allègrement :

– Réellement, cousin, vous n'avez plus aucune illusion sur mes sentiments ? C'est beau, une telle clairvoyance !... Vous me voyez toute ravie de

n'avoir plus besoin de jouer la comédie avec vous.

Mais cette joute oratoire me faisait mal.

– Je vous retrouverai tout à l'heure, voulez-vous, ma petite Mary ? M. Harrison a fait appel à ma loyauté et je suis prête à entendre ce qu'il désire me dire.

La jeune fille me regarda d'un air hypocritement apitoyé.

– Ma pauvre Maryse, vous êtes perdue ! Ce boy-là est un vrai serpent ! Il a une langue aussi mielleuse que son cœur est sec. Si vous étiez sage, vous prendriez mon bras au lieu du sien, et nous rentrerions ensemble à l'hôtel...

– Maryse, j'ai votre promesse ! protesta Daniel, qui craignait qu'elle ne réussît à me convertir à ses idées.

J'eus un bon sourire à l'adresse de la petite Américaine.

– Ne craignez rien, *my dear*. M. Harrison aura fort à faire pour me convaincre, ce soir. Il n'est pire sourd que celui qui refuse d'entendre.

Je sentais la main de Daniel presser fortement mon bras, en signe de protestation, mais je ne rétractai rien de mes paroles.

Mary et Rod Lang nous regardèrent partir.

*

Daniel m'entraîna vers le parc silencieux, loin de toute oreille indiscreète.

Et quand nous fûmes assis sous une charmille, il commença par couvrir mes mains de baisers.

Ce muet langage me troublait étrangement ; mais j'insistai pour que le jeune homme me fournît tout de suite les explications qu'il m'avait annoncées.

– J'ai eu tant de chagrin durant ces derniers mois, me répondit-il avec tristesse, que vous pouvez bien m'accorder quelques secondes de détente. J'ai été fou à la pensée de ne pouvoir vous rejoindre. J'ai couru toutes les compagnies transatlantiques, de crainte que vous ne fussiez retournées en Amérique. Je vous affirme,

Maryse, que vous avez été très cruelle en partant ainsi, sans me laisser la possibilité de vous rejoindre.

– À quoi bon ?...

– Comment, à quoi bon ! Vous aviez accepté mes hommages, vous paraissiez répondre à mes avances, et alors que Gérard et moi étions venus nous poser en prétendants officiels, voilà que vous disparaissiez sans aucune explication !

– N’était-ce pas le mieux à faire, après votre colère, lorsque vous avez su que je n’étais pas la vraie nièce de l’oncle Milex ?

– Mais vous vous êtes totalement méprise sur les causes de mon mécontentement.

– Évidemment ! Vous ne pouvez pas avouer que cette question d’héritage perdu vous ait paru très pénible sur le moment !

– Ne continuez pas, Maryse chérie, vous me faites injure gratuitement ! La question argent ne fut pour rien en cette affaire... et malheureusement, je vous ai donné l’impression du contraire !

– Je voudrais bien savoir comment vous allez me démontrer cela ?

– Il me suffira de quelques mots. Écoutez-moi, Maryse. Vous connaissez le testament de mon oncle ?... vous vous en rappelez bien les termes ?

– Oui.

– Il fut écrit par lui, quelques mois avant de mourir. Or, il dut avoir des regrets de l’avoir libellé pareillement, car il en fit un autre qu’il mit sous pli fermé et sur lequel il précisa : « À remettre à mon neveu Daniel Harrisson, trois mois après ma mort. »

– Cela, vous ne nous l’avez pas dit.

– En effet, mais ce codicille était en quelque sorte personnel... Et j’avais peut-être un intérêt moral à ne pas en parler trop tôt.

– Dans cette nouvelle épître, que vous disait votre oncle ?

– Il m’exprimait à nouveau son désir de me voir marié. Mais, revenant sur ses précédentes volontés, il me laissait libre de choisir la femme qui me plairait.

« Épouse une jeune fille à ton goût, m'écrivait-il. Fais un mariage d'amour : ce sont les seuls qui réussissent ! À la condition, toutefois, qu'il ne s'agisse pas d'un coup de foudre ou d'une passionnette. Accorde-moi donc une dernière satisfaction : reste un an sans épouser la femme que tu auras choisie. Si, au bout de ce temps, elle te plaît toujours, si tu es sans regrets et sans appréhension, épouse-la avec joie : elle est bien celle que la destinée te réservait. Et, pour que tu ne sois pas tenté de passer outre à ces douze mois de réflexion, je t'impose cette dernière condition : dès que tu auras le désir de te marier, va trouver M^e Flory, mon notaire ; donne-lui, par écrit, le nom de ta fiancée... et, à partir de cette date-là, l'année de réflexion que je t'impose commencera à courir. Au bout d'un an, et quand tu seras marié, alors, seulement, tu entreras en possession de mon héritage... »

– Votre oncle était, réellement, un monsieur précautionneux, remarquai-je en souriant, quand il m'eut énoncé ces singulières conditions.

– Peut-être... Je crois que, tout de même, il a agi dans une bonne intention.

– Évidemment, il y a tant d'imprudents qui se marient sans réfléchir !

– Justement !... Mais comprenez-vous bien, Maryse, que ce n'est pas l'intérêt qui me ramène auprès de vous, puisque je suis libre de choisir une femme à mon gré.

– Alors, je ne comprends pas pourquoi vous aviez l'air si furieux quand vous avez appris que je n'étais pas votre cousine.

– L'homme est impatient !... À ce moment-là, je n'ai vu que le retard apporté à la réalisation de mes vœux...

– Comment cela ? fis-je étonnée.

Il baissa la tête, et, un peu embarrassé :

– Oui, vous comprenez... Tout de suite, vous m'avez plu ! Alors, sans attendre votre consentement, huit jours après que j'avais fait votre connaissance, j'ai fait un bond chez M^e Flory, et je lui ai dit que j'acceptais toutes les conditions imposées par l'oncle Milex. Ma

cousine Mary Stone me plaisait, et je la priais de recevoir, tout de suite, ma déclaration de fiançailles... pour prendre date, vous comprenez...

Un peu d'émotion voila mon regard.

– Réellement, Daniel, vous avez fait une telle démarche ?

– Réellement, Maryse... M^e Flory peut en témoigner. Et, si vous ne me blâmez pas de ma précipitation, ma chérie, je crois que nous pourrions, tout de même, nous marier sans trop de retard.

– Avec ce contretemps, mon pauvre Daniel, que vous avez donné à votre notaire le nom de mon amie et non le mien.

– Voilà justement !... Rappelez-vous... ma vilaine attitude qui vous a si fort fâchée contre moi...

– Je ne pouvais deviner.

– Je ne vous adresse aucun reproche, ma petite Maryse. Je m'en suis tant adressé à moi-même de ma précipitation. Quand j'ai su l'erreur de nom que j'avais commise...

– Oui, vous me rendiez responsable... Vous étiez très fâché contre moi ?

– Contre moi, surtout !

– Tout de même. C'est moi que vous regardiez avec colère.

– En pensant au temps perdu inutilement. Je n'avais, en vérité, qu'une pensée en tête : réparer au plus vite le quiproquo ! J'ai couru chez le tabellion, je lui ai raconté l'affaire, expliquant l'erreur de nom et non pas l'erreur de personne. Il a compris et a dit que mon oncle aurait certainement admis une telle rectification, qui ne montrait que la fermeté de mes sentiments. Bref, il a été entendu que ma déclaration continuait de partir du jour même où je l'avais faite. Il a corrigé votre prénom et transformé Mary en Maryse, si bien qu'actuellement il ne nous reste qu'un délai de quelques semaines pour avoir le droit d'être unis selon les désirs de l'oncle Milex.

– Votre notaire est un brave homme, balbutiai-je, pour couper court à l'émotion qui m'envahissait de plus en plus.

Daniel m'avait prise par la taille et, hardiment, me serrait contre lui.

– Ma pauvre petite Maryse, je vous retrouve enfin ! Si vous saviez quelle douleur j'ai eue quand, revenu le soir même pour vous apprendre la bonne nouvelle, on m'a dit, à l'hôtel, que vous étiez sortie. Et le lendemain matin, quand j'ai su que vous aviez quitté Paris en emportant tous vos bagages, j'ai cru que j'allais devenir fou. Sans Gérard, j'aurais fait un mauvais coup !

– Oh ! quelle exagération ! Vous qui étiez si calme, si raisonnable.

– On ne se connaît pas. L'amour change totalement le caractère ! J'ai remué ciel et terre pour vous retrouver. J'ai visité toute la Côte d'Azur, enquêté dans toutes les gares de la capitale, interrogé toutes les compagnies de navigation. Je commençais à désespérer, quand j'ai appris enfin, par un entrefilet de journal mondain, que vous étiez ici... Ah ! je n'ai pas été long à sauter dans un train pour vous rejoindre à Nice !

Je l'écoutais, toute grisée par la beauté de

l'aventure. Ainsi, il m'avait aimée tout de suite. Il n'était pas cupide !... Il m'aimait encore. C'est bien moi qu'il choisissait pour femme... Nous allions nous marier...

Somme toute, c'était le bonheur arrivant tout à coup, après tant de jours gris et de larmes versées en cachette !... Une vraie revanche du sort !

Mais dans mon trouble heureux, j'allais oublier ma petite compagne. J'en parlai tout de suite au jeune avocat :

– Daniel, je comprends maintenant le secret de votre attitude, si longtemps incompréhensible. Mais nous ne sommes pas seuls en cause. D'autres aussi ont eu le cœur brisé... Parlez-moi de Gérard. Pourquoi a-t-il cru devoir faire une si mauvaise figure lorsque j'eus avoué l'échange de noms qu'il y avait eu entre Mary et moi ?

– Ah ! voilà, fit Daniel en hochant la tête. Les gens amoureux ont certainement comme principe fondamental de ne pas raisonner comme les autres. Daniel qui, auparavant, ne s'était fait aucun scrupule pour emprunter mon nom et se dire le neveu de l'oncle Milex, s'est tout de suite

imaginé qu'il avait forfait à l'amitié en se faisant aimer de ma cousine, la seule véritable héritière... Des craintes exagérées lui sont venues, et quand je lui ai eu prouvé qu'une telle situation ne me nuisait en rien, il s'est demandé s'il avait le droit, lui, sans fortune, d'accepter l'argent d'une femme riche.

– Ce cas de conscience l'honore, interrompis-je. Il montre que votre ami est délicat !

– Évidemment. Mais votre départ fut quand même un désastre pour lui. Toutes ses hésitations furent confirmées ! Il s'imagina que Mary était partie parce qu'il était pauvre et qu'elle tenait à se dérober à la demande en mariage qu'il avait formulée ce jour-là. Bref, ce pauvre Gérard qui jadis était gai, vif et très alerte, est maintenant un homme froid, calme et sceptique.

– Oh ! à ce point ?

– Plus que vous pouvez l'imaginer.

– Sait-il que vous êtes ici, auprès de moi ?

– Oui, il a même approuvé mon départ.

– Mais il n'a pas désiré se joindre à vous ?

– Ah ! fichtre non !

– Il n’aime plus Mary ?

Il hésita un peu avant de répondre ; puis, doucement :

– Je ne voudrais pas, Maryse chérie, être tenu pour responsable des faits et gestes de Gérard. C’est un ami... un ami de toujours ! Il m’est dévoué et, de son côté, il sait qu’il peut compter sur moi...

– Je comprends cela ; il en est de même pour Mary et moi.

– Vous n’en saisissez que mieux l’attachement qui nous lie l’un à l’autre... C’est du dévouement, de la confiance mutuelle, un besoin instinctif de nous soutenir... Mais, quant à ses sentiments pour votre compagne, je préfère ne pas en parler, vu que j’ignore totalement ce qu’ils sont, à présent...

– Comment ! fis-je, étonnée. Gérard ne vous a pas dit...

– Rien, absolument rien ! Dès la minute où il a appris que Mary avait quitté l’hôtel, sans laisser d’adresse, il n’a plus prononcé son nom. Et,

chaque fois que j'ai voulu parler d'elle, il m'a interrompu. Toutes les recherches que j'ai faites pour vous retrouver, je les ai faites seul, sans qu'il ait cherché ou même accepté d'y participer... Je le tenais au courant de mes espoirs et de mes découragements, car il m'aurait été impossible de garder le silence ; mais, jamais, il ne s'est associé personnellement à mon désir de vous rejoindre... ni même à mes déductions sur votre double départ. Il me laissait parler, sans m'interrompre comme sans m'interroger. Si j'avais de la peine, il me consolait, en personne qui parle de courage et de fermeté d'âme comme d'une chose naturelle qu'un homme ne doit pas oublier... Mais, hormis ce devoir d'amitié vis-à-vis de moi, c'était tout ce dont il semblait capable. Je n'en revenais pas.

– Jamais il ne vous a reparlé de Mary ?...
répétai-je, abasourdie.

– Jamais !

– C'est à peine croyable ! Lui, si exubérant d'habitude !

– Nul ne connaît la vraie nature d'un homme,

tant qu'il n'a pas subi l'épreuve d'un amour contrarié... Moi-même, si posé auparavant, je ne me suis pas reconnu dans ce personnage déraisonnable et remuant que j'étais devenu.

Mais je ne voulus pas le laisser s'appesantir sur ce rôle de victime affolée, ne répondant pas du tout au caractère que j'admirais en lui.

Je ramenai donc la conversation sur son ami :

– C'est curieux, repris-je pensivement, Mary a eu la même réserve que votre camarade : elle a toujours refusé de m'entendre quand je lui parlais de Gérard.

– Singuliers tempéraments..., aussi orgueilleux l'un que l'autre ! remarqua Daniel en riant. Ils étaient faits pour s'entendre...

– Ou, plutôt, pour ne pas s'entendre... pour faire jaillir entre eux des milliers d'étincelles !

Un silence suivit cet échange d'explications. Chacun de nous pensait aux deux autres et souffrait de ne pouvoir faire cesser le malentendu qui les divisait.

Mais nous n'en étions que plus rapprochés,

Daniel et moi. Instinctivement, je me serrais contre lui pendant qu'il baisait mes doigts avec plus de ferveur.

– Pourquoi ne sont-ils pas heureux comme nous ? murmura-t-il.

– Oh ! oui, pourquoi ?... C'est si bon de pouvoir pardonner, ou, mieux, de pouvoir se dire que celui qu'on aime n'a pas démerité...

– L'orgueil les aveugle !

– Oui, leur fierté les hérissent l'un contre l'autre.

– Peut-être ne s'aimaient-ils pas autant que nous deux ?

– Je crois que Mary était sincèrement éprise, affirmai-je.

– Gérard ne l'était pas moins.

– Et, cependant, ils paraissent consolés...

– En effet. Votre compagne est plus gaie, plus enjouée que jamais... Je la regardais tout à l'heure avec étonnement : elle rit, elle flirte, elle s'amuse sans effort. J'aurais atrocement souffert, ma petite Maryse, si je vous avais trouvée, ce soir,

aussi débordante de joie...

– Mary et moi n'avons pas le même caractère... J'ai toute la sentimentalité du caractère français ; elle a toute la fermeté de la race américaine, et sait dissimuler ses impressions. Mais je la crois capable, cependant, d'autant de sensibilité... Outre-Atlantique, on a la pudeur de ses sentiments intimes.

– Gérard n'est pas Américain et il cache bien ce qu'il pense, en cette affaire... Ses joies et ses espoirs, il les étalait franchement autrefois : ce sont ses déceptions qu'il ne peut pas laisser voir.

– C'est juste, puisqu'il est devenu très sombre, m'avez-vous dit ?

– Non, il n'est pas sombre... C'est pis, il est grave !

– Pourtant, ce n'était pas du tout dans son caractère. Je l'ai toujours connu très exubérant.

– Oui, c'était un boute-en-train très démonstratif, très en l'air, prenant toujours le bon côté des choses. Maintenant, le croiriez-vous, il s'est transformé en homme sérieux... Il travaille,

du matin au soir, n'ayant qu'un but : produire...
produire beaucoup !

– Cette désillusion d'amour l'aura révélé à lui-même.

– Et, cependant, il était de ceux qui ont besoin d'affection et de sourires autour d'eux...

– Mary aura peut-être été mise sur sa route par le destin, pour faire jaillir de lui l'inspiration et le besoin de créer... En jetant sa peine dans ses œuvres, il deviendra peut-être un grand artiste.

– C'est possible ! Vous ne pouvez vous imaginer le nombre de toiles – et des jolies ! – qu'il a signées, depuis six mois ! Il fait partie de toutes les expositions ; il est de tous les salons. Complètement inconnu hier, son nom commence à se répandre maintenant.

– Il sera célèbre demain.

– Je le crois sincèrement, car c'est un artiste consciencieux, qui met de l'âme dans son travail.

– Je lui souhaite toutes les réussites... toutes les compensations.

– L'art les lui donnera, je l'espère.

– Oui, qu’il soit heureux de n’importe quelle manière.

– Ah ! si votre amie voulait !...

*

À ce moment Mary, dont nous parlions, apparut. D’un œil attentif, elle nous examina, puis sourit.

– Eh bien ! les amoureux, fit-elle, moqueuse. Êtes-vous tombés d’accord ? Je suis sûre que ce grand monsieur-là a roulé ma pauvre Maryse comme un mercanti d’avant-guerre détrousse un honnête client.

J’essayai d’arrêter ses appréciations, trop pénibles pour l’amour-propre de son cousin.

– Mary, vous ne pouvez pas savoir...

Mais elle m’interrompit avec une moue apitoyée :

– Est-il bien utile que je sache... cette chose pour être persuadée que Maryse chérie est

tombée dans les filets tendus par le vilain neveu du pernicious oncle à héritage ?

L'avocat avait eu un geste de protestation indignée.

– Pourquoi êtes-vous si sévère pour moi, Miss Mary ? demanda-t-il. Vous ne croyez donc pas qu'un homme puisse aimer sincèrement une femme... même s'il a hérité d'un brave oncle un peu original ?

– Je crois surtout que les garçons ne cherchent pas toujours les plus jolies choses dans le mariage... l'argent compte, pour les boys, avant le sentiment.

– Et c'est sans doute pour ça que les jeunes filles abandonnent leurs amoureux, dès qu'elles apprennent qu'ils ne sont plus des héritiers.

Mary reçut le coup en pleine poitrine, sans s'y attendre, et une altération crispa son fin visage.

– J'approuve la girl qui sait vouloir totalement se reprendre le cœur quand son flirt joue contre elle... Il faut un partenaire pleinement digne de confiance.

– Encore faudrait-il savoir ce que vous entendez par ne pas être digne de confiance ?

Mais Mary hocha la tête.

– Je ne vous suivrai pas sur un pareil sujet, mon cousin ! Vous êtes avocat et très riche de paroles !... La confiance se ressent... instinctivement, vous dites ? On n'est pas *commandeur* de l'éprouver ou d'en manquer. Aucun discours de marche là contre. Parlons de ma chère Maryse. Vous avez réussi à la convaincre de votre amour ?

– Je lui ai prouvé surtout que je l'ai toujours aimée et qu'elle n'avait pas à suspecter mes sentiments, quelles qu'aient été les apparences, pendant quelques heures !...

– Et vous êtes bien convaincue, Maryse ?

– Complètement.

– Dans toutes les faces du problème ?

– Absolument.

– Et sans que, plus tard, un doute puisse empoisonner votre bonheur ?

– Justement, ce doute est impossible !

– *All right* ! Vous m’expliquerez tout cela ce soir.

– Et vous verrez, petite amie, que j’ai le droit, maintenant, de croire au bonheur.

– Je me réjouirai avec vous, chérie.

Puis, se tournant vers le jeune homme :

– Alors, mauvais sujet, vous êtes absolument innocent et on peut vous serrer la patte sans pensée à l’envers ?

Elle lui tendit franchement la main. Et, dans ses yeux souriants, une humidité se voyait.

Daniel serra bien fort la main de ma compagne.

– Oh ! Miss Mary, comme je suis content que vous ne me restiez pas hostile !

Elle eut un clin d’œil amusé :

– Ai-je jamais été, réellement, malfaisante pour vous ?

– Tout à l’heure, vous me traitiez comme un bien vilain personnage.

– Évidemment, fit-elle bourrue. Je n'allais pas vous sauter au cou parce que vous étiez venu rejoindre Maryse à Nice. Mais je fus quand même votre bon ange et vous me devez des remerciements... pour ce rapprochement.

– Que voulez-vous dire ?... demanda Daniel, interloqué.

– Que l'entrefilet du journal mondain signalant votre présence à Nice, c'est moi qui l'ai écrit... pour insertion... Voici deux jours, mon cousin, que je vous attendais... vous avez été très long à venir...

– Ah ! ma cousine, soyez bénie pour cette bonne action !

Mais j'étais si étonnée d'un tel revirement chez Mary que je réclamai des explications.

– Eh bien ! voilà, avoua-t-elle simplement. Ça me tracassait de voir Maryse toujours songeuse. Et, à force de retourner le problème dans ma tête, je me suis demandé si je n'avais pas eu tort de l'entraîner avec moi dans la randonnée en Europe centrale. Il m'a paru que j'aurais dû laisser le

cousin avoir avec elle une explication... Libre à moi de partir, puisque je voulais aller loin ; mais j'avais outre... outre-dépassé mon devoir d'amitié en pesant sur sa décision... Et, pour vous ménager avec elle une entrevue, j'ai mis les journaux mondains au courant de notre présence à Nice...

– Mary, vous êtes une exquise amie !

Je m'étais jetée dans ses bras et, tout émue, je la serrais contre moi.

– Vous êtes contente, ma petite Maryse ?... Voilà qui prouve que j'ai bien fait. Maintenant, votre beau sourire je vais retrouver. Ce sera plus confortable au cœur.

– Il faut aller jusqu'au bout de votre revirement, ma cousine, fit alors Daniel.

– Que voulez-vous dire ? questionna-t-elle un peu brusquement.

– Je pense à Gérard... risqua-t-il.

Mais, d'un geste vif, elle parut vouloir arrêter les paroles sur ses lèvres.

– Taisez-vous ! Maryse avait du chagrin... je l'ai consolée en vous faisant venir. Tout est bien

qui finit bien ! Pour le reste, c'est *shocking* de parler... Il faut garder pour vous vos réflexions. Ce n'est pas l'habitude, chez nous, que les autres s'occupent des questions qui ne regardent que nous-mêmes.

– N'en parlons plus, fit Daniel, dont le visage s'était rembruni.

Et, changeant de ton :

– Je suis heureux, ce soir ! Cela seul compte pour moi. Après l'atroce désespérance d'une vie bêtement gâchée par un malentendu, j'ai l'impression que tout mon être respire une atmosphère de bonheur et d'espoir. Maryse est à mes côtés ! Entre elle et moi, il n'y a plus d'équivoque ! J'ai sa foi, elle a la mienne et, pour toute la vie, nous nous appuierons l'un sur l'autre, dans une même confiance et dans un même amour...

Il m'avait saisie par les épaules et, m'attirant doucement contre lui, il mit religieusement un baiser sur mon front.

– Ma petite Maryse, pour toujours mienne !

murmura-t-il avec ferveur.

J'étais si émue que des larmes roulèrent sur mes joues et que je mis ma tête sur sa poitrine pour cacher ma confusion.

Mary, qui nous regardait toute souriante, se détourna soudain en se mordant les lèvres.

Cette petite scène intime la bouleversait subitement et ses grands yeux bleus étaient noyés d'humidité.

Très vite, alors, je me ressaisis, car je n'aime pas voir le visage de mon amie prendre cet air de mélancolie.

Je sais combien elle est égale et enjouée ; combien surtout elle est ferme et courageuse en toute circonstance. Rien ne paraît donc plus poignant qu'une tristesse sur son front. Pour qu'elle laisse percer en public ses sentiments, il faut que ceux-ci soient tellement violents qu'elle ne puisse plus les dominer.

Et, quittant l'épaule de Daniel contre laquelle j'étais restée blottie, je m'élançai vers elle.

– Mary chérie, ne soyez pas triste. Vous serez

toujours ma chère petite fille et je veux rester pour vous quelque chose comme une grande sœur maternelle, dont la tendresse et l'indulgence vous sont acquises à jamais.

Nous tombâmes dans les bras l'une de l'autre en riant et pleurant à la fois.

Ce fut le tour de Daniel de nous regarder. Mais, en garçon qui n'aime pas prolonger inutilement les scènes attendrissantes, il vint en riant nous entourer de ses deux bras largement ouverts.

– Voilà que je perds, moi aussi, une cousine ! fit-il moqueusement. Mary, jurez-moi que vous m'aimerez comme un grand frère et que vous ferez mes quatre volontés comme doit le faire naturellement une petite sœur soumise et obéissante.

Du coup, elle retrouva toute son espièglerie.

– Eh bien !... comptez là-dessus, mon beau cousin ! s'exclama-t-elle. Un frère n'a été inventé que pour subir les caprices des petites amies de sa sœur. Je compte user du privilège très réjouissant

et, s'il faut, je trouverai de l'aide chez toutes mes amies d'Amérique, soyez-en persuadé !

– Ça promet !

– Oui, ça commence très comme il faut ! Et ce fut sur ce ton de gaieté que nous achevâmes la soirée, ce jour-là.

*

Quand j'eus rapporté à Mary toutes les explications que Daniel m'avait fournies, elle resta songeuse un long moment.

– Ainsi, fit-elle d'une voix de rêve, ce ne fut pas une déception d'argent qui motiva leur mécontentement ?

– Il est impossible d'en douter, puisqu'à ce moment-là Daniel ne songeait qu'à faire régulariser sa déclaration de fiançailles.

– C'est ce qu'il raconte !

– C'est ce qu'il fit.

– Comment explique-t-il les regards

mécontents qu'il jetait sur vous ?

– Déception d'amoureux qui voit la réalisation de ses vœux reportée aux calendes grecques, à cause de notre mystification, naturellement !

– Oui, évidemment. À cette minute-là, c'est vous qu'il rendait responsable.

– Ça va sans dire, fis-je en riant. Et après un instant de réflexion :

– C'est même une indication précieuse pour moi... pour l'avenir...

– Laquelle donc ?

– Daniel n'aimera pas que, par mes actes ou par mes paroles, même involontairement, je fasse jamais obstacle à ses projets. Il m'aime, je serai sa femme, son bien, sa chose ; mais il n'admettra pas facilement que je pense différemment de lui.

– Oh !... protesta-t-elle en riant, tous les hommes sont ainsi... très orgueilleux !... Ils tiennent à demeurer nos maîtres ! Et d'ailleurs, ce n'est pas du tout désagréable pour nous d'être sans volonté pour celui que nous avons choisi.

Elle s'arrêta sous une pensée qui altéra

instantanément son fin visage.

– Un homme sûr de ce qu’il veut... qui sait vouloir et nous imposer ses idées... Voilà le héros de toutes les imaginations féminines ! Et c’est peut-être pour ça que j’en ai tant voulu à Gérard Le Métel de n’être que le pâle reflet de son ami.

– Hum ! protestai-je aussitôt. Pas si pâle ni si passif que ça, le monsieur ! Il l’a prouvé par sa conduite.

– Quelle conduite ? s’informa-t-elle, malveillante. Il a fait quelque chose d’extraordinaire, ce falot personnage ?

– Justement, il n’a rien fait ! Blessé dans son amour-propre, froissé dans son orgueil, ulcéré par notre départ, il a refusé de suivre Daniel dans ses recherches pour nous retrouver...

– L’inaction convenait mieux que l’effort à son manque d’énergie !

– Il faut souvent un grand courage pour rester calme et silencieux quand la femme que l’on aime vous laisse tomber.

– Alors, c’est qu’il ne m’aimait pas

réellement ! Mon départ n'a pas troublé sa quiétude.

– Vous oubliez, Mary, qu'il vous avait offert son nom... Il vous a demandé en mariage, ce jour-là...

– Qu'est-ce que prouve cette chose ?

– Qu'il vous aimait assez pour vouloir vous épouser quand il vous croyait pauvre ; mais il n'a pas remué, même le petit doigt, pour essayer de vous conquérir quand il a su que vous étiez riche.

– Justement, cette différence de fortune eût dû stimuler son activité.

– Il venait de vous offrir sa vie, ce n'était plus à lui de parler.

– C'est à voir ! Il y a des hommes qui s'imaginent avoir tout fait quand ils vous ont dit : « J'épouse ! » Je suis sûre que Gérard était croyant que je reviendrais à lui sans qu'il eût besoin de courir après moi. C'est de l'orgueil, de la fatuité...

– Ou tout simplement de la fierté ?

– Fierté ?

– Oui, de la fierté... de la dignité ! Pour une âme fière, mieux vaut briser sa vie, broyer son cœur, que courir après une femme qui, dédaignant votre demande, fuit loin de vous dès l’instant où elle apprend que vous n’êtes pas un héritier.

Mary ouvrit la bouche pour protester, mais elle demeura devant moi sans parler, les yeux agrandis de stupeur.

Foudroyante, la vérité de mes suppositions entraînait en elle.

Jamais elle n’avait dû envisager la question sous cet angle-là.

Et comme j’avais peur de lui avoir fait de la peine, avec ma rude mais affectueuse franchise, j’essayai d’atténuer un peu la portée de mes réflexions.

– Après tout, ma petite Mary, c’est peut-être vous qui avez raison : Gérard ne vous aimait peut-être pas assez pour fouler son orgueil aux pieds.

Son regard attentif semblait guetter les mots

sur mes lèvres.

– Je n’aime pas, dit-elle, qu’on me parle de cet ancien ami. Mais puisque nous avons commencé sur ce sujet, terminons-en une bonne fois. Daniel vous a certainement parlé de son camarade, dites-moi la vérité ?

– Dois-je le faire, vraiment ?

– Pourquoi pas ?

– Je crains de vous faire de la peine.

– Alors, il ne fallait pas commencer à parler. Maintenant, il faut tout dire, même si c’est dommage...

– Oh ! ce n’est pas tellement grave... Il s’agit d’un état d’esprit spécial... caractéristique.

– J’écoute.

– Voilà... Dès la minute où il a su que nous avions quitté l’hôtel, Gérard n’a plus jamais prononcé votre nom.

– Je ne saisis pas bien... Vous dites : l’état d’esprit ?

– Eh bien ! Daniel lui a parlé de vous... de

nous... cent fois, mon fiancé revenait sur ce sujet qui lui tenait au cœur... Jamais Gérard n'a répondu, ni pour nous blâmer, ni pour nous excuser ! Hormis cette certitude que ses lèvres se sont closes invariablement à votre sujet, on peut tout supposer...

– Alors, quelle vie mène-t-il, ce monsieur ?

– Toujours pareille.

– Il s'amuse ? Il fait la noce ?

– Non, au contraire... Il travaille avec acharnement.

Et, sans qu'elle m'interrompît, je me mis à lui raconter tout ce que Daniel m'avait dit au sujet de Gérard.

Elle m'écoutait, gravement, avec une attention soutenue. Il me parut que la pensée du travail assidu du jeune peintre la déconcertait. Elle devait penser que toute déception amoureuse ne se console que dans les fêtes, les plaisirs et l'alcool.

Ce garçon silencieux qui ne parlait pas d'elle et qui se mettait au travail, sans plainte, sans

récrimination, la désorientait.

Elle voulait bien dire que Gérard n'était ni un amoureux, ni un énergique, mais il lui était profondément désagréable de constater qu'il n'avait marqué ni chagrin d'amour, ni désir de la retrouver.

– Tout est bien qui finit bien, observa-t-elle néanmoins, quand j'eus fini de parler. M. Le Métel, en travaillant, s'est aisément consolé de mon départ ; alors que moi, j'étais vite oubliante dans mes voyages... C'est tout à fait parfait !... Chacun son tempérament : le sien a su tirer un profit de l'aventure ; le mien a, plus âprement que jamais, le désir d'être aimée exclusivement. J'applaudis à la chance de Gérard, puisque ses efforts sont récompensés et qu'il semble sur la voie du succès. Quant à moi, plus que jamais je rêve d'aventures, de flirts et de plaisirs...

Que pouvais-je lui dire après une telle déclaration ?

Un geste incertain, qui peut-être voulait dire « à la grâce de Dieu », fut la seule réponse que j'osai faire.

Je crois cependant qu'au fond de moi-même, je ne croyais ni à l'oubli de Gérard, ni au détachement de Mary... J'acceptais de me conformer à l'attitude qu'ils avaient adoptée ; mais en réalité, je me promettais intérieurement de tout faire, avec l'aide de Daniel, pour les remettre en présence.

Je pensais que ce serait très difficile, si le jeune peintre s'obstinait à demeurer à Paris ; mais ce fut Mary qui accepta de me suivre à la capitale où je devais aller pour choisir des toilettes et réunir mes papiers en vue de notre mariage, que Daniel voulait faire célébrer au plus tôt. Il nous fallait, aussi, trouver un appartement, car celui qu'occupait mon fiancé, et qui se composait de sa chambre et de son cabinet d'avocat, était vraiment trop exigü pour un jeune ménage.

Cette question, fort embarrassante depuis la guerre, se doublait encore pour nous de celle, assez délicate, que soulevait l'héritage de l'oncle Milex.

Il y avait, en effet, son hôtel du parc Monceau, dont Daniel héritait en même temps que Mary.

Dans la pensée de l'oncle Milex, son neveu épousant sa nièce, l'hôtel revenait à tous deux et les collections de meubles et de tableaux, que renfermait la maison, n'étaient pas dispersées.

En autorisant Daniel à se marier selon son cœur, le vieil original avait négligé de dire ce qu'il voulait qu'il advînt de ses collections.

Évidemment, Mary, très généreusement, nous offrait d'habiter l'hôtel, mais il n'y avait aucune raison à ce que son cousin, plutôt qu'elle, usât de ce privilège. Dans tous les cas, ce n'était pas une solution.

– Si vous étiez également mariés, Mary, lui dit un jour Daniel, nous eussions pu, tous ensemble, habiter l'hôtel ; cette grande maison était suffisamment spacieuse pour abriter deux couples et leur progéniture, en donnant à chacun toutes ses aises.

– Qu'est-ce qui m'empêche, actuellement, de prendre la moitié de cette demeure comme pied-à-terre à Paris ?

– Oh ! Mary, protestai-je, vous qui ne tenez

pas en place ! Et vous iriez prendre un grand appartement avec les soucis d'un nombreux personnel pour l'entretenir.

– Bah ! avec de l'argent, on peut faire beaucoup de choses sans être présente soi-même.

Mais elle n'insista pas davantage sur cette proposition.

*

Depuis que nous étions de retour à Paris, Mary paraissait plus songeuse.

Elle me suivait dans les magasins et chez les couturiers avec une sorte de docilité à laquelle je n'étais pas habituée.

Souvent, je lui offrais sa liberté pour lui épargner quelque corvée d'essayage ; mais elle protestait vivement, affirmant que cela lui causait un réel plaisir de s'occuper de mes robes et de ma toilette d'épousée.

– Laissez-moi, Maryse chérie, me mêler une

dernière fois de ce qui vous concerne. Bientôt, je serai seule ! J'aurai perdu mon double !... Il ne me restera que le beau souvenir des deux « Stone » : les sœurs Maryse et Mary Stone, toujours ensemble, pareillement habillées et dont la double silhouette paraissait inséparable.

Une pareille phrase sur les lèvres de ma compagne me bouleversa.

– Oh ! Mary, qu'est-ce qui nous empêchera de toujours nous habiller semblablement ?

– Comment voudriez-vous ?... Et, même si Daniel ne protestait pas devant ce sacrilège d'une jeune femme vêtue comme une girl américaine, croyez-vous que toute seule, à Chicago, par exemple, et vous à Paris, mes robes feraient le même effet ?

– Évidemment, si vous partez au loin ; mais qui vous empêche de demeurer à Paris quelques mois chaque année ?

– Nous ne nous quittons jamais, Maryse chérie... et maintenant, vous vous contentez de quelques mois par an...

Je restai interdite et la regardai longuement.

– Voyons, Mary, cette mélancolie n'est pas de mise entre nous. Ou mon mariage vous déplaît, ou il vous agrée. Parlez franchement et dites-moi votre vraie pensée...

– Je suis contente que vous épousiez mon cousin... cela rapproche les liens de famille.

– Alors ?

– J'avais toujours cru que vous ne me quitteriez pas... du moins jusqu'à notre double mariage, qui créerait pour chacune de nous un autre foyer.

– Mais puisque vous vous refusez à choisir parmi vos prétendants ?

– Oh ! avec un peu de patience... quelques mois peut-être...

– C'est-à-dire ?

– Que Daniel est trop pressé de réaliser... Il aurait pu me donner le temps de choisir un mari... de commander ensemble nos robes d'épousées...

– Mais, ma petite Mary, je ne demande pas

mieux que de me marier le même jour que vous !
Et s'il y a un brave garçon que...

Mais elle m'interrompt :

– Voilà, justement, il n'y a pas de boy... Il y a bien Rod Lang qui fait toutes mes volontés et Doung Bunnett qui ne manque pas de m'aviser qu'il m'aime toujours, à chaque million de dollars qu'il réalise sur ses plantations de caoutchouc ; mais la docilité de Rod me lasse un peu et j'ai l'impression que les lettres de Bunnett empestent la gutta-percha.

– Évidemment !... Ces derniers avantages ne suffisent pas pour vous faire donner la préférence à l'un plus qu'à l'autre !

– Voilà ! Vous avez compris !

– Le mieux serait peut-être que vous choisissiez un troisième parti ?

– Hélas ! il n'y a pas de troisième parti.

– Oh ! Mary ! Dans cette armée de soupirants qui vous suit partout et que vous ne découragez pas...

– Rien que de petites ablettes : le morceau de

choix n'existe pas...

– Infortunée Mary qui n'a rien à se mettre sous la dent !

– Ne riez pas ! Cette question est si grave, qu'à chaque nouvelle toilette que vous commandez, j'ai envie de me suicider...

– Oh ! l'horrible pensée !...

– De me suicider au bras de Rod ou à celui de Doung, oui ! Ce qui me retient, c'est la pensée que je vais faire le malheur de ces braves garçons.

– Comment pourriez-vous faire leur malheur puisqu'ils vous adorent ?

– Oui, mais moi, je ne les aime pas. Et ça, c'est mortel pour eux !

J'éclatai de rire :

– Allons, ma petite Mary a encore la force de plaisanter, son moral est moins mauvais qu'elle ne veut bien le dire.

– Mais vous allez expliquer à Daniel qu'il est trop pressé de réaliser... quelques mois de délai

ne sont pas de trop pour me décider à franchir le pas avec un monsieur quelconque...

– Je vous promets d’expliquer... mais j’ai une peur atroce que Daniel ne comprenne mal vos raisons.

– Évidemment, dans notre famille, on est très égoïste ! Et il a de la race, mon cousin !

Mary avait bien présagé de la réponse de Daniel :

– Ma cousine est affreusement volontaire et personnelle !... s’écria-t-il. Elle a un caractère égoïste qui ne lui permet de ne penser qu’à elle !

– Soyez indulgent, mon ami. Ma petite Mary m’a toujours eue à ses côtés : comment voulez-vous que, du jour au lendemain, elle s’habitue à vivre sans moi ?

– Mais là n’est pas la question ! Ce qu’elle veut, c’est que nous lui donnions le temps de faire languir tous ses flirts. Elle est effarante !... Elle accepte tous les hommages et n’en décourage aucun.

– Question de tempérament.

– Oui, tempérament de coquette, dénuée de cœur...

– Oh ! protestai-je. Ma petite Mary...

– Votre Mary est une enfant terrible que vous avez prodigieusement gâtée.

– Elle n'en est pas moins très affectueuse et je vous avoue que cela m'ennuierait beaucoup de lui faire de la peine.

– Eh ! qui vous parle de cela ! Je ne désire, au contraire, que l'aider à faire son bonheur...

Il n'ajouta rien, ce jour-là. Mais quelque temps après, il vint nous chercher, un soir, pour aller à l'Opéra-comique.

– Faites-vous belles, mesdemoiselles !... Nous avons une bonne loge et nous serons, certainement, le point de mire de bien des lorgnettes.

Et pendant que Mary, avec un petit cri joyeux devant cette perspective agréable, se précipitait dans sa chambre, Daniel se pencha vers moi et me prévint :

– Maryse, ne soyez pas trop surprise, ce soir,

si beaucoup d'amis nous visitent à l'entracte. Je me suis arrangé pour que Gérard, qui sera dans la salle, ne puisse se dérober et vienne nous saluer.

– Gérard ? fis-je, troublée. Mon Dieu ! comment Mary va-t-elle l'accueillir ?

– Intelligemment, je pense ! Le pis qui pourrait arriver serait qu'elle demeurât indifférente. Mais, colère ou plaisir, le moindre signe d'émotion qu'elle laisserait percer me suffirait pour aujourd'hui.

– Vous avez raison, Daniel. Il fallait tenter cette rencontre entre leurs deux orgueils et voir ce qu'elle donnerait. Je suis contente que vous vous y soyez employé.

Mais j'avoue que, ce soir-là, j'étais plus anxieuse de ce qui allait se passer dans notre groupe que de ce qui se chantait sur la scène, où l'on jouait *Manon*.

Comme toujours, ce fut ce que je n'avais pas prévu qui arriva.

C'était l'entracte. Nous causions, en groupe, debout, devant la porte ouverte de la loge, quand

quelques nouveaux venus vinrent nous rejoindre.

– Tiens ! s'écria subitement Mary, avec un enjouement véritablement naturel. Voici un revenant que je ne m'attendais pas à revoir ce soir !

En même temps, elle tendait cordialement sa main à Gérard que je venais seulement d'apercevoir.

Le jeune peintre s'inclina un peu cérémonieusement et sa main vint toucher les doigts de ma compagne, sans qu'il montrât le moindre embarras. Un coup d'œil sur Mary m'apprit qu'elle usait, vis-à-vis de lui, de la même désinvolture.

– J'ai à vous féliciter, ma belle cousine, me dit Gérard, un peu railleur, en faisant allusion au rôle que nous avons joué auparavant. Vous allez épouser mon meilleur ami et cela sera un lien entre nous, autrement solide que tous ceux que l'état civil peut créer.

Ainsi engagée, la conversation prit une tournure amusante, et quand Daniel, après le

spectacle, proposa de nous emmener tous dîner dans un restaurant de nuit, ce fut une approbation unanime qui salua ses paroles.

Nous dûmes nous entasser dans plusieurs voitures.

J'insistai pour que Gérard prît place dans la nôtre, ce qu'il fit avec la plus grande aisance.

Daniel et moi échangeâmes un regard. Nos compagnons étaient trop calmes : était-il possible que la comédie finît correctement de cette manière ?

Mais le sourire de mon fiancé prenait une teinte machiavélique, et je me rassurai dans l'attente de ce qui pouvait suivre.

Daniel est généralement sobre : jamais encore, je ne l'avais vu commander des bouteilles pleines pour le seul plaisir de les vider sans utilité.

Ce soir-là, il fut tout bonnement débauché.

Avec les huîtres, les viandes froides et le foie gras, il commanda d'innombrables liquides. Le Champagne coula à flots, les liqueurs se succédèrent et nous bûmes d'invraisemblables

cocktails.

Nos verres étaient à peine vides qu'il les remplissait. Ce fut une réelle orgie jusqu'au matin.

Sans qu'il eût à me l'expliquer, je compris le but que mon fiancé poursuivait.

À jeun, un homme peut garder tout son sang-froid et ne rien livrer de ses secrètes pensées. Il n'en est pas de même quand il a bu. Sous l'excitation de l'alcool, il laisse poindre ses vrais sentiments et souvent, aussi, sa langue se délie.

La plupart de nos compagnons avaient depuis longtemps laissé leur raison au fond d'un verre, que Gérard et Mary demeuraient calmes et corrects.

Enfoncés dans leurs pensées et probablement dans leurs souvenirs, ils ne mangeaient et ne buvaient guère. Leurs verres demeuraient toujours à moitié pleins... de même que le mien et celui de Daniel, d'ailleurs !

Il est certain qu'en général plusieurs cocktails ne font pas peur à une fille américaine. Mais

Mary avait grandi à mes côtés et je savais ne lui avoir jamais permis d'aussi extravagantes libations.

Cependant, si je regardais ma petite compagne, je voyais ses yeux pétiller d'un éclat inaccoutumé, sous une cause étrangère à l'alcool.

Je remarquai également que, malgré l'air indifférent qu'elle s'efforçait de prendre vis-à-vis de Gérard, elle le regardait à la dérobée avec une expression pensive qui me donnait long à penser.

Quant à celui-ci, j'avais beau le surveiller, il évitait véritablement de poser les yeux sur Mary.

Il était assis juste en face d'elle, séparé par la largeur d'une table de café. Il lui était donc extrêmement difficile de garder sa pose souriante et de répondre à chacun avec animation, sans qu'une seule fois son regard s'arrêtât sur son ancienne amie.

Et, pourtant, je remarquai un moment que la flamme aiguë de ses yeux bleus, aux cils baissés, allait examiner les mains fines de Mary, allongées sur la table.

Il paraissait étudier chaque bague, comme s'il cherchait à les reconnaître toutes, à moins qu'il ne voulût s'assurer qu'aucun nouvel anneau symbolique n'ornait l'un de ses doigts.

Et ce double regard, aperçu chez l'un comme chez l'autre, me parut révélateur de tout un état d'âme.

Comme, à la fin du dîner, alors que les paroles rebondissent joyeusement et avec un peu d'incohérence d'un convive à l'autre, Gérard demeurait silencieux, un peu rêveur, même. Mary le regarda et il me parut que chez ma pauvre petite amie une mélancolique douceur noyait ses grands yeux bleus.

Daniel avait dû faire la même constatation, car son pied vint, sous la table, attirer mon attention, pendant qu'un sourire amusé glissait de ses yeux sur ses lèvres, pour me désigner nos amis.

– Le monstre ! pensai-je. Cela l'amuse de voir leur confusion ! Comme il connaît bien l'âme féminine et comme il sait en faire vibrer les cordes !

Je dois avouer que cette pensée, à ce moment, me fut pénible.

« Peut-être en a-t-il usé avec moi de la même façon ? Pauvre oiseau éperdu que j'étais ! Combien il lui a été facile de me raconter des boniments et de me faire avaler toutes les explications qu'il lui a plu de me donner ! »

À ce moment de mes réflexions, mon visage devait révéler quelque amertume, car, de nouveau, le pied de Daniel vint heurter le mien ; et comme je levais mes yeux sur les siens je rencontrai son regard inquiet qui m'interrogeait.

Alors, dussé-je paraître illogique, je ne pus répondre à cette inquiétude de Daniel que par mon sourire le plus rassurant.

Il pouvait être capable des pires séductions à mon égard, je ne me sentais aucun courage pour lui en tenir rigueur.

Et le long regard affectueux et confiant que nous échangeâmes en cet instant n'était, en réalité, que la promesse sacrée d'un inaltérable amour et d'une inébranlable foi.

À ce moment, l'orchestre attaqua un one-step des plus désordonnés. La plupart de nos compagnons, du moins ceux qui pouvaient encore se tenir proprement sur leurs jambes, se levèrent pour danser.

Gérard, enfoncé dans ses pensées, n'avait pas bougé ; sa main, allongée sur la table, jouait machinalement avec un peu de mie de pain.

En face de lui, Mary continuait de l'observer pensivement.

Cette inertie n'était pas dans les habitudes de ma chère petite compagne, toujours emportée dans ses vivacités.

La main de Gérard, étendue en quelque sorte vers elle, semblait la fasciner.

Après une courte hésitation, Mary se décida.

Sur la nappe blanche, son bras s'allongea et ses doigts fins vinrent encercler la main virile qui parut frémir, un instant, sous le troublant contact.

Sans remuer, le jeune homme leva la tête vers son ancienne fiancée et ses yeux, un peu durs, se vrillèrent sur les siens.

Daniel me fit un signe discret d'appel.

Je me levai et le suivis danser, laissant les deux jeunes gens s'expliquer sans témoins.

– Je crois que nos deux amis vont se réconcilier, me souffla l'avocat à l'oreille.

– C'est Mary qui a fait la première avance, répondis-je. C'est à peine croyable !

– Ce geste devait venir d'elle qui avait tous les torts, affirma mon compagnon qui ne pouvait se défendre d'une sourde rancune contre ma pupille. D'ailleurs, Gérard n'aurait pas fait le premier pas, je l'avais senti à différentes reprises.

– Bah ! protestai-je. Il n'avait pas l'air bien gai en cette fin de dîner. Croyez-vous que si Mary s'était cantonnée dans une trop timide réserve, ce ne sont pas les doigts de votre ami qui auraient retenu la main de l'autre au moment des adieux ?

– Heu ! J'en doute !

– Voyons, Daniel, ne faites pas le fanfaron ! C'est bien vous, il me semble, qui êtes venu me rejoindre à Nice ? Et vous ne vous préoccupez ni de mon trouble ni de votre amour-propre.

– Ce n’est pas la même chose : je vous adorais, moi !

– Et vous croyez que Gérard aime moins Mary ?

– C’est juste ! fit-il en riant. Parce que je n’aime pas d’amour ma cousine et qu’elle ne répond pas du tout à mon idéal, il me semble qu’un autre ne peut pas tenir à elle autant que je tiens à vous...

Mais je l’interrompis :

– Regardez, ils se lèvent ! Vont-ils danser aussi ?

– Non, ils nous quittent. Vous voyez, ils se dirigent vers le vestiaire.

En effet, Gérard s’éloignait en silence vers la sortie. Il tenait dans sa main celle de mon amie qui le suivait docilement, bien qu’un peu grave. En somme, tout un drame se jouait entre leurs deux cœurs.

Avant de franchir le seuil pour disparaître, Mary se souvint de moi. Elle se retourna et me chercha des yeux dans la cohue. Quand elle me

découvrit, elle fit de loin un signe discret qui me prévenait de son départ.

Je la rassurai de la tête et elle s'éloigna aussitôt avec Gérard.

Une petite émotion me crispait la gorge.

– Je crois que, maintenant, ils sont d'accord, fis-je, tout attendrie.

Mais Daniel, plus positif, hocha la tête.

– C'est peut-être encore un peu tôt, remarquait-il avec une terrible logique. Ma redoutable cousine paraissait émue et Gérard était encore bien grave... Je crois qu'une explication entre eux est nécessaire.

– Est-il besoin de tant de paroles entre deux cœurs qui s'aiment ?

– Justement, il faut d'abord qu'ils se mettent à l'unisson !

– Comment cela ?

– En commençant avant tout par se reprocher beaucoup de choses. Il faut qu'ils se meurtrissent un peu, en affirmant chacun que l'autre ne l'aime

pas et qu'il a tout fait pour lui causer de la peine. Tout à coup, sans autre raison, ils seront d'accord pour reconnaître que c'est par amour qu'ils se sont fait mutuellement du mal. Finalement, ils tomberont, en pleurant, dans les bras l'un de l'autre, en se jurant amour, fidélité, confiance, et un tas d'autres choses aussi belles !

Je ne pus m'empêcher de rire devant un tableau si magistralement tracé.

– Fi ! le vilain railleur qui se moque des plus beaux sentiments !

– Je ne raille pas, ma chérie. Pour chacun de nous, c'est l'éternelle chanson, puérilement bête et savoureusement poignante.

– Peut-être...

– Le croiriez-vous, ma bien-aimée, je ne vous ai jamais trouvé autant de défauts ni adressé d'aussi amers reproches que lorsque je courais partout comme un fou pour vous retrouver.

– C'est vrai ! reconnu-je sincèrement. J'étais furieuse après vous et vous méritiez tous les anathèmes parce que vous ne me rejoigniez pas

assez vite. Et, cependant, Daniel, vous ne pouviez savoir combien j'étais malheureuse quand je vous accusais si fort.

Il me pressa tendrement contre lui.

– Nous ne nous ferons plus de peine, tous les deux. D'abord, c'est fini ; jamais plus nous ne nous quitterons. Je ne pourrais plus maintenant me passer de ma Maryse adorée.

– Ni moi de vous, mon Daniel.

– Vous êtes mon rayon de soleil, mon étoile très pure, ma petite fiancée pétrie de qualités...

– Je vous aime tel que vous êtes, Daniel ! Sérieux ou non, moqueur ou grave : je crois que j'aime jusqu'à vos défauts...

– Maryse chérie...

– Mon beau Daniel...

La chanson recommençait, éternellement vaine, bête, délicieuse et, je crois, tout de même un peu ridicule ! Mais ni lui ni moi ne nous en apercevions. Et, lentement, sans même nous en rendre compte, nous marchions vers le vestiaire, à la suite de l'autre couple qui faisait les cent pas,

lentement, bras dessus bras dessous, en attendant que nous nous décidions à quitter la salle de danse.

Ils pensaient si peu à nous, du reste, que je dus aller vers Mary pour lui dire que Daniel et l'auto nous attendaient.

*

Le lendemain matin, Mary vint me retrouver dans ma chambre.

Et, familièrement, nouant ses bras autour de mon cou, elle m'avoua, rougissante :

– Maryse, vous n'êtes pas trop étonnée que je me sois réconciliée avec Gérard ?

– Pas du tout, ma chérie ! Il me semblait, au contraire, que votre bouderie n'avait pas de raisons valables pour se prolonger si longtemps.

Elle cacha son visage dans le creux de mon épaule.

– Si vous saviez, Maryse, combien il m'aime

et combien il a été malheureux de notre départ !

– Je n'en ai jamais douté.

– Moi, je ne voulais pas m'en rendre compte.

– Enfin, c'est oublié.

– Oui, il m'a pardonné. Oh ! j'ai reconnu loyalement que j'avais eu tort !

– Tous les torts ? fis-je, un peu taquine.

– Ma foi, oui ! Tout vient de moi ! Je ne vois pas du tout où j'étais allée chercher que Gérard manquait d'énergie ! Au contraire, il en a énormément ! Figurez-vous que, croyant, à mon attitude, qu'une question d'argent se dressait entre nous, il s'est mis à travailler, nuit et jour, à ses tableaux, peignant le jour et dessinant la nuit. Il y a mis une telle ardeur et une telle fièvre, qu'en quelques mois il s'est imposé dans les milieux artistiques et que, maintenant, il a des commandes et est en passe de devenir célèbre.

– Vous serez la femme d'un homme connu, ma petite Mary.

– Cela me fait plaisir, évidemment ; mais je vous assure, Maryse, que, même sans talent,

Gérard n'en serait pas moins le mari de mon choix.

– Alors, ma chérie, vous êtes heureuse ?

– Oh ! absolument, entièrement ! Je ne croyais plus connaître un tel bonheur. En disant cela, elle éclata en sanglots.

– Eh bien ! qu'est-ce que cela veut dire ? Vous me dites que vous êtes complètement contente, et vous pleurez. Voici une affirmation qui me paraît mal étayée.

– Pas du tout. Je pleure parce que j'ai failli ne pas épouser Gérard... Vous ne pouvez savoir, Maryse chérie, combien j'ai été malheureuse ces dernières semaines... Tenez, depuis que nous sommes de retour à Paris !

– Malheureuse ! Et pourquoi ?

– Vous ne parliez que de mariage, vous nagiez dans la joie !... C'était tout naturel ! Mais, moi, j'étais seule ; Gérard ne revenait pas, bien que me sachant de retour. Chaque jour qui passait m'enlevait de mon assurance. Quel calvaire j'ai vécu à côté de vous qui ne vous aperceviez de

rien !

Je l'embrassai bien tendrement. Je la revoyais courant à ma suite les maisons de couture et d'ameublement. Vraiment, plongée dans mes projets d'avenir, je n'avais rien remarqué d'anormal chez ma petite amie.

– Ce qu'on est égoïste, tout de même, quand on est amoureux ! observai-je piteusement. Ma chère petite Mary, je suis navrée de mon aveuglement. J'ai vécu à vos côtés sans rien soupçonner de votre détresse.

– Tout de même, pour la robe ?... vous avez bien vu que j'avais du chagrin ?

– Quelle robe ?

– La robe d'épousée !...

– Ah ! c'est vrai ! fis-je en éclatant de rire.

Mais cette fois, petite amie, je vous affirme que c'est vous qui étiez égoïste.

– Vous croyez ? demanda-t-elle gravement, en s'essuyant les yeux.

Sa petite tête penchée de côté, elle parut

réfléchir profondément.

– Vous avez raison, déclara-t-elle tout à coup, en battant des mains. Je vous ai ennuyée aussi avec mes prétentions ! Ça me fait plaisir : je vous pardonne le reste.

Et, sautant joyeusement sur ses pieds, elle ajouta avec enthousiasme :

– Et vous savez, Maryse, nous allons nous commander exactement les mêmes robes et nous continuerons de nous habiller toujours pareilles !

*

Deux mois après, sur mon journal de solitude que Mary avait tenu à lire d'un bout à l'autre, ma petite compagne écrivit elle-même ces quelques lignes finales :

« Maryse et Mary Stone étaient deux braves et charmantes petites filles qui s'aimaient sincèrement.

« Sous les noms de M^{mes} Maryse Harrisson et Mary Le Métel, elles sont devenues deux jeunes épouses parfaites et délicieuses que leurs maris adorent.

« Et, comme les gens heureux n'ont point d'histoire, elles laissent aux aimables lecteurs et lectrices le soin d'imaginer leur douce existence, à tous, dans l'hôtel du parc Monceau, où le souvenir de l'original oncle Milex se perpétuera jusqu'à leur troisième descendance... »

Cet ouvrage est le 280^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.